HISTOIRE

DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE

DES SLAVES.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde, ou Étude des principales langues romanes, germaniques, slavonnes et celtiques, comparées entre elles et à la langue sanscrite, avec un Essai de transcription générale. 1 vol. in-4° avec tableaux. Prix : 30 fr.

Études grecques sur Virgile, avec le texte latin complet, rapproché de ses modèles dans l'antiquité grecque et de ses imitations chez les modernes; ouvrage adopté par l'Université. 3 vol. in-8°. Prix : 15 fr.

Cours de littérature allemande au moyen âge; professé à la Faculté des lettres de Paris. 1 vol. in-8°. Prix : 3 fr.

Dictionnaire étymologique des racines allemandes, avec leur signification française et leurs dérivés classés par familles, par F.-G. Eichhoff et W. de Suckau. 1 vol. in-18 (*sous presse*).

IMPRIMERIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.

HISTOIRE

DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE

DES SLAVES,

RUSSES, SERBES, BOHÊMES, POLONAIS ET LETTONS,

CONSIDÉRÉES

DANS LEUR ORIGINE INDIENNE, LEURS ANCIENS MONUMENTS,

ET LEUR ÉTAT PRÉSENT;

PAR F. G. EICHHOFF,

DOCTEUR ÈS-LETTRES, BIBLIOTHÉCAIRE DE S. M. LA REINE,

AUTEUR DU PARALLÈLE DES LANGUES DE L'EUROPE.





PARIS.

AB. CHERBULIEZ ET Cie, LIBRAIRES,

RUE DE TOURNON, 17.

GENÈVE.

MÊME MAISON, RUE DE LA CITÉ.

1839

PRÉFACE.

Dans ce siècle de découvertes et de progrès où le génie de l'investigation se porte sur toutes les branches de la science, où l'étude des antiquités, des lois, des usages et des langues, a produit, en France comme ailleurs, de si importants résultats, on a lieu de s'étonner que la langue d'un peuple, ou plutôt d'une famille de peuples, qui couvre plus d'un tiers de l'Europe, et qui a pris une part si active à ses dernières révolutions, n'ait pas excité à un plus haut degré l'intérêt et l'attention générale. Et cependant, l'histoire des Slaves, Russes, Serbes, Bohèmes, Polonais et Lettons, leurs traditions, leurs monuments littéraires, leur existence passée et présente, offrent aux recherches du politique et du légiste, du littérateur et du savant, un champ fécond, inépuisable, de réflexions et de lumières. Placés de temps immémorial sur les limites de l'Europe et de l'Asie, participant à leurs vicissitudes et à leurs bouleversements les plus terribles, ils ont subi et transmis tour à tour les diverses phases de civilisation qui, dans le cours agité des siècles, ont passé d'Orient en Occident. Conquérants ou vaincus, oppresseurs ou victimes, ennemis ou défenseurs de la foi, ils n'ont cessé de

peser de tout leur poids dans la balance des destinées du monde, et leur influence, souvent méconnue, a grandi à chaque secousse nouvelle, au point de devenir, à l'époque où nous sommes, le sujet des méditations les plus sérieuses pour tout observateur de l'humanité.

Pénétré de l'importance de cette tâche, et soutenu par d'honorables exemples, nous avons emprunté à la studieuse Allemagne, et vérifié ensuite aux sources mêmes, les faits et les renseignements nécessaires pour présenter, non une histoire complète, mais un exposé succinct des caractères de la nationalité slavonne, dont nous avons signalé les points les plus saillants, de manière à préparer les voies vers une connaissance plus approfondie de cette vaste et puissante famille de peuples.

Notre essai se compose de quatre parties distinctes : histoire, langue, littérature, poèmes nationaux. Après avoir brièvement retracé les origines et les croyances des Slaves, ainsi que les nombreux événements qui ont marqué leur longue existence, nous passons en revue leurs idiomes, répartis en trois branches principales, qui embrassent dans leur totalité environ soixante millions d'ames. Après un exposé de l'antique alphabet inventé par Cyrille et Méthode, nous examinons les mots et les formes, le vocabulaire et la grammaire de chaque idiome, soit dans leur constitution spéciale, soit dans leurs frappantes analogies avec le grec, le

latin et le sanscrit. Cet examen, que nous osons revendiquer comme nous appartenant en propre, est loin d'offrir tous les développements dont il aurait été susceptible: mais le plan proposé était trop vaste et touchait à la fois à trop de points pour qu'il fût permis d'en épuiser un seul; et d'ailleurs, dans le moment actuel, ce qui nous a paru surtout désirable, était un coup d'œil général jeté sur l'ensemble du système.

La troisième partie contient un résumé de la littérature des divers peuples slaves, résumé rapide, mais positif et fondé sur des indications précises, que, dans la conviction de notre insuffisance, nous avons recueillies à des sources authentiques. Et c'est ici que nous devons citer, avec une juste reconnaissance, les noms de Dobrovsky, de Schaffarick, de Kopitar, de Grecz, de Niemcevicz, de Talvj, de Hanka, de Rhesa, et de notre ami M. Schnitzler, qui, dans sa *Statistique de la Russie*, ainsi que dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, a su jeter un nouveau jour sur une foule de questions difficiles [1].

Les poèmes nationaux qui terminent le volume, et qui remontent aux onzième et douzième siècles, nous ont paru doublement remarquables, par la verve entraînante qui les distingue et par leur caractère franchement patriotique, qui reproduit,

[1] Voyez, notamment dans ce dernier ouvrage, les articles *Boulgare*, *Cyrille*, *Glagolite*, etc.

avec plus de vérité que ne pourraient le faire toutes les annales, la véritable physionomie des Slaves à l'époque où ils furent composés. Tout en nous aidant pour les traduire des secours précieux que nous fournit l'Allemagne, nous les avons étudiés avec soin, nous rapprochant, autant que nous l'avons pu, du texte original de chaque poème, qui sera imprimé en regard, avec des notes explicatives, d'après un modèle de transcription applicable à toutes les langues slaves.

Tel est le plan général de cet ouvrage, que nous regardons comme un simple aperçu, comme une indication concise et fugitive des trésors historiques, philologiques, littéraires, qui abondent dans l'est de l'Europe en attendant la main qui les explore, et qui promettent une ample moisson à toute recherche intelligente. La France, si noblement avide de ce qui peut développer les idées et étendre la sphère des connaissances, la France, qui, sur la base classique, la seule pure et inébranlable, a su fonder, par une progression heureuse, une imposante réunion d'études qui répondent à tous les besoins, saura aussi donner quelque attention à cette branche curieuse de la science, dont l'importance, long-temps négligée, est devenue maintenant incontestable.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DES SLAVES.

HISTOIRE

DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE

DES SLAVES.

Première Partie.

HISTOIRE DES SLAVES.

I.

Origine et Croyances.

Quelle que soit la foule des nations de l'Europe et la complication de leurs destinées, il est facile de reconnaître dans leurs mœurs, leur configuration, leur langage, certains traits fondamentaux et permanents qui les unissent ou les séparent, et qui servent, à travers les siècles, à les grouper en vastes familles. C'est ainsi que, dès les premiers temps de l'histoire,

les peuples du sud-ouest de l'Europe ont été réunis sous le nom d'Ibères, ceux de l'ouest sous celui de Celtes, ceux du nord sous celui de Germains, ceux du nord-est sous celui de Finnois, tandis que les tribus de la Grèce et de l'Italie reconnaissaient pour aïeux les Pélasges. C'est ainsi que tout l'est de l'Europe, depuis les Carpathes jusqu'à l'Oural et depuis l'Adriatique jusqu'à la mer Glaciale, est habité par une immense famille, dont la domination s'étend plus loin encore, et, traversant tout le nord de l'Asie, se prolonge jusqu'au Japon et au Groenland. Cette réunion de soixante millions d'hommes porte de nos jours le nom de famille *Slave*.

Mais quels étaient les Slaves parmi les anciens peuples? Quel fut leur point de départ, leur marche, leur développement? Question difficile, d'une solution précaire, en l'absence de tout document positif. Nous savons, à n'en pas douter, par leurs traditions et par leur langage, qu'ils appartiennent, comme les nations qui nous entourent, au grand système indo-européen, et que les vallées de l'Himalaya ont dû être le berceau de leur race; mais une fois rapprochés de l'Europe, quels noms portent-ils chez les auteurs classiques? Sont-ce les Cimmériens d'Homère

relégués sur leurs sombres rivages, ou les pacifiques Hippémolgues, que leurs cavales nourrissent d'un lait pur? Ne sont-ce pas plutôt les Scythes d'Hérodote, narrateur si naïf et si vrai, ces Scythes campés entre l'Europe et l'Asie, dont le nom national rappelle celui des Slaves[1]? D'ailleurs, le séjour central des anciens Scythes entre l'Ister, le Borysthène et le Tanaïs, leur vie nomade, leurs traditions religieuses, leurs mœurs plus agrestes que guerrières, correspondent exactement à l'idée que les Slaves ont conservée de leurs ancêtres; et leur langue, dont Hérodote cite plusieurs mots, offre à la fois la plus grande analogie avec le sanscrit de l'Inde et l'esclavon primitif : double preuve qui nous semble irrécusable, puisqu'elle tend à confirmer toutes les autres[2]. Le voisinage des Thraces et des Gètes, que l'historien grec place immédiatement auprès d'eux, complète d'ailleurs ce tableau ethnographique en

[1] Ils s'appelaient eux-mêmes Σκολότοι ou Σκλότοι, selon l'orthographe grecque, qui, dix siècles plus tard, désigna les Slaves sous le nom de Σκλάβοι : preuve insuffisante par elle-même, si elle n'était soutenue par d'autres circonstances.

[2] Hérodote dit que les Scythes donnent à Jupiter, au dieu suprême, le nom de Παπαῖος, en sanscrit *Pâpus*, père, créateur; à Apollon, celui de Οἰτόσυρος, en sanscrit *Aid'asûras*, brillant

indiquant les tiges des trois grandes races qui ont le plus fidèlement conservé en Europe la langue et les traditions des Indiens.

Parmi les peuples limitrophes qu'Hérodote distingue sommairement des Scythes, dont la dénomination générale s'étend du reste à une foule de tribus, les uns, tels que les Hyperboréens, chez qui la nuit dure six mois de l'année, sont évidemment de race finnoise ou laponne; les autres, tels que les Boudines, les Iurkes, paraissent être de race turque ou tatare; d'autres au contraire, tels que les Sauromates ou Sarmates, nés, selon lui, de l'union des Scythes avec les Amazones fugitives, présentent avec ceux-ci la plus grande ressemblance, et occupent en effet les lieux mêmes que durent habiter les ancêtres des Slaves, témoignage confirmé d'ailleurs par l'imposante autorité d'Hippocrate[1]. Ce furent tous ces

soleil; à Vesta, celui de Ταβιτί, en sanscrit *Tapitâ*, en esclavon *Teplota*, chaleur ardente; aux Amazones, celui de Οἰόρπατα (qu'il explique lui-même par ἀνδροκτόνοι, meurtrières de leurs maris), représenté, avec une exactitude merveilleuse, par le mot sanscrit *Vtrabad'â*, et par le mot lithuanien *Vyrabeda*, qui tous deux ont la même forme et le même sens. Hérodote, IV, 6, 59, 110.

[1] Hérodote, IV, 21, 22, 25, 110; Hippocrate, *De Aeribus*.

peuples, réunis sous Idanthyrse et d'autres chefs, qui défirent, l'an 513 avant notre ère, la formidable expédition de Darius. Ignorés du reste du monde, les armes d'Alexandre ne purent les atteindre; et pendant que Rome victorieuse courbait sous son joug les plus puissantes nations, les Sarmates, que l'on peut regarder comme les véritables Slaves primitifs, oubliés pendant des siècles au fond de leurs déserts, parvenaient, de forêt en forêt, de pâturage en pâturage, à s'étendre du Don à la Vistule et du Caucase aux monts Carpathes. C'est, en effet, cet espace immense qui porte déjà le nom de Sarmatie au premier siècle de l'ère chrétienne, où Strabon et Pline nous montrent les Sarmates Iazyges, Roxolans, Serbes, campés sur les rivages du Pont-Euxin [1], tandis que Tacite et Ptolémée nomment les tribus venèdes et porusses, occupant déjà les bords de la Baltique [2]. Du reste, les Sarmates du nord, éloignés de tout contact hostile et n'ayant pour voisins que les Finnois, n'étaient guère connus que des navigateurs qui recueillaient l'ambre sur leurs côtes; ceux du midi, au contraire, avaient pour proches voisins

[1] Strabon, VII, 3; Pline, VI, 7.

[2] Tacite, *Germ.* 46, Ptolémée, III, 5

les Gètes, redoutable arrière-garde des Daces de Germanie[1]. Aussi les voyons-nous, suivant d'abord leurs traces pendant le deuxième et le troisième siècle, se rapprocher de l'empire romain en occupant une partie de la Dacie; mais bientôt, attaqués par les Goths, ils implorent en 332 le secours de Constantin le Grand. Délivrés par les armes romaines, ils ont à lutter contre leurs propres esclaves, et émigrent en foule vers les Alpes. Sous Constance, ils font une invasion en Pannonie, et menacent la vie même de l'empereur. Soumis vers 370 par Hermanric, roi des Goths, ils tentent en vain de secouer le joug; leur roi Boz est pris et mis à mort[2]. Auxiliaires obligés des Huns, ils se joignent en 450 à l'immense armée d'Attila. Après sa mort, ils étendent leurs frontières et recouvrent leur indépendance; mais, battus en 473 par Théodoric, ils de-

[1] Les noms de Gètes et de Daces correspondent trop exactement aux mots allemands *Gothen* et *Deutschen*, pour que nous puissions nous refuser à les regarder comme les ancêtres de cette race puissante, qui, s'avançant progressivement vers l'occident, a pris plus tard le nom générique de *Hermannen* ou *Wermannen*, hommes de guerre, Germains.

[2] Nous remarquerons que le nom de ce roi s'explique par le sanscrit *Bagas*, sort, fortune, et qu'il est identique au mot *Bog*, qui, chez les Slaves, signifie dieu.

viennent en partie tributaires des Romains, et leur nom même disparaît de l'histoire.

Comment expliquer cette disparition subite d'un peuple si nombreux et si formidable? Comment croire surtout que les Sarmates du nord, qui, attachés aux tribus germaniques victorieuses de l'empire romain, occupaient en foule leurs provinces en marchant constamment sur leurs pas, eussent pu s'anéantir tout-à-coup pour faire place à une race nouvelle? Ce serait cependant se soumettre à cette hypothèse insoutenable que de nier l'identité des Sarmates, tels qu'ils sont dépeints au commencement de l'ère chrétienne, avec les peuples établis au sixième siècle dans les mêmes pays sous d'autres noms. Jornandès, Procope, Ménandre, qui écrivirent de 550 à 600, nous montrent la plaine immense de l'Europe orientale partagée entre trois nations puissantes, les Vendes, les Antes et les Slaves, qui s'appelaient eux-mêmes Slovènes [1]. Sans nous arrêter aux deux premiers noms, probablement d'origine étrangère [2], nous remarquerons que le mot

[1] Jornandès, *De Goth.* v, 23. Ab unâ stirpe exorti tria nunc nomina reddidère, id est Veneti, Antes, Sclavi.

[2] Les mots Antes et Vendes peuvent se rapporter soit aux Ἐνετοί

Slave ou *Slovène*, exprimé par *Sclavus*, Σκλαβηνὸς, chez les auteurs latins et grecs, a son étymologie certaine dans la langue nationale, où l'on trouve *slovu*, parler, *slovo*, parole, *slava*, renommée. Il n'était donc pas étonnant que ce nom, né peut-être dans une tribu spéciale où il resta long-temps ignoré, s'étendit successivement à toute la race, qui se représentait comme parlante et glorieuse, en opposition aux autres peuples qu'elle appelait muets [1].

Au cinquième siècle, les peuples germaniques, long-temps menacés par la puissance romaine qu'ils avaient toujours tenue en échec, s'élancent tout-à-coup de leurs antiques retraites, de leurs montagnes, de leurs épaisses forêts, abandonnent les bords de l'Elbe et du Danube, traversent le Rhin, fran-

ou Veneti d'Homère, transportés de l'Asie mineure en Illyrie, soit au verbe allemand *wenden*, émigrer, d'où vient aussi le nom de Vandales.

[1] Le verbe *slovu*, retentir, parler, est analogue et primitivement identique, par un changement très-ordinaire de la gutturale en sifflante, au latin *cluo*, au grec κλύω, à l'indien *çru*, qui ont le même sens. Ses dérivés se correspondent également dans les mots *slovo* et κλέος, renommée, *slav* et κλης, glorieux, qui terminent une foule de noms propres chez les Slaves comme chez les Grecs. En indien, *çravas* signifie ouïe, retentissement, et *çlâg'â*, estime, éloge.

chissent les Alpes, et, vainqueurs du colosse qui s'écroule sous leurs coups, ils peuplent de leurs colonies guerrières la Gaule, la Grande-Bretagne, l'Espagne, l'Italie même. La rudesse de leurs vertus sauvages, leur constance, leur courage indomptable, triomphent de tous les obstacles que leur suscite la tactique romaine. Les royaumes des Goths, des Francs, des Longbards, des Angles, couvrent au sixième siècle tout l'occident de l'Europe, où s'élèveront bientôt de nouveaux empires, et l'aigle des Césars, vaincue et repoussée, ne trouve de refuge qu'à Constantinople.

Cette ère de régénération européenne fut aussi celle du réveil des Slaves, dont les tribus, plus agrestes que guerrières, délivrées de la domination des Goths, et toujours fidèles à leurs mœurs pastorales, suivaient sur leurs maisons roulantes, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, la grande migration européenne qui se portait d'orient en occident. A mesure que les plaines orientales de l'Allemagne se dégarnissaient d'habitants, les Slaves, franchissant leurs frontières, en faisaient la paisible conquête, et occupaient les vastes pâturages qui s'étendent de la Baltique au Danube. Ainsi, dans

le cours du septième siècle, nous trouvons, en face de la Scandinavie, les tribus venèdes des Vagriens et des Polabes établies à l'embouchure de l'Elbe, les Obotrites entre l'Elbe et l'Oder, les Vilces et les Pomoraniens entre l'Oder et le Niémen, dans les anciennes demeures des Angles et des Varnes. Au-dessous d'eux habitent les Lutitses sur la Sprée, les Oukraniens et les Hévelles sur le Havel, dans le pays abandonné par les Longbards. Au-delà du Niémen, sur les côtes maritimes renommées pour la pêche du succin, s'étendent les peuplades presque inconnues encore des Galindes, des Sudines, des Porusses, dont le nom générique de Lettes ou Lithuanes ne paraît que trois siècles plus tard. Au sud de l'Elbe, dans le cœur de l'Allemagne, habitent, près de la Saale, les Serbes ou Sorabes; au pied des monts Sudètes sont campés les Slezaces, ayant devant eux les Tchekhes sur la Moldau et les Moraves sur la March, dans l'ancien pays des Boïens, que venaient de délaisser les Marcomans. Plus à l'est, sur la Varta, paraissent les Liekhes (vraisemblablement les *Ligü* de Tacite)[1], tandis que les Polènes et les Mazoures occupent les deux rives de

[1] Tacite, *Germ.* 43.

la Vistule. Au-dessous d'eux, les Khrobates ou Croates (peut-être les Κροβύζοι d'Hérodote)[1] environnent toute la chaîne de montagnes qui a reçu d'eux le nom de Carpathes, et envoient des colonies nombreuses qui, sous les noms de Slovenzes et de Slovaques, s'étendent d'un côté vers les Alpes carniques, de l'autre vers la Theiss et le Danube, tandis que les Serbes, bordant l'Adriatique, occupent toutes les côtes de l'Illyrie.

A l'est de ces contrées, dans l'ancienne Sarmatie, domaine primitif de la race, nous rencontrons à la même époque les tiges des tribus émigrantes. Les noms des Lutitses et des Polènes se retrouvent près du Dniester et du Dniéper, à côté des Tiverstes, voisins de la mer Noire. Les Doulièbes et les Boujans occupent les rives du Boug, près des épaisses forêts infestées par les Drevliens. Sur la Desna se trouvent les Sévériens, sur le Pripet les Drégovitches, sur la Soja et sur l'Oka les Radimitches et les Viatitches. Aux sources du Dniéper et de la Polota habitent les Krivitches et les Polotchans, et enfin, plus au nord, sur les bords glacés du lac Ilmen, la paisible tribu des Slovènes fonde le berceau d'un empire colossal.

[1] Hérodote, IV, 49.

Ainsi les Slaves couvraient dès le septième siècle, soit seuls, soit mêlés à d'autres peuples, toute la vaste étendue de pays qui s'étend de l'Oural à l'Elbe et au Danube, et de la Baltique à l'Adriatique et à la mer Noire. Bornés à l'ouest par les peuples de l'Allemagne, qu'ils appelaient Niémets ou muets, au sud par l'empire grec et les Valaques, ils n'avaient pour voisins au nord que les Finnois, qu'ils désignaient sous le nom de Tchoudes ou étrangers. A l'est, leurs frontières étaient ouvertes à des tribus de races diverses, les unes finnoises, les autres turques ou tatares, qui, plongées dans la barbarie la plus profonde, joignant un courage indomptable à une révoltante férocité, s'élançaient, à l'exemple des Huns, portant partout la mort et le carnage. Ce fut de là que partirent les Avares, qui soumirent au commencement du septième siècle la moitié des populations slavonnes, depuis le Don jusqu'au Danube; les Boulgares et les Khazares, leurs rivaux, qui finirent par devenir leurs vainqueurs; les Petchenègues ou Polovces vagabonds, et les Hongrois enfin, conquérants redoutables, qui occupent maintenant une place glorieuse dans la grande famille européenne.

Les mœurs des Slaves proprement dits, sans être

policées, étaient cependant loin de la barbarie de ces fiers enfants du désert. Unis entre eux par une communauté d'origine, de configuration et de langage, les Slaves, malgré leur dispersion sur une vaste étendue de territoire située sous les climats les plus divers, conservaient cependant les mœurs traditionnelles qui remontaient à leurs premiers aïeux. Les Scythes et les Sarmates, dans Hérodote, sont des peuples nomades habitant une plaine immense qu'ils parcourent avec leurs troupeaux. Peu versés dans l'agriculture, entourés d'une nature ingrate, la chasse et la vie pastorale remplissent tous les moments de leur vie. Strabon, qui s'étend avec plus de détail sur les mœurs particulières des Sarmates (qu'il désigne par l'épithète pittoresque de ἁμαξοικοί), nous les représente vivant sous des tentes placées sur de vastes chariots. Autour d'eux se pressent des troupeaux innombrables dont le lait et la chair suffisent pour les nourrir, et qu'ils conduisent de région en région, autant qu'ils peuvent trouver de pâturages, choisissant en hiver les fonds humides et en été les plaines élevées [1]. Quant à la simplicité de leurs mœurs, à leur sentiment naturel de justice, à leur

[1] Hérodote, IV, 19; Strabon, VII, 3.

respect pour les traditions les plus bizarres et à leurs croyances superstitieuses, nous les retrouvons également attestés par tous les auteurs qui ont parlé de ces peuples. Voyons maintenant ce qu'étaient les Slaves, leurs descendants directs, au huitième siècle, au moment où la religion chrétienne commença à pénétrer parmi eux. Nous emprunterons ce tableau à l'ouvrage de notre savant ami M. Schnitzler, dont la France et l'Europe apprécient les excellents travaux statistiques, et à qui nous sommes redevables d'une foule de renseignements précieux [1].

« Les Slaves, dit-il, étaient des hommes forts, robustes, d'assez haute taille, mais replets et charnus, ayant les yeux petits et foncés, la peau tant soit peu basanée et les cheveux d'un brun clair ou tirant sur le rouge. La simplicité de leur vie agreste, l'ignorance où ils étaient du luxe, l'exercice continuel dans lequel la guerre, la chasse, l'agriculture, entretenaient leurs membres, et le climat rigoureux, il est vrai, mais salubre, sous lequel ils vivaient, prolongeaient leur existence, et offraient chez eux, comme encore de nos jours, de fréquents exemples de lon-

[1] *La Russie, la Pologne et la Finlande*, par J.-H. Schnitzler, I, 1.

gévité. Ils supportaient également bien le froid et la chaleur, et leur corps avait une telle souplesse, qu'on rapporte qu'ils pouvaient se resserrer dans un espace démesurément étroit, et se cacher sous l'eau en respirant à travers les roseaux, lorsqu'ils étaient poursuivis par l'ennemi. Endurcis aux fatigues, ils se passaient souvent de lits, de tentes, d'ustensiles de cuisine et de table, et leur pauvreté égalait leur manque absolu de civilisation. Ce qui les distinguait surtout des Germains, c'était la malpropreté, que leur reprochent tous les écrivains contemporains. Du reste, ils étaient braves et redoutables à la guerre, bons, conciliants et humains en temps de paix, fidèles au lien conjugal et hospitaliers avec effusion. Procope, Maurice et Adam de Brême s'accordent à louer leur caractère doux, juste et loyal. Une invariable gaité, une grande insouciance, les distinguaient comme aujourd'hui ; la musique et le chant formaient déjà leur principal amusement. »

Quant à leurs croyances, évidemment indiennes, elles avaient pour base le polythéisme. Ils adoraient comme divinités suprêmes Perkoun ou Péroun, le dieu de la foudre; Bielobog, le dieu blanc ou le bon génie; Tchernobog, le dieu noir ou le mauvais génie;

Sviatovid, le dieu de la lumière, le génie tout-sachant[1]. D'autres divinités variaient suivant les diverses tribus. Jemyna était la déesse de la terre; Lada, déesse du plaisir, était mère de Lélia et de Polélia, qui présidaient à l'amour et au mariage. Did était le génie des enfants, Korcha celui des buveurs; Led amenait les frimas et la guerre, Koléda les zéphirs et la paix. Le dieu des saisons était Parni[2]; les troupeaux étaient sous la protection de Volos, les fleurs sous celle de Pogoda, les fruits sous celle de Koupalo, les forêts sous celle de Sevana, tandis que les Lechie ou satyres, les Vila et les Rusalki, nymphes et naïades, animaient les campagnes et les fleuves. Div, comme chez les Perses, était un mauvais génie; Koschei et Iagababa étaient des épouvantails; Daze découvrait les trésors cachés, et Morskoi-tsar soulevait les flots de la mer. Jiva était la déesse de la vie, et Morena celle de la mort[3]; Porevit présidait à la justice et Radegost à l'hospitalité, tandis que les Domovoïe Duchy ou dieux lares gardaient le foyer domestique. Des offrandes

[1] Sviatovid, en indien *Çvaitavid'as,* lumineux.

[2] Parni, en indien *Parnas,* verdure.

[3] Jiva et Morena, en indien *Jîvâ* et *Maranâ,* la vie et la mort.

présentées par les prêtres apaisaient ces objets de leur culte, qu'ils interrogeaient avidement sur l'avenir, et quelquefois, comme chez les anciens Scythes, leurs autels étaient rougis de sang humain.

Du reste, les populations slavonnes, issucs, au cœur même de l'Asie, d'un peuple hautement civilisé, n'avaient pas perdu, à travers les siècles, toutes les traces de leur noble origine. On la retrouvait dans leur état social, dans l'égalité de droits qui les unissait entre eux, dans ces assemblées populaires où se décidaient les affaires importantes, dans cette hiérarchie patriarchale qui, établie au sein des familles, consolidait aussi les états, et fondait des villes florissantes où les kniaz et les boïars, princes et chefs, exerçaient sur les liudes ou hommes libres une autorité respectée, dont ceux-ci à leur tour jouissaient sur leurs rabes ou esclaves, qui étaient tous de race étrangère. Les villes de Stargrad, d'Arkona, de Novgorod, de Kiev, de Gnezne, de Prague, quoique généralement construites en bois et encore informes à leur naissance, attestaient cependant, par leur existence même, une tendance vers l'industrie

et le commerce, vers une organisation régulière, vers une civilisation plus avancée, que les pompes lointaines de Constantinople et la grandeur croissante de l'Allemagne rendaient de plus en plus désirables à leurs yeux.

II.

Principaux événements.

Les Slaves, délivrés de la domination des Goths par des ennemis encore plus redoutables, avaient été entraînés en partie par les hordes destructives d'Attila, qui se précipitaient sur l'empire romain comme un torrent irrésistible. Des débris de cette armée gigantesque, qui se dispersa à la mort de son chef, surgirent plusieurs états barbares, tous d'origine hunnique ou finnoise, qui, pendant le sixième et le septième siècle, pesèrent de tout leur poids sur la population slavonne. Des bouches du Danube aux sources de la Drave, et de là jusqu'aux Carpathes, s'étendait l'empire des Avares, que ceux des Khazares et des Boulgares bornaient à l'est et au midi, embrassant ainsi dans un vaste réseau toutes les tribus des Slaves méridionaux. Ceux du nord-ouest, sans cesse inquiétés par les Francs et les Saxons de Germanie, défendaient avec peine leur liberté contre les belli-

queux vassaux de Dagobert. Se confiant toutefois en leur courage, et trouvant un appui chez leurs ennemis mêmes, les Venèdes, guidés par Samon, marchand franc, se réunirent en 630 aux Sorabes, commandés par Dervane, et remportèrent à Voitberg une victoire signalée qui assura leur indépendance. Plusieurs tribus serbes et croates émigrèrent alors en Illyrie, où, d'abord soumises à l'empereur grec Héraclius, elles formèrent en 640 deux principautés indépendantes sous les noms de Servie et de Croatie. Cependant les premières lueurs du christianisme, prêché d'abord par saint Columban, commençaient à pénétrer chez les Slaves par une marche lente mais progressive. Les Tchekhes de Bohème, bien que païens au huitième siècle, se soumirent aux sages conseils de Krok et de sa fille Libussa ; et Premysl, leur premier duc, choisi pour époux par cette héroïne, réunit vers 722 leurs tribus jusque alors vagabondes. Les traditions polonaises placent à la même époque le règne incertain de la vierge Vanda. Les Obotrites du nord, unis à Charlemagne en 790 contre les Vilces et les Lutitses, leurs voisins, finirent par subir eux-mêmes le joug de ce puissant conquérant, tandis que ses armes victorieuses renversaient l'em-

pire des Avares, déjà miné par les dissensions intestines suscitées par les Boulgares et les Khazares.

Les peuples slaves, délivrés de cette crainte, prirent un nouvel essor au neuvième siècle, où nous voyons les Liekhes et les Polènes se réunir vers 840 sous Piast, premier duc de Pologne. Mislav régnait alors sur les Croates, Vlastimir sur les Serbes, Borzivoï sur les Bohèmes. Après la mort de Louis le Germanique, qui avait soumis les Vindes de Carinthie, la puissance des Moraves, fondée par Rostislav, victime en 870 de sa courageuse résistance contre les Francs, devint si redoutable en 880 sous Sviatopluk, maître de tout le territoire qui s'étend de l'Elbe à la Theiss, que l'empereur Arnolf crut devoir employer contre lui la dangereuse coopération des Hongrois, tribu finnoise qui, des côtes de la mer Noire, venait d'envahir les frontières de l'Allemagne.

Cependant, aux bords du lac Ilmen, sur une plage jusque alors ignorée, les Slovènes de Novgorod, peuple paisible et agriculteur, voisins des Tchoudes, et inquiétés comme eux par les incursions des pirates du nord, finirent par se mettre en 861 sous la protection de Rurik, chef des Varègues russes,

qui vint s'établir sur leur territoire avec ses frères Sinaf et Truvor, pendant que deux de ses compagnons d'armes, Askold et Dir, portaient jusqu'à Kiev le nom et la domination des Russes. L'origine de ce nom et du peuple qui le porte, déjà connu des Grecs antérieurement à Rurik, a donné lieu à plusieurs conjectures également plausibles, soit qu'il appartienne à la Suède, dont un district était ainsi appelé, et où d'ailleurs le mot *vara* signifie confédération guerrière; soit qu'il vienne de la rivière *Russ*, branche du Niémen, où ils se seraient établis à côté des Porusses de race lettonne; soit enfin qu'il fût tiré du mot *ruotsi*, qui, chez les Finnois, signifie étranger[1]. Quoi qu'il en soit, on ne peut méconnaître que l'esprit des conquérants scandinaves n'ait passé dans la tribu slovène dès leur première apparition au milieu d'elle, tandis que leur langue, au contraire, s'éteignit et s'absorba presque aussitôt. De Slovensk, la vieille ville où Rurik s'était d'abord fixé, nous le voyons dès 864 transporter sa résidence à Novgorod, et soumettre plusieurs villes

[1] Cette question se trouve développée d'une manière aussi complète que judicieuse dans l'ouvrage de M. Schnitzler, *La Russie*, 1, 2.

environnantes. Oleg, tuteur de son fils, appelé au trône en 879, subjugue les Sévériens et les Radimitches, s'empare de la ville de Kiev, dont il fait la capitale du grand-duché de Russie, et menaçant même Constantinople avec un essaim de barques armées, il force l'empereur d'Orient à conclure un traité de paix.

Tels furent les états fondés pendant ce siècle, qui, déjà remarquable à tant d'égards, fut immortalisé surtout par les travaux de deux illustres et savants missionnaires, que les Slaves regardent avec raison comme les premiers apôtres de leur foi. Imparfaitement instruits des vérités du christianisme, dont cependant ils entrevoyaient l'excellence, et qu'ils commençaient eux-mêmes à reconnaître comme le meilleur moyen de civilisation, les princes limitrophes des états grecs s'adressèrent à l'empereur Michel et au patriarche Photius pour leur demander des prédicateurs chrétiens. Envoyés d'abord en 860 chez les Khazares et les Boulgares, Constantin, dit Cyrille, et Méthode son frère, tous deux nés à Thessalonique et renommés pour leur science profonde, ont la satisfaction de voir la parole sainte accueillie par les chefs et le peuple. Appelés ensuite

en 863 par Rostislav, prince de Moravie, ils couronnent leur œuvre apostolique par une traduction slavonne de la Bible et l'invention d'un alphabet, bienfaits immenses dont les fruits salutaires devaient prospérer bien long-temps après eux. En 867, ils se rendent à Rome, où ils transportent les reliques de saint Clément, et reçoivent tous deux l'investiture d'évêques. Cyrille meurt, et Méthode, de retour en Pannonie, continue le cours de ses prédications, baptise Sviatopluk, roi des Moraves, et Borzivoï, duc de Bohême, et maintient la liturgie slavonne contre l'opposition du clergé d'Allemagne, exclusivement dévoué au culte latin. Ce fut à sa mort, vers 880, que se consomma le grand schisme d'Orient, qui, divisant les Slaves nouvellement convertis, rattacha les uns à l'église de Rome et les autres à celle de Constantinople.

Le dixième siècle vit se consolider, sous de fâcheux et sanglants auspices, cette séparation des peuples d'une même famille. L'influence prépondérante des Allemands, constitués maintenant en empire, leurs victoires sur les Slaves occidentaux qui bordaient de toutes parts leurs frontières, les cruautés qu'ils exercèrent contre eux en les traînant en cap-

tivité, amenèrent pour ceux-ci des catastrophes funestes, et substituèrent à la gloire de leur nom la triste acception du mot esclave. Les empereurs de la maison de Saxe, Henri Ier et Otton le Grand, soumirent de 920 à 950 les Vagriens, les Polabes, les Oukraniens, les Obotrites et d'autres tribus vénèdes, en même temps que leurs armes victorieuses, arrêtant l'invasion des Hongrois, les refoulaient sur le territoire occupé par les colonies slovaques, qu'ils incorporèrent sans peine à leur pouvoir. La Bohême, dès le siècle dernier, avait adhéré à la constitution de l'Empire, auquel elle resta forcément unie, malgré la résistance des deux ducs Boleslav en 935 et 967. La Pologne fut également dépendante sous le duc Mieczislav Ier (950), qui, marié à la princesse bohémienne Dombrovka, venait d'embrasser le christianisme. Son fils Boleslav Ier le Vaillant (992), resté seul maître de la Pologne après l'expulsion de ses frères, conclut une alliance avec Otton III, et combattit, dans l'intérêt de l'Allemagne, les Porusses ou Prussiens et d'autres tribus lettonnes.

A l'est, nous voyons les Croates, sous Crescimir (950), et Dircislav (970), lutter contre les Grecs, les Valaques et les Hongrois. Ces derniers, con-

vertis sous leur roi Geisa, père d'Étienne le Saint, commencent à former un état régulier dont chaque siècle augmente l'importance. Igor, grand-duc de Russie (913), force, par une nouvelle expédition, l'empereur grec Constantin Porphyrogénète à étendre la paix conclue avec Oleg. Tué dans une guerre contre les Drevliens, il est remplacé par son fils Sviatoslav Ier (945), sous la tutelle d'Olga, sa veuve, princesse d'un grand caractère, qui finit par embrasser le christianisme. Sviatoslav, après plusieurs victoires, périt avec honneur en combattant les Petchenègues, et après le règne éphémère de Iaropolk Ier (973), Vladimir le Grand (980), frère de celui-ci et son compétiteur au trône, réunit sous sa domination, non seulement le grand-duché de Kiev, mais la plupart des provinces voisines, et jusqu'à la Crimée occupée par les Grecs. Obtenant ensuite en mariage la princesse grecque Anastasie, et faisant oublier ses cruautés par une administration éclairée, il noie dans le Dniéper l'idole de Péroun, embrasse publiquement la foi nouvelle avec des milliers de ses sujets, et adoptant avec respect la Bible et la liturgie de Cyrille et de Méthode, il s'efforce d'assurer à son pays les bienfaits de la

civilisation. Depuis ce temps, la Russie n'a cessé d'être constamment unie à l'église grecque, à laquelle adhérèrent aussi les Serviens, soumis alors à l'empire d'Orient.

Le rit latin prévalut au contraire dans la Bohême ainsi que dans la Pologne, où le duc Boleslav Ier, continuant le cours de ses conquêtes, au commencement du onzième siècle, finit par s'affranchir de la suzeraineté de l'Allemagne en prenant le titre de roi. Mais, après sa mort, la Pologne, successivement affaiblie sous Mieczislav II (1025) et Casimir Ier (1042), se consuma en luttes inutiles, dont tout le courage de Boleslav II le Hardi (1058) ne put détruire les funestes effets. Son fils Vladislav Ier (1081) fut même contraint de payer un tribut à la Bohême, qui, favorisée par l'empereur, et augmentée de la Moravie sous le duc Bretislav (1037), venait d'être élevée au rang de royaume sous Vratislav (1061), un de ses successeurs. Les Vendes, gouvernés par Mistevoï au commencement de ce siècle, formèrent un royaume indépendant sous Godschalk (1047), détrôné ensuite par le païen Kruko. Le royaume des Croates, parvenu à une puissance respectable sous Crescimir (1046) et sous Svonimir (1076), fut tout-

à-coup détruit par les Hongrois, tandis que la principauté de Servie, bien faible encore sous Dabroslav (1042) et Bolcan (1098), et souvent menacée par les Grecs, vit son existence incertaine se consolider de plus en plus.

La Russie, partagée et morcelée entre les fils de Vladimir Ier, fondateurs d'une foule de petits états indépendants les uns des autres sous la protection nominale du grand-prince, déchut du rang auquel l'avaient élevée les premiers souverains de Kiev. Toutefois, après le règne sanguinaire de Sviatopolk Ier (1015), où les armes polonaises pénétrèrent jusqu'à la métropole, le sage Iaroslav Ier (1019) promulgua des lois utiles, combattit avec gloire les Lithuanes et les Petchenègues, et vit son alliance recherchée par les rois de Hongrie, de Norvége et de France. Mais sous ses successeurs Isiaslav Ier (1054), Sviatoslav II (1073), Vsevolod Ier (1078), Sviatopolk II (1093), la Russie fut déchirée par des guerres intestines et obligée de recourir souvent à l'intervention hostile de la Pologne, tandis que les tribus barbares la harcelaient de tous côtés.

Le douzième siècle apporta peu de changement à cet état de trouble et de désordre, qui ne fut ar-

rêté qu'un instant par les nobles qualités de Vladimir II Monomaque (1113), dont la mère était une princesse grecque. Ami éclairé des arts, redoutable par la terreur de ses armes, qu'il fit sentir aux Polovces, aux Tchoudes et aux Boulgares, il sut affermir son pouvoir par une étroite alliance avec l'empire d'Orient. Mais sous ses successeurs Mstislav Ier (1125), Iaropolk II (1132), Vsevolod II (1139), Isiaslav II (1146), les incursions des nations ennemies, des Polonais, des Hongrois, des Polovces, favorisées par la rivalité des chefs, hâtèrent de plus en plus le morcellement, qui se consomma enfin quand Iourii Ier (1154), fondateur de Moscou, prit le titre de grand prince de Vladimir et refusa l'obéissance à Kiev. D'un autre côté, la ville de Novgorod s'était constituée en république indépendante, et les règnes d'André Ier (1157), de Mikhail Ier (1175), de Vsevolod III (1177), à Vladimir, et de leurs compétiteurs à Kiev, ne furent qu'une série continuelle de luttes et de guerres désastreuses.

L'état de la Pologne, agitée en elle-même et sans cesse menacée par l'empire germanique, n'offrait guère un aspect moins sombre, malgré la bravoure de ses princes Boleslav III (1102), Vladislav II (1138)

et Boleslav IV (1145). Ce dernier, après avoir défait les Prussiens, se vit forcé par Frédéric Barberousse à abandonner la Silésie; et le duché de Pologne s'affaiblit encore en se divisant après lui entre trois compétiteurs, Mieczislav III (1173), Casimir II (1177) et Lessex Ier (1194). La Bohème, sans existence politique, toute dépendante de la volonté de l'empereur, vit encore un de ses ducs, Vladislav (1140), élevé à la dignité royale. Les Vendes eurent aussi un roi dans la personne de Henri (1105), qui favorisa le christianisme, établi définitivement après lui par Pribislav (1167), chef des Obotrites et tige de la maison régnante de Mecklenbourg. Quant aux Serviens, leur puissance, d'abord affaiblie sous Tchedomil, vaincu vers l'an 1155 par l'empereur grec Manuel Comnène, commença à s'élever sous le prince Stefane Nemania (1165), qui reçut le titre de despote. Toutefois aucun peuple slave ne prit une part active aux croisades.

Au milieu de ces intérêts spéciaux qui divisaient et affaiblissaient les Slaves, une calamité affreuse, irrésistible, fondait sur eux du centre de l'Asie. Tchingis-khan, souverain des Mongols, dont les sanglantes et gigantesques conquêtes avaient marqué

le commencement du treizième siècle, laissa à ses fils le soin de les étendre et de courber toutes les nations sous le fer. En Russie, le grand-prince Constantin Ier (1213), renommé pour sa science et ses nobles qualités, auteur d'une histoire malheureusement perdue, venait de laisser le trône de Vladimir à son frère Iourïi II (1218), quand parut Batou-khan, petit-fils de Tchingis, à la tête de ses hordes innombrables, répandant partout la désolation et la mort. Les chefs russes, réunis aux Polovces sous les ordres de Mstislav, prince de Kiev, furent taillés en pièces dans la funeste bataille de la Kalka (1224), et Iourïi, dont l'imprudent orgueil avait long-temps refusé leur alliance, finit par avoir le même sort dans la bataille de la Site (1238), où il périt les armes à la main. Les villes les plus florissantes de la Russie, Vladimir, Kiev, Moscou, furent dévastées par les Mongols avec une cruauté si atroce, que les vivants, comme le dit avec énergie un des annalistes contemporains, enviaient aux morts le repos de la tombe. Dès lors tous les chefs russes furent forcément soumis à la suzeraineté du grand khan, qui établit à Saraï, sur le Volga, la résidence de l'orde d'or. Une puissance purement nominale fut laissée aux

princes de Vladimir, Iaroslav II (1238), Sviatoslav III (1247), Mikhail II (1248), André II (1249), dont les règnes, d'ailleurs insignifiants, furent illustrés par les exploits d'un grand homme, Alexandre Ier Nevskïi, lequel, avant de leur succéder en 1252, avait vengé l'humiliation de sa patrie en battant les Tchoudes et les Suédois, réunis, sur les bords de la Néva, aux chevaliers de Livonie.

Cet ordre, institué en 1200 par Albert, évêque de Brême, fondateur de Riga, pour la conversion et la soumission des tribus prussiennes et lettonnes, prit d'abord le nom de chevaliers porte-glaives, confondu, bientôt après, avec celui des chevaliers teutoniques, auxquels l'empereur concéda tout le territoire qu'ils pourraient conquérir sur les païens. Le grand maître de cet ordre, Hermann de Salza, fut ainsi investi en 1230 de la souveraineté de la Prusse et de la Livonie, que lui et ses successeurs eurent cependant peine à défendre, non contre les invasions des Russes, mais contre celles des Lithuanes. Ce peuple si long-temps ignoré, séparé du reste de l'Europe par ses mœurs et ses croyances barbares, secoua tout-à-coup la domination russe, qu'il avait momentanément subie, et repoussant les

Mongols avec courage, fonda une puissance formidable sous le grand-duc Ringold en 1230. Mendov, son fils (1238), se laissa baptiser et reçut le titre de roi; mais revenant bientôt à son antipathie pour les anciens ennemis de son peuple, il apostasia, s'allia aux Iatchvinges, ses voisins, et recommença contre les Russes, les Polonais et les chevaliers teutoniques, une guerre qui grandit sous ses successeurs, et particulièrement sous Vitenès (1282), fondateur d'une dynastie nouvelle. Quant aux Russes, après la mort d'Alexandre Nevskii, ils retombèrent dans leur inaction et leur servage sous Iaroslav III (1263), Vasili Ier (1271), Dmitri Ier (1276) et André III (1294), soumis aux ordres absolus du Tatare Berek-khan. Cependant Moscou, sous le prince Daniel Ier (1295), devint le centre du grand-duché.

La Pologne, menacée de toutes parts pendant la minorité de Boleslav V (1227), trouva un généreux défenseur dans Henri, duc de Breslau, qui périt à Liegnitz en 1241 dans une bataille contre les Mongols. Après lui, Boleslav remporta plusieurs victoires; mais sous Lessex II (1279) et Premysl (1290) la Pologne fut exposée à de nouveaux dangers de la part des Russes, des Lithuanes et des Bohêmes.

Ces derniers, affranchis du joug de l'Allemagne par leur roi Ottokar Ier (1197) et par son successeur Venceslav Ier (1230), sous qui le voïvode Iaroslav repoussa les Mongols à Olmutz en 1241, virent le vaillant Premysl Ottokar II (1253) disputer même la couronne impériale, qu'il ne céda qu'avec la vie à l'heureux Rodolphe de Habsbourg. Son fils Venceslav II (1283), prince prudent, rétabli dans ses états héréditaires par la générosité de l'empereur, finit par être appelé en 1300 à régner sur les Polonais. Les Vendes du nord se soumirent de plus en plus à la domination germanique; mais les Serbes, établis à Nyssa, continuèrent à se maintenir avec succès contre les Boulgares et les Tatares, s'étant liés intimement aux Grecs sous leurs princes Stefane Onroch (1237) et Stefane Milutin (1275).

Le quatorzième siècle vit se prolonger l'humiliation de la Russie, dont les chefs continuèrent à recevoir l'investiture du khan des Mongols. Les princes Mikhail III (1304), Iourii III (1319), Dmitri II (1322), Alexandre II (1325), régnèrent obscurément à Moscou, pendant que Kiev, avec tout son territoire, était tombé au pouvoir des Lithuanes. Cependant l'habile Ivan Ier Kalita (1328) commença

à centraliser le pouvoir en fortifiant sa capitale, en substituant la succession directe à la succession collatérale, et en se servant, pour la soumission des autres princes, de la protection du khan Usbeck. Après les règnes de Siméon Ier (1340) et d'Ivan II (1353), ses fils, et de Dmitri III (1360), qui n'occupa le trône qu'un instant, le vaillant Dmitri IV Donskoï (1362), profitant des dissensions qui agitaient alors le Kaptchak, ne craignit pas d'entrer en lutte avec le tatare Mamaï, qu'il défit sur les bords du Don en 1388. Cependant le khan Toktamuich, soutenu par le redoutable Timour-Lenk, s'empara à son tour de Moscou, et prolongea encore l'asservissement de la Russie sous Dmitri et sous son fils Vasili II (1389).

La Lithuanie, barbare et païenne, mais pleine de force et de génie, vit ses grands-ducs s'élever dans ce siècle au plus haut degré de puissance. Gédémine (1315), vaillant homme de guerre et politique profond, remporta plusieurs victoires sur les chevaliers teutoniques, et tournant ensuite ses armes contre les Russes unis aux Mongols, il étendit sa domination sur toute la principauté de Kiev. Il bâtit Vilna pour être sa capitale, et introduisit

à sa cour la langue et la civilisation russes, laissant un pouvoir redouté à ses fils Olgerd et Keystoud (1330), qui luttèrent avec des succès divers, mais toujours avec un rare courage, soit contre les chevaliers de Prusse et leur grand maître Henri de Kniprode, soit contre les princes de Pologne. Ceux-ci avaient vu la couronne royale s'affermir de plus en plus sur leur tête. Vladislav III le Bref (1305), après de longues luttes, prenant définitivement le titre de roi, avait réuni sous son sceptre toutes les provinces de la Pologne, que son fils Casimir III le Grand (1333) dota de lois sages et d'institutions utiles et éleva à un haut degré de splendeur. Casimir eut pour successeur son neveu Louis, roi de Hongrie (1370); mais la mort de celui-ci amena l'extinction de la famille des Piastes, dont il ne resta plus que deux filles; événement qui, loin d'être funeste, comme on aurait dû s'y attendre, donna à la Pologne une existence nouvelle. Iagiel, fils d'Olgerd, grand-duc de Lithuanie, offrit sa main à la jeune Hedvige, que les états avaient préférée à sa sœur Marie de Brandenbourg; et embrassant le christianisme, ainsi que sa nation toute entière, il réunit, sous le nom de Vladislav IV (1386), les couronnes de Po-

logne et de Lithuanie, en confiant à son cousin Vitold le gouvernement de cette dernière province.

La Bohème, détachée d'intérêts de tous les autres peuples slaves depuis la mort de Venceslav III (1305), qui ne régna qu'un an, formait, par les soins de l'empereur Henri VII, un puissant royaume sous Jean de Luxembourg (1310), dont le fils, l'empereur Charles IV (1346), fonda l'université de Prague, et consacra tout son zèle au bien de sa patrie; mais l'incapacité et les désordres de Venceslav IV (1378), son successeur, joints à d'autres circonstances malheureuses, vinrent bientôt effacer à jamais toutes ces traces de prospérité.

La Servie, royaume indépendant sous son roi victorieux Stefane Douchan (1333), qui, maître de la Boulgarie et de la Bosnie, menaça même Constantinople et donna à son pays un code de lois célèbre, vit bientôt sa puissance se briser contre les ennemis redoutables qui venaient du fond de l'Asie mettre fin à l'empire des Grecs. Amurat, sultan des Ottomans, ayant attaqué à Kosovo, en 1389, Lazare Brancovitch, prince des Serviens, les deux souverains périrent dans la bataille; mais la victoire resta aux Turcs, qui, s'emparant de la ville de Nyssa, ne

laissèrent à la Servie et à la Bosnie qu'une existence purement nominale, et finirent par les incorporer à leur empire.

Le quinzième siècle vit s'accomplir cette révolution mémorable qui fit passer le sceptre de Byzance entre les mains des sectateurs de Mahomet. Si ce grand événement, qui ébranla l'Europe, eut peu de retentissement chez les Slaves, c'est que des intérêts plus graves encore les occupaient sur leur propre sol. Les dissensions qui depuis long-temps affaiblissaient leurs oppresseurs tatares, faisaient entrevoir aux Russes le moment de leur délivrance. Néanmoins, l'invasion de Timour-Lenk, qui s'avança jusqu'à l'Oka, et les conquêtes de Vitold, chef des Lithuanes, prolongèrent encore les troubles pendant le long règne de Vassili III, l'Aveugle (1425), dont le fils Ivan III le Superbe (1462) devait être le libérateur de la Russie. Ce prince, profitant avec habileté des discordes des Tatares, alors divisés en trois khanats, et leur faisant tour à tour rechercher son appui, finit par s'affranchir entièrement en 1481 d'un joug désormais illusoire. Il conclut une alliance durable avec Mengheli, khan de Crimée, et employant tous ses efforts à contenir ses

ennemis intérieurs, il humilia Novgorod, soumit les princes apanagés, et prenant le titre de tsar, comme héritier des empereurs grecs, il établit à Moscou une cour brillante où les sciences et les arts commencèrent à refleurir.

A côté de cette puissance nouvelle, qui devait un jour lui être si funeste, la Pologne soutenait le rôle élevé auquel l'avait portée son alliance, et les rois de la famille de Iagellon, quoique peu distingués par eux-mêmes, eurent tous une influence marquée sur les destinées de l'Europe. Après le règne de Vladislav V (1434), qui fut aussi roi de Hongrie, son frère Casimir IV (1445), reconnu en Lithuanie et en Pologne, vit le grand maitre de l'ordre teutonique, fatigué d'une résistance inutile, se soumettre à son autorité en lui faisant hommage de la Prusse, vaste et brillant héritage qui échut après lui à Jean Albert (1492), prince trop faible pour en soutenir le poids.

La Bohème, agitée par des croyances nouvelles, exaspérée par le supplice inique de Jean Huss, lâchement immolé au concile de Constance, fut en proie pendant tout ce siècle à la lutte la plus désastreuse. Les hussites, commandés par Ziska, portent partout

le trouble et le carnage; Venceslav meurt, et son frère Sigismond (1419), empereur et roi de Hongrie, consume sa vie à lutter contre les sectaires révoltés. Leur scission et les conflits sanglants entre les taborites et les calixtins amènent seuls leur défaite et leur soumission forcée à l'empereur Albert II d'Autriche (1437), qui laisse son trône à Vladislav Ier, encore enfant (1439), sous la tutelle du sage Georges Podiebrad, élu après lui roi de Bohème (1458). Contenus un instant par sa prudence et ses vertus patriotiques, les partis se réveillèrent quand, après sa mort, le prince polonais Vladislav II (1471) réunit la Bohème à la Hongrie.

Le commencement du seizième siècle vit naître la réforme de Luther, pendant que la domination impériale, déjà formidable sous Maximilien Ier, s'étendait sous Charles-Quint sur l'Allemagne, l'Espagne et l'Italie. Dès le début de cette grande lutte, qui devait renouveler la face de l'Europe, la Bohème, privée de son dernier roi, Louis (1516), passa aux mains de Ferdinand Ier, roi de Hongrie (1526), qui, plus tard, fut appelé à l'empire; et perdant ainsi sa nationalité sous le sceptre héréditaire de l'Autriche, elle cessa dès ce moment de compter parmi les états slaves.

La Pologne, au contraire, maintint avec éclat le haut rang auquel elle s'était élevée depuis son union définitive avec le grand-duché de Lithuanie. Après le règne éphémère d'Alexandre (1506), son frère Sigismond Ier (1506) soutint des guerres heureuses contre les chevaliers teutoniques et les Russes. Le règne de Sigismond II Auguste (1548) fut l'âge d'or de la littérature polonaise, et vit la Livonie réunie sous le même sceptre par l'hommage volontaire du grand maître Gothard Kettler, qui ne se réserva que la Courlande. Mais avec Auguste s'éteignit la descendance de Iagellon, et le trône, devenu électif, commença à s'affaiblir de jour en jour. Après l'apparition de Henri de Valois (1574), rappelé aussitôt en France, le sage et intrépide Étienne Battory (1575), prince de Transylvanie, sut encore défendre la Pologne contre les Russes et les Turcs, et attirer à son service la belliqueuse milice des Cosaks. L'étroite alliance de la Pologne avec la Suède porta sur le trône, en 1587, Sigismond III Vasa, petit-fils du grand Gustave; mais elle cessa, à son avénement même, pour dégénérer en rivalités et en dissensions funestes qui affaiblirent à la fois les deux pays.

La Russie, affranchie par le génie d'Ivan III,

continuait à grandir sous son fils Vasili IV (1505), qui s'unit étroitement aux puissances européennes, et surtout à l'empereur d'Allemagne, quand une invasion des Tatares de Crimée vint jeter la consternation jusqu'à Moscou et humilier la fierté du tsar. Son fils Ivan IV (1534) le Terrible, d'abord mineur sous la tutelle de sa mère Hélène Glinskaia, puis marié à Anastasie Romanovna, signala le commencement de son règne par la conquête de Kasan, par la soumission des Mongols, par la publication d'un code de lois et par son zèle pour la civilisation de son pays. Mais ces débuts si heureux s'arrêtèrent à la mort de la tsarine, et Ivan, entraîné par l'orgueil et la méfiance, devint le plus cruel des tyrans. Toutefois ses rigueurs contre les Cosaks amenèrent un résultat inespéré. Iermak, un de leurs chefs, forcé de prendre la fuite, attaqua avec sa troupe les Tatares de Sibérie, et rangea cet immense territoire sous la domination des Russes. Fédor Ier (1584), fils d'Ivan, d'une constitution délicate, régna avec l'appui de son beau-frère Boris Godounov, qui illustra d'abord par ses talents un nom qu'il devait déshonorer par des crimes. Il sut gagner la confiance du peuple, institua à Moscou le premier patriarche Iob, et ne craignit

pas ensuite de se frayer par l'assassinat de Dmitri, frère du tsar, le chemin du trône, où il monta en effet lorsqu'en 1598 s'éteignit avec Fédor la descendance directe de Rurik.

Malgré les désordres intérieurs qui commençaient à agiter la Pologne, elle soutint sa prépondérance au commencement du dix-septième siècle, et l'exerça même contre les Russes de la manière la plus cruelle. Sigismond III n'ayant pu réussir à s'assurer la couronne de Suède, qui passa à une autre branche de sa famille, employa toutes les ressources de son long règne à inquiéter et à humilier la Russie, en soutenant plusieurs prétendants au trône, et en y plaçant son fils même, après s'être emparé de Moscou. Engagé dans une nouvelle guerre contre Gustave-Adolphe, et forcé enfin à la paix, il laissa son royaume affaibli à Vladislav VI (1632), qui déploya un noble courage, mais ne put arrêter la révolte des Cosaks, qui, sous son successeur Jean Casimir (1648), se soumirent presque tous à la Russie, redevenue maitresse du grand-duché de Kiev, en même temps que les armes de la Suède arrachaient à la Pologne la possession de la Livonie, et confirmaient dans celle de la Prusse Frédéric-Guillaume,

électeur de Brandenbourg. A l'extinction de la maison de Vasa, le trône de Pologne, devenu électif, vit, après Michel Visniovicki (1669), renaître un instant toute sa gloire, lorsque Jean Sobieski (1674), le plus illustre de ses guerriers, repoussa les Russes, fit trembler les Cosaks, et sauva Vienne du joug des Ottomans. Malheureusement cette période fut trop courte, et à l'avènement d'Auguste II, électeur de Saxe (1697), l'intervention violente des Russes et des Suédois fut le signal d'une nouvelle anarchie.

La Russie venait de sortir victorieuse des longs et cruels déchirements qui l'agitaient au commencement de ce siècle, et auxquels la Pologne avait eu tant de part. C'était par le secours des magnats polonais que le moine Grichka Otrépiev (1605), se faisant passer pour le prince Dmitri, secrètement assassiné par Boris, était parvenu à le remplacer sur le trône avec l'ambitieuse Marine Mnichek, en faisant mourir son fils Fédor; et quand le peuple détrompé l'eut fait périr à son tour et eut élu à sa place Vasili Chouiskïi (1606), ce fut encore l'assistance de la Pologne qui encouragea d'autres imposteurs. Enfin, après une lutte sanglante, Moscou tomba au

pouvoir des Polonais, qui se préparaient à démembrer toutes les provinces, lorsqu'un noble orgueil national, excité par le prince Pojarskoi, le banquier Minine et quelques autres patriotes, enflammant tout-à-coup les esprits, Moscou fut repris sur Vladislav, la Russie affranchie, et une assemblée générale de boïars et de bourgeois élut pour tsar Mikhail IV (1613), fils du patriarche Philarète et tige de la maison de Romanov, unie par alliance à celle de Rurik. Ce prince, doux et pacifique, appelé malgré lui à soutenir plusieurs guerres, perdit l'Ingrie que lui enlevèrent les Suédois, et conclut avec la Pologne un traité peu avantageux. Mais il s'appliqua à fermer les plaies saignantes de sa patrie, et son fils Alexis Ier (1645) poursuivit dignement cette noble tâche. Vainqueur des Polonais et du Cosak Rasine, il favorisa la navigation et le commerce, encouragea l'agriculture, et publia un code de lois, en même temps que le patriarche Nikon réformait les livres d'église, mesure sage et indispensable, qui suscita toutefois une opposition violente et même un schisme religieux. Fédor II, son fils aîné (1676), continua ces utiles réformes, en bornant les distinctions de la noblesse aux services rendus à l'état, en

favorisant les sciences, et en terminant glorieusement une guerre entreprise contre la Turquie. Ses deux frères Ivan V et Pierre Ier (1682), l'un faible d'esprit et l'autre jeune encore, régnèrent quelque temps conjointement, d'abord sous la tutelle de Natalie Narychkine, impératrice douairière, mère de Pierre, puis sous celle de leur sœur Sophie, qui, avec le secours des strélitses, s'était violemment emparée du pouvoir, qu'elle exerça avec habileté et avec courage. Renversée à son tour en 1689 par l'énergique volonté de son jeune frère, elle fut renfermée dans un cloître, et Pierre put suivre sans contrôle les grandes inspirations de son génie. Seul maître de l'empire depuis la mort d'Ivan en 1696, il conclut avec la Pologne une paix définitive, et commença avec zèle le cours de ses réformes. Guidé par les conseils du Génevois Lefort, il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, s'instruisant dans tous les arts utiles, et se préparant à en doter sa patrie; mais une nouvelle révolte des strélitses et les hostilités de la Suède vinrent hâter son retour en Russie.

La Pologne était le sujet de cette lutte qui, au début du dix-huitième siècle, mit la valeur brillante

mais irréfléchie de Charles XII aux prises avec le courage persévérant du tsar. La victoire que les Suédois remportèrent à Narva donna pour compétiteur à Auguste de Saxe le sage Stanislav Leczinski (1704), auquel il fut forcé d'abandonner le trône, jusqu'au moment où la bataille de Poltava, gagnée par Pierre le Grand en 1709, l'y rétablit définitivement. La Prusse venait de prendre rang parmi les états de l'Europe sous le roi Frédéric Ier en 1701. Cependant Saint-Pétersbourg s'élevait sur les bords de la Baltique au milieu des provinces nouvellement conquises ; Pierre consacrait ses soins à la création d'une marine, à l'établissement des fabriques, au développement de la langue nationale. Il triomphait des Turcs dans une guerre dangereuse, où Catherine, qu'il venait de tirer d'une condition obscure, se montra digne d'être associée au trône. Venu avec elle à Paris, il fut tout-à-coup rappelé en Russie par de graves désordres qu'il réprima avec une sévérité inflexible, n'épargnant pas son propre fils Alexis, qui s'était violemment opposé à ses vues. Terrible dans la punition des rebelles, mais dévoué au bien de ses sujets, il fut salué d'un accord unanime empereur de toutes les Russies, et légua en mourant

son sceptre à l'épouse qui l'avait si activement secondé. Catherine Ire (1725) suivit ses traces, guidée par les conseils de Mentchikov; mais elle mourut bientôt, laissant le pouvoir au fils d'Alexis, au jeune Pierre II (1727), dont le règne éphémère ne fut marqué que par la chute du ministre et l'ascendant des Dolgoroukiï. Après sa mort précoce, le conseil secret porta sur le trône Anne (1730), fille d'Ivan V, duchesse douairière de Courlande, au préjudice d'Anne, fille aînée de Pierre Ier, mariée au duc de Holstein. Cette princesse, dès son avènement, eut une influence assez grande pour faire élire roi de Pologne Auguste III de Saxe (1733), au préjudice de Stanislav Leczinski, et en opposition à la Suède et à la France, et pour donner à Biren, son ministre, le titre héréditaire de duc de Courlande. Soutenue par l'héroïsme de Munnich, son général, elle triompha des Turcs, des Tatares et des Persans, et étendit au loin les frontières de l'empire, qu'elle légua en mourant à son petit-neveu Ivan Ier (1740), encore enfant, placé successivement sous la tutelle de Biren et sous celle de sa mère Anne de Brunswick, et renversé presque aussitôt par Élisabeth (1741), seconde fille de Pierre le Grand, soutenue dans

ses projets par le Français Lestocq. Le règne de cette princesse fut marqué par de nombreux succès, tant contre la Suède, où elle fit élire un roi, que contre la Prusse, dont l'illustre monarque, Frédéric le Grand, attaqué jusque dans sa capitale, eut peine à repousser les armes de la Russie. D'après les conseils de Bestouïev et de Vorontsov, Élisabeth, souveraine éclairée, zélée protectrice des sciences et des arts, s'allia étroitement à l'impératrice Marie-Thérèse, et soutint ses justes prétentions sur l'Autriche. A sa mort, elle désigna pour lui succéder son neveu Pierre III (1761), fils de sa sœur aînée et duc de Holstein-Gottorp. Mais ce prince, animé d'intentions pures, ayant indisposé la nation par une trop grande prédilection pour les Allemands, périt bientôt, victime d'une révolution qui plaça sur le trône en 1762 son épouse Catherine II, née princesse d'Anhalt-Zerbst, dont les rares qualités et le puissant génie consolidèrent l'œuvre de Pierre le Grand. Heureuse dans toutes ses entreprises, qui, sans être toujours légitimes, eurent au moins pour prétexte plausible l'intérêt de sa nouvelle patrie, Catherine imposa un roi à la Pologne dans la personne de Stanislav Poniatovski (1764), dont le rè-

gne, agité par des troubles continuels jusqu'en 1795, vit successivement trois injustes partages, entre la Russie, la Prusse et l'Autriche, démembrer ce malheureux pays et détruire son indépendance. Malgré une révolte sanglante des Cosaks, malgré la peste qui menaça Moscou, sauvé par le dévouement d'Orlov, la Turquie, battue sur terre et sur mer par l'habile et vaillant Roumantsov, dut céder, après la bataille de Tchesmé, à l'ascendant de Catherine, qui s'assura bientôt après, par les succès de Potemkin, la possession entière de la Crimée. Les chefs de la Géorgie firent également leur soumission, et les frontières de l'empire russe acquirent une extension immense, que la fondation d'une foule de villes, la protection donnée au commerce et aux lettres, l'exécution de travaux utiles, tendirent à animer et à féconder de plus en plus, en même temps que Saint-Pétersbourg s'embellissait de tout l'éclat des arts. Paul I[er] (1796), succédant à sa mère au moment même où la Pologne, réveillée un instant par le brave Kosciuszko, venait d'être effacée du rang des états, eut à lutter contre des souvenirs pénibles qui se rapportaient à ses premières années, et qui amenèrent dans cet esprit, d'ailleurs porté au bien, une exaltation et

une défiance dangereuses. Son règne avait vu éclater et s'étendre toutes les graves conséquences de la révolution française, et ses armées, sous les ordres de Souvarov, avaient secondé celles de l'Autriche. Mais, découragé par ses revers et peu porté à l'alliance anglaise, il s'était rapproché dans ses dernières années de Bonaparte, premier consul, quand une nouvelle révolution de palais le priva du trône et de la vie.

Alexandre Ier, son fils aîné, héritier de sa puissance en 1801, sut l'agrandir et la consolider par un gouvernement bienfaisant et sage qui lui gagna l'affection générale et le soutint dans toute sa carrière. Ami des lumières, il employa son influence à les propager dans ses états, à favoriser les découvertes utiles, à réformer et adoucir les lois, auxquelles il fut le premier à se soumettre. Allié à l'Autriche, à l'Angleterre et plus tard à la Prusse, il chercha, mais en vain, à contrebalancer l'immense prépondérance de la France. Les journées d'Austerlitz et de Friedland le firent céder à l'ascendant de nos armes, en même temps que le génie de Napoléon captivait son admiration. Devenu l'ami zélé du grand homme qu'il avait d'abord cherché à combattre, il lui

serait toujours resté fidèle, si l'extension menaçante de la puissance française et les rigueurs du système continental n'avaient rendu la résistance inévitable dans l'intérêt de la patrie. Attaqué dans le cœur même de la Russie, il sut résister avec courage, secondé par l'élan de son peuple et par une saison désastreuse, et lorsque l'incendie de Moscou eut éclairé la retraite de nos armées, il se mit à la tête de la coalition qui affranchit les états de l'Allemagne, et qui vint demander aux Français un compte trop rigoureux de leur gloire. Toutefois sa conduite à Paris fut empreinte de modération et de noblesse; il respecta cette nation généreuse dont il avait éprouvé la puissance, et continua autant qu'il le put à consolider la paix de l'Europe. Cette paix assura à la Russie la possession de la Pologne et de la Finlande, régies d'après leurs privilèges et leurs constitutions respectives. Alexandre, animé d'intentions dont on ne peut suspecter la sincérité, se laissa toutefois entraîner dans ses dernières années à un système de politique générale peu favorable à la liberté. Une conspiration redoutable s'ourdit contre lui en Russie; mais elle n'éclata qu'après sa mort, quand, sur la renonciation de son frère puîné Constantin, son troisième

frère, Nicolas Ier (1825), prit en main les rênes de l'empire. Ce règne, que la postérité seule pourra juger avec impartialité, s'est annoncé par une justice sévère, par une administration active et forte, par un zèle ardent pour le bien de la Russie et le développement de son génie national, par une campagne brillante contre les Turcs et les populations du Caucase, par les vastes conséquences de la révolution de 1830 à Paris, dont le retentissement ranima en Pologne une résistance généreuse mais funeste, résistance dont le temps seul pourra calmer l'animosité, en établissant sur des bases solides une paix véritablement sincère et équitable, une alliance fondée sur le respect des droits et des devoirs de l'humanité.



DEUXIÈME PARTIE.

LANGUE DES SLAVES.

Deuxième Partie.

LANGUE DES SLAVES.

I.

Division des Idiomes.

Si toutes les traditions historiques s'accordent à présenter les peuples slaves comme formant une seule et vaste famille subdivisée en plusieurs rameaux, leurs idiomes viennent confirmer ce témoignage par des preuves positives et palpables, qui, des premiers temps de leur existence, se sont transmises vivantes jusqu'à nos jours. Tous offrent, en effet, un type commun qui les rattache à la souche indo-persane, à cette tribu nombreuse et puissante dont les descendants ont couvert toute l'Europe, où végétaient avant eux les Finnois; et si, dans les ra-

mifications de cette langue-mère, les Celtes et les Germains inclinent vers l'idiome zend parlé jadis aux confins de la Perse, les Slaves, comme les Grecs et les Latins, sont en rapport plus intime avec l'Inde, avec l'antique idiome sanscrit parlé par les adorateurs de Brahma. La famille slavonne se subdivise en plusieurs branches qui ont été classées de différentes manières, mais que nous résumerons ici en trois vastes rameaux, en les appelant, d'après leur position géographique : Slaves de l'est, Slaves de l'ouest, Slaves du centre.

Les deux premières de ces divisions sont généralement adoptées et reconnues par tous les auteurs qui ont écrit sur ce sujet. Adelung, se conformant au texte de Jornandès, les résume sous les noms d'Antes et de Slaves, désignation trop vague pour notre époque. Dobrovsky, Kopitar, Schaffarick, distinguent les Slaves du sud-est et du nord-est ; Robinson a réduit ces dénominations à celles de Slaves orientaux et occidentaux, que nous adoptons comme les plus simples et les plus claires. Il serait toutefois désirable de pouvoir les réduire encore et déterminer chaque branche par un seul nom ; mais les migrations de cette immense famille

ont été si nombreuses et si confuses, que, par une bizarre coïncidence, les principaux noms portés par ses tribus se trouvent répétés à de grandes distances et dans les directions les plus opposées, sans qu'il soit possible de décider au juste à quelle tribu remonte leur origine. Ce n'est donc qu'en hésitant que nous proposons ici, d'après les traits les plus saillants de l'histoire, d'appeler les Slaves orientaux branche *Serbo-russe*, et les Slaves occidentaux, branche *Vendo-polonaise*.

Si tous les écrivains accordent le nom de Slaves aux peuples appartenant à ces deux premières branches, ils sont loin d'être aussi unanimes à l'égard de la troisième branche, celle des Lettes ou Lithuanes, qui habite entre les autres; ou, s'ils le sont, c'est pour la rejeter et en faire une famille particulière, mélange fortuit, fusion incohérente d'éléments germaniques et slavons. Nous osons toutefois affirmer, d'après une comparaison attentive des idiomes de cette classe avec le latin, le grec et le sanscrit, qu'aucune branche n'est plus pure, plus intacte, plus exempte de toute greffe étrangère, que celle qui comprend les peuples réunis ici sous la dénomination de Slaves du centre. Si chez les autres le développe-

ment national, les migrations, les guerres, les conquêtes, l'influence grecque, germanique, finnoise, les invasions turques et mongoles, ont occasionné des mutations nombreuses encore empreintes dans chacun de leurs idiomes, chez ceux-ci, une vie ignorée, des mœurs agrestes, un long isolement, ont maintenu et perpétué la langue qu'ils reçurent de leurs premiers ancêtres, au point que leur bouche prononce encore aujourd'hui, avec des inflexions parfaitement identiques, une foule de mots qui retentissent aux bords du Gange ou sur les versants de l'Himalaya. Il n'est donc pas étonnant que leur langage s'écarte à la première vue de celui des autres Slaves, et que, si les deux branches orientale et occidentale offrent dans cette famille la même analogie que le haut et le bas allemand chez les Germains, la branche centrale des Slaves tienne la même place que le gothique, qui a conservé, comme le lithuanien, des traces vivantes de son origine indienne. « On a souvent demandé, dit Schaffarick, qui du reste ne s'est point prononcé à cet égard, quel était l'idiome slavon le plus pur. La réponse ne serait pas difficile si l'histoire nous indiquait un peuple slave qui, constamment fidèle au sol natal, fût resté exempt de tout

contact, de tout asservissement, de toute conquête[1]. » A quel peuple ces paroles remarquables peuvent-elles s'appliquer avec plus de justesse qu'aux anciens Porusses, compris dans les tribus citées par Ptolémée sur ces mêmes côtes de la Baltique, d'où ils n'émigrèrent qu'au neuvième siècle, peut-être sous le nom de Lutitses, avec leur langue et leurs traditions tout indiennes? Désignés depuis sous les noms de Prusses et de Lettes, ils combattirent long-temps avec courage et défendirent leurs antiques croyances, qui ne cédèrent que tard au christianisme.

Aussi la lenteur du développement national laissa-t-elle leurs idiomes sans culture, circonstance précieuse pour la philologie, qui peut les étudier dans leur simplicité. C'est d'après cette étude que nous osons soutenir, conformément à la conviction que nous nous sommes faite, et qui, opposée à beaucoup d'opinions respectables, a cependant pour elle les assertions motivées de Kœppen[2], de Rask[3] et de

[1] Schaffarick. *Geschichte der Slavischen Sprache.* Introduction, p. 40.

[2] Kœppen. *Matériaux pour l'histoire de Russie,* III, p. 151-254.

[3] Rask. *De linguâ Islandicâ.* Copenhague, 1818.

Pott[1], que les Lettes ne sont point une race mixte, qu'ils sont, au contraire, les Slaves primitifs, si l'on veut entendre par ce nom la tribu dont le langage est le plus pur. C'est du reste ce que nous espérons prouver par le parallèle que nous nous proposons de faire entre les divers idiomes de la famille slavonne et le sanscrit, le grec et le latin, parallèle que nous croyons intéressant, non seulement pour cette question spéciale, mais pour toutes celles qui se rattachent à l'alphabet, à la grammaire, à l'étymologie, à l'ensemble de l'expression orale dans la vaste famille dont nous devons ensuite esquisser l'histoire littéraire. Nous excluons à regret de cette comparaison les langues germaniques et celtiques, qui cependant appartiennent au même système; mais notre premier désir est d'être clair, et nous devons éviter, pour y parvenir, toute comparaison surabondante, persuadé du reste qu'un grand nombre de nos lecteurs pourront suppléer par eux-mêmes aux lacunes soit volontaires, soit fortuites qui se rencontreront dans notre travail.

Avant d'entrer dans cet examen, qui a pour but

[1] Pott. *De Lithuano-Borussicæ in Slavicis linguis principatu.*

la juste appréciation des langues slaves, de leurs analogies et de leurs différences entre elles et avec la langue indienne, nous tracerons ici leur division telle que nous avons cru devoir l'adopter, en ajoutant la branche *Letto-prussienne*, qui se compose des Slaves du centre, aux deux autres généralement reconnues, celles des Slaves de l'est et de l'ouest.

La race slavonne sera ainsi représentée dans ses trois grandes nationalités, dont la troisième, quoique circonscrite et politiquement méconnaissable sous l'élément germanique qui la domine, n'en conserve pas moins les traces les plus frappantes de son origine primitive.

I. Branche Serbo-russe, Slaves de l'est.

1. *Esclavon* ou vieux slavon, langue éteinte, parlée autrefois sur les confins de l'empire grec, et conservée dans les livres liturgiques.

2. *Russe*, parlé dans toute la Russie centrale, comprenant la grande et la petite Russie, et dans les villes du reste de l'empire. —Population : 40,000,000 âmes.

3. *Serbe*, dans la Servie, la Dalmatie et la Croatie militaire. — Population : 3,200,000 âmes.

4. *Carnique*, dans la Carniole, la Carinthie et la Croatie provinciale. — Population : 1,000,000 âmes.

II. Branche Vendo-polonaise, Slaves de l'ouest.

5. *Bohémien*, dans la Bohème, la Moravie et une partie de la Hongrie. — Population : 5,500,000 âmes.

6. *Polonais*, dans la Pologne, la Galicie et une partie de la Silésie. — Population : 10,000,000 âmes.

7. *Venède*, dans la haute et la basse Lusace. — Population : 200,000 âmes.

III. Branche Letto-prussienne, Slaves du centre.

8. *Prussique* ou vieux prussien, langue éteinte, parlée autrefois dans la Prusse orientale.

9. *Lithuanien*, dans la Lithuanie et la Samogitie. — Population : 1,500,000 âmes.

10. *Letton*, dans la Courlande et la Livonie. — Population : 600,000 âmes.

A la tête de tous les idiomes parlés par les Slaves d'orient et d'occident, vient se placer, tant par son antiquité que par la perfection de ses formes, l'ancienne langue slavonne liturgique, désignée sous le nom d'*Esclavon*, idiome vénérable et sacré qui rappelle aux Slaves l'aurore de leur histoire, l'époque où la lumière du christianisme commença à péné-

trer dans leur patrie, et qui résume les principaux éléments contenus dans les autres dialectes, sans admettre cet alliage moderne devenu, pour la plupart d'entre eux, une double source de confusion et de richesse. Parlé du temps de Cyrille et de Méthode par une des populations qu'ils visitèrent, soit dans la Servie voisine de l'empire grec, soit dans la Moravie, soit dans la Carniole, l'esclavon, altéré de bonne heure par les invasions que subirent les Slaves et par leur propre dispersion, a cessé depuis long-temps de figurer parmi les langues vivantes et usuelles, et ne s'est guère conservé intact que dans la Bible et les livres religieux.

Quel qu'ait été son siége en Europe, l'esclavon, d'origine indienne comme tous les autres dialectes de sa famille, apparaît à nos yeux sous la forme consacrée qu'il avait, il y a mille ans, lorsque les deux savants missionnaires en firent l'interprète de leur foi. Malgré l'ancienneté de ce type, il est facile de reconnaître en lui, comme dans toutes les langues des deux premières branches, l'influence d'un idiome hétérogène, soit finnois, soit turc ou tatare, qui a puissamment agi sur lui pendant de longs siècles de ténèbres, lorsque les hordes nomades cam-

paient encore au milieu des steppes de la Scythie, ou dans les gorges du Cancase, ou sur les côtes de la mer Noire, influence primitive et ineffaçable, différente des emprunts que ces langues ont faits depuis à la civilisation moderne, et qui distingue éminemment ces deux branches de celle des Lettes, où s'est conservé l'indien pur. Toutefois, l'admirable symétrie et les désinences sonores de la langue sanscrite se retrouvent en grande partie dans l'esclavon, qui en reproduit les traits les plus saillants. Riche d'un alphabet de plus de quarante lettres, qui réunit presque tous les sons de la voix humaine, il rend facilement les nuances de la pensée par la simple modification des désinences. Sa déclinaison, sans article, offre trois genres : masculin, féminin, neutre; trois nombres : singulier, pluriel, duel; et sept cas : nominatif, vocatif, accusatif, génitif, locatif, datif, causatif. Sa conjugaison est moins parfaite quant aux finales, qui ne se distinguent qu'à l'indicatif présent, au prétérit et aux participes, celles du subjonctif et du futur même étant confondues dans le présent; mais elle offre en revanche cette singularité remarquable, qu'au moyen de certaines additions faites dans le corps même du radical, elle peut

exprimer, dans leurs gradations les plus délicates, non seulement les modes et les temps, mais les différentes conditions de l'action, son étendue, son actualité, sa fréquence, son accomplissement. Ces degrés successifs que l'on appelle aspects, et qui se retrouvent dans toutes les langues de cette famille, impriment à la conjugaison slavonne un caractère de variété et de richesse inconnu même aux Grecs et aux Indiens. Des préfixes et des affixes, judicieusement déterminés, contribuent puissamment à l'abondance du langage, en même temps qu'ils amènent la précision la plus grande en dispensant de périphrases. Enfin les compositions de mots, communes aux idiomes slaves avec les langues les plus célèbres, leur donnent une extension indéfinie, aussi vaste que le domaine de la pensée. Malgré la grande complication des lettres, qui suppose une prononciation difficile, ces idiomes ont généralement une intonation douce et harmonieuse, à laquelle l'autorité du sujet et la gravité de l'expression impriment, dans l'esclavon surtout, une teinte religieuse et solennelle.

Le *Russe* n'est pas né de l'esclavon, et cependant il s'en rapproche par une analogie si frappante,

qu'on ne saurait méconnaître entre la tribu méridionale, qui parla d'abord la langue liturgique, et les nombreuses peuplades répandues sur les vastes plaines orientales, un lien de parenté intime qui s'est maintenu malgré les distances, et que la religion est venue resserrer et cimenter ensuite pour toujours. Tel a été, depuis l'introduction de la Bible de Cyrille en Russie, le rapport mutuel de ces deux idiomes dans toutes les manifestations publiques, que l'esclavon seul était écrit, récité et prêché dans les églises, et que le russe, l'idiome national, se modelait de plus en plus d'après lui. Quand plus tard le génie de Pierre le Grand révéla la Russie à l'Europe, et appela de toutes parts au milieu d'elle les lumières de la civilisation, le russe, déjà enrichi d'une foule de mots qu'il devait au contact des Mongols, des Polonais, des Allemands, adopta encore beaucoup d'expressions hollandaises, anglaises et françaises, consacrées aux découvertes nouvelles et devenues dès lors indispensables, et vit ainsi son vocabulaire s'étendre dans une progression immense. Par bonheur, telle est la souplesse et l'extrême régularité des langues slaves, que tous ces mots d'origine étrangère, loin de produire une bigarrure fâcheuse, s'incorpo-

rèrent tout naturellement dans la masse des racines existantes, en adoptant leurs formes et leurs flexions et en imitant leur nature, de manière à produire un ensemble parfaitement rationnel et homogène, qui a fini par devenir une des langues les plus remarquables de l'Europe.

Le russe, tel qu'il est parlé de nos jours dans la Russie propre et dans ses dépendances, n'offre point cette foule de patois qui déparent tant de langues modernes. La seule distinction importante est celle du grand-russe et du petit-russe, l'un parlé dans tout le nord de l'empire et devenu dialecte littéraire et officiel, l'autre, concentré dans le midi et rappelant plus exactement les formes antiques; tous deux, dans leur essence constitutive, étroitement liés à l'esclavon, dont ils ne présentent, pour ainsi dire, qu'une amplification continuelle. Le russe, considéré dans son ensemble, est riche, énergique, étendu; la faculté précieuse qu'il possède de s'assimiler tous les éléments qu'il adopte, et de les employer comme des racines sur lesquelles s'entent des tiges et des branches, contribue à son abondance sans nuire à sa régularité. Sa déclinaison en sept cas, comme celle de l'esclavon, confond cependant trop souvent le

génitif avec l'accusatif. Le russe a trois genres, mais seulement deux nombres, ayant perdu le duel, comme la plupart des langues modernes ; en revanche il possède un choix immense d'augmentatifs et de diminutifs, plus nombreux qu'en italien même, tandis que la variété de ses finales le dispense de l'usage de l'article. La même délicatesse de nuances se retrouve dans la conjugaison des verbes, qui, bien qu'ayant perdu la plupart de leurs désinences temporelles, peuvent, au moyen de légères additions ou modifications dans le corps de la racine, spécifier toutes les époques et toutes les conditions de l'action. Des préfixes tout indiens, comme ceux de l'esclavon, déterminent chaque gradation de la pensée, et la composition des mots est aussi illimitée qu'en grec. La construction de la langue russe est concise et facile ; sa prosodie, essentiellement harmonique, est fondée sur l'intonation des voyelles, comme dans les idiomes du midi. Flexible, ingénieuse et polie, elle s'adapte avec une rare souplesse à toutes les exigences de la société, en même temps que son énergie naturelle l'élève à la hauteur des sujets les plus graves. La rudesse que semblent offrir ses lettres disparaît presque en entier devant un

examen attentif. Étonnés alors d'y trouver réunies la plupart des articulations répandues en Europe, nous comprenons pourquoi les Russes et les peuples slaves en général ont tant de facilité à apprendre nos langues, qui toutes semblent être renfermées dans la leur.

Le *Serbe*, dans ses deux divisions principales, le servien propre et le dalmate illyrien, sans parler du boulgare et du croate, est étroitement uni à l'esclavon et au russe, dont l'alphabet s'est conservé chez les Serbes et les Boulgares du rit grec, tandis que les Dalmates ont adopté les lettres latines. Du reste, mêmes racines primitives, même formation de mots, mêmes flexions casuelles, même mode de conjugaison. Le serbe a perdu, comme le russe, quelques finales caractéristiques, sans s'enrichir comme lui de dépouilles étrangères; mais, s'il lui est inférieur en abondance et en variété, il le surpasse par la douce mélodie qui le distingue avec tant d'éclat, et qui reflète sur sa poésie nationale une teinte si touchante et si pure. On lui reproche le mélange d'expressions turques qui l'embarrassent et l'obscurcissent quelquefois, mais qu'un goût sain et une critique sévère en pourront

facilement élaguer, maintenant surtout que la Servie reconstituée renaît à l'indépendance et aux lumières.

Le croate, regardé quelquefois comme une langue particulière et distincte, n'est réellement qu'un dialecte secondaire qui, parlé dans les colonies slavonnes répandues sur les confins de l'Autriche et de la Turquie, et toutes également privées de culture, se rapproche d'un côté de la langue serbe, et de l'autre de la langue vinde, entre lesquelles il se trouve partagé.

Le *Carnique* ou vinde, appelé aussi slovène, et parlé dans la Carniole et la Carinthie autrichiennes, est un idiome antique, mais très-peu cultivé, qui se rattache d'une manière évidente à l'esclavon liturgique, en présentant toutefois des déviations assez notables dans sa prononciation et dans son orthographe, représentée jadis par l'alphabet glagolitique et maintenant par des lettres romaines, pour constituer un idiome à part, séparé du serbe et du russe. Quoique témoins des premières prédications des missionnaires de Constantinople, ces peuples ont perdu toutes les traces de leur union avec l'église grecque et de leur indépendance primitive,

et c'est sous l'influence allemande que s'est modifié et altéré leur idiome.

Le *Bohémien* ou tchekhe, que ses traditions vénérables, unies à celles du morave et du slovaque, placent en tête des langues parlées par les Slaves d'occident, présente les traits fondamentaux de l'esclavon sous une forme caractéristique et spéciale qui doit faire supposer une scission fort ancienne entre les peuples parlant ces deux langues. Admettant les mêmes bases grammaticales, le bohémien compte trois genres, deux nombres et sept cas; ses racines, ses désinences, ses préfixes, sont ceux qui existent dans toute la famille, mais avec une prononciation toute différente qui est loin de favoriser l'harmonie. Affectionnant les voyelles extrêmes, soit seules, soit combinées en diphthongues, il remplace les palatales par les sifflantes, il contracte les terminaisons et accumule sans motif les consonnes qui aggravent et embarrassent les mots. En revanche, il possède une conjugaison admirable dans laquelle, malgré l'absence du futur simple, les nuances les plus légères de temps, de volonté, de fréquence, sont rendues avec une rare délicatesse. Ses périodes sont nobles et imposantes, ses tournu-

res infiniment variées, et sa cadence si riche et si flexible qu'elle peut reproduire tous les rhythmes classiques. Une foule de mots latins et allemands, admis et répartis dans la langue, déjà si étendue par elle-même, ont complété son vocabulaire au point qu'elle peut, avec ses seules ressources, exprimer tous les termes de la science. Son alphabet est formé de lettres allemandes modifiées par une méthode ingénieuse, et qui rendent avec assez de bonheur toutes ses intonations particulières.

Le slovaque, parlé au nord de la Hongrie par les Slaves soumis aux Madjars, n'est qu'un dialecte plus positif et plus vivement accentué de cette même langue, dans lequel les articulations s'adoucissent, les diphthongues se complètent et s'étendent, et qui, selon toute apparence, représente le bohémien primitif : considération importante pour les études philologiques. Mais, relégué parmi les serfs, il n'a jamais eu de culture nationale, et ses monuments littéraires ne sont autres que ceux des Bohèmes.

Le *Polonais*, le plus indépendant des idiomes slaves par la mobilité de sa prononciation et la mutation continuelle de ses lettres, possède toutefois des éléments analogues au bohémien et aux idiomes

de même classe, mais avec des modifications si nombreuses qu'on a souvent peine à les y reconnaître. Les genres, les nombres et les cas des noms, les temps et les aspects des verbes, quoique originairement les mêmes qu'en esclavon, adoptent une physionomie particulière. Les voyelles peuvent être pures ou nasales, les consonnes rudes ou adoucies, selon qu'elles sont ou non nuancées par une cédille ou un accent. Les spécialités de la prononciation slavonne se montrent ici dans toute leur étendue, et l'orthographe, bizarrement compliquée par l'insuffisance de l'alphabet latin, ajoute encore aux difficultés qui effraient au premier abord. Toutefois ces difficultés apparentes sont loin d'exister pour les nationaux, dont l'organe flexible et sonore se plie sans peine à tous les tons. Quoique entremêlé de germanismes, le polonais est une langue régulière, dont la structure, pleine de délicatesse, révèle un tact ingénieux et sûr. Modelé d'après les langues classiques, il aime à en reproduire le style, et les beaux siècles de sa littérature ont enfanté plus d'un chef-d'œuvre. Toutefois, seul parmi les langues slaves, il a perdu l'accentuation vocale, ce qui, en poésie, l'assimile au français par l'emploi

obligé de la rime. Il se divise en deux dialectes principaux, ceux de la grande et de la petite Pologne.

Le *Venède* ou sorabe, parlé dans la Lusace par un faible débris des anciens Lutitses soumis depuis long-temps aux Allemands, se présente sous une forme trop grossière et trop profondément altérée pour qu'on puisse, avec certitude, spécifier sa véritable nature. Il semble cependant établir la transition entre les idiomes de l'ouest et ceux du centre, dont les traces commencent à s'y montrer défigurées par beaucoup de germanismes. Cette langue, si peu répandue, se subdivise néanmoins en deux dialectes, ou plutôt en deux idiomes distincts, le venède supérieur et le venède inférieur, le premier plus rapproché du bohémien et le second du polonais.

Le *Prussique* ou ancien prussien, usité jadis dans la Prusse orientale, ouvre la série des langues slaves du centre, appelées communément langues lettonnes, et regardées par beaucoup d'écrivains comme un mélange informe de gothique et d'esclavon. Nous avons déjà combattu cette erreur, qui se réfutera d'elle-même à la simple inspection de leurs éléments constitutifs et surtout de leurs flexions grammatica-

les, dont la noble et imposante symétrie, loin de laisser subsister aucun vague, nous les représente au contraire comme des dérivations indiennes exemptes de toute altération. Tel devait être dans l'origine le caractère de la langue prussique, caractère qui se manifeste encore dans un certain nombre de formes primitives dont elle seule a conservé la trace, et qui nous apparaitraient sans doute dans une perfection beaucoup plus grande, si l'extinction prématurée de cette langue, que nous ne possédons que dans un seul ouvrage écrit à l'époque de sa décadence avec une orthographe toute arbitraire, ne nous privait des éclaircissements désirables à cet égard. Altérée et tronquée comme elle est, elle n'en reste pas moins un monument vénérable de l'existence indépendante d'un peuple qui défendit sa liberté avec courage, et qui, d'abord étranger à la nation allemande et incorporé plus tard dans son sein, en est devenu un des membres les plus utiles et des plus glorieux représentants.

Le *Lithuanien*, idiome de même famille, parlé de temps immémorial, comme il l'est encore de nos jours, par les paysans de la Lithuanie propre, est une de ces mâles productions qui n'ont subi aucune

greffe étrangère. Banni des villes et des palais des grands par l'usage du russe et du polonais, qui y ont formé deux dialectes bâtards, le lithuanien, malgré cette exclusion ou plutôt à cause de cette exclusion même, s'est conservé à travers les siècles intact, régulier, admirable. Seul exclus du mouvement d'idées qui a réagi sur l'Europe entière, exempt de tous les raffinements comme de toutes les altérations du langage, le lithuanien, sans abstractions logiques, sans formules générales, sans tous ces nombreux accessoires que réclame la civilisation, a conservé en revanche cette harmonie de formes, cette variété d'intonations qui distinguent si heureusement les langues anciennes, et particulièrement le grec et le sanscrit. Fidèle représentant de ce dernier idiome, dans ses racines comme dans ses désinences, le lithuanien a sept cas, trois nombres et trois genres. Quoique le neutre, d'un emploi rare, soit ordinairement assimilé au féminin, les désinences masculines et féminines des noms sont restées complètement indiennes, ainsi que celles de toutes les classes de verbes, tant au présent qu'au passé et au futur, que les Slaves de l'est et de l'ouest ont généralisés sur un autre système. Ses préfixes sont identiquement

les mêmes que ceux du latin, du grec et de l'esclavon, qui les ont puisés à la même source. Ses articulations ou consonnes dominantes s'accordent aussi avec celles de ces trois langues, et par conséquent avec celles de l'indien, tandis que celles du gothique et de tous les idiomes tudesques se rapprochent davantage du zend. Du reste, le lithuanien offre avec le gothique une foule de coïncidences grammaticales fondées sur une communauté d'origine également pure, également authentique, mais qu'une prononciation différente a scindée de bonne heure en deux types distincts. L'alphabet polonais, appliqué au lithuanien, a dû être enrichi et étendu pour exprimer sa vocalité abondante. Le dialecte de la Lithuanie russe s'étant ressenti, dans ces derniers temps, du contact des peuples limitrophes, nous choisirons pour nos comparaisons celui de la Lithuanie prussienne, composée seulement de quelques districts et restée fidèle aux traditions antiques.

Le *Letton* ou latvège, qui termine la série des langues slaves, est issu de la même branche mystérieuse et féconde qui a produit le lithuanien et le prussique. Introduit dans la Livonie et la Courlande, et successivement soumis à une foule

d'influences, il a toutefois été cultivé avec zèle, au point de devenir une langue littéraire. Ses traits fondamentaux sont exactement les mêmes que ceux que nous venons de décrire : mêmes racines, mêmes désinences, même déclinaison, même conjugaison, mêmes avantages et mêmes lacunes que dans la langue lithuanienne. Le letton en serait, en un mot, la reproduction exacte et fidèle, au point de ne constituer qu'un dialecte, si les éléments finnois et germaniques qui y abondent, sa prononciation étrange hérissée de sifflantes, et l'imperfection de son orthographe, servilement calquée sur celle de l'allemand, ne lui donnaient un aspect tout spécial qui, sous le rapport philologique, n'est nullement à son avantage. Toutefois, s'il est inférieur au lithuanien dans son harmonie naturelle, on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui une plus grande variété d'expressions et de tournures, une syntaxe plus ingénieuse et plus flexible, en un mot, toutes les ressources empruntées à une civilisation plus avancée.

Telles sont les langues parlées par la grande famille slavonne, composée, d'après notre relevé, d'environ soixante-deux millions d'âmes, et couvrant,

sous des noms différents, plus du tiers de la surface de l'Europe. Ne pouvant étendre notre parallèle à la totalité de ces idiomes, qui d'ailleurs ne sont pas tous d'un égal intérêt, nous choisirons les langues les plus complètes et en même temps les plus tranchées de chaque branche, le russe, le polonais et le lithuanien, comme types et représentants de toutes les autres, en recourant quelquefois, pour les formes primitives, à l'esclavon, au bohémien et au prussique, qui les ont le plus fidèlement conservées. Dans la comparaison de ces langues entre elles, et avec l'indien, le grec et le latin, nous les considérerons sous le triple rapport de l'alphabet, du vocabulaire et de la grammaire, c'est-à-dire sous celui des sons et des lettres, des racines et des dérivés, de la déclinaison et de la conjugaison.

II.

Alphabet comparé.

L'alphabet, plus varié chez les Slaves que chez aucune autre nation de l'Europe, est pour eux à la fois une source de richesse et un sujet de difficulté perpétuelle. Sa richesse consiste dans l'abondance de ses sons, dans leur gradation régulière, dans l'harmonie aussi juste que complète qui préside à leur combinaison mutuelle; sa difficulté, dans les diverses méthodes employées pour les exprimer. Avant Cyrille, les Slaves n'avaient point d'alphabet; au moins n'en reste-t-il aucune trace positive. Ce fut au neuvième siècle que ce pieux missionnaire, combinant judicieusement les lettres grecques, dans leurs différents degrés de prononciation, avec quelques signes particuliers tirés des alphabets de l'Asie, parvint à rendre avec exactitude toutes les intonations de la langue slavonne telle qu'elle était parlée de son temps chez les Moraves et chez les Serbes. Cet

alphabet, si vaste et si précis, aurait pu suffire à tous les dialectes, et déjà il commençait à se répandre avec la Bible nouvellement traduite, lorsque le grand schisme d'Orient, divisant les Slaves en deux sectes ennemies, selon que leurs métropolitains et leurs évêques adhéraient à Constantinople ou à Rome, produisit la même scission dans leurs idiomes et dans la manière de les écrire. A côté de l'alphabet cyrillique, adopté par les Serbes et plus tard par les Russes, s'éleva dans la Carniole l'alphabet glagolitique, altération bizarre et fort ancienne des mêmes lettres, faussement attribuée à saint Jérôme. Une partie des Dalmates et des Croates du rit romain adoptèrent les lettres latines, qu'ils combinèrent de différentes manières. Les Polonais suivirent leur exemple; tandis que les Bohêmes, les Lithuanes, les Lettons, s'approprièrent les lettres allemandes avec des modifications particulières. C'est ainsi qu'au sein de la famille slavonne s'élevèrent sept ou huit alphabets, ou tout au moins sept ou huit séries de lettres dont les valeurs n'étaient plus identiques. Comme il serait trop long de les énumérer toutes, et qu'elles ne diffèrent d'ailleurs que dans peu de détails qu'il suffira de signaler plus tard, nous nous

contenterons de les résumer ici sous la forme de l'alphabet slavon-russe, tel qu'il a été inventé par Cyrille et ses successeurs immédiats, et modifié plus tard sous Pierre le Grand. A côté de chaque lettre majuscule et minuscule, nous placerons d'abord la valeur en français, puis une transcription littérale, telle que nous la proposerions pour les langues slaves, s'il était possible de les réduire un jour à un seul et même système, et telle au moins que nous l'emploierons, d'après des autorités respectables, pour les mots russes, polonais et lithuaniens dont nous ferons la comparaison dans cet essai.

ALPHABET SLAVON-RUSSE.

Lettres anciennes	Lettres nouvelles.	Valeur	Transcription.
а	А а	a, e, o	*a*
Б	Б б	b	*b*
В	В в	v	*v*
Г	Г г	g	*g*
Д	Д д	d	*d*
Є	Е е, ё	é, ié, io	*e, ë*
Ж	Ж ж	j	*ž*

Lettres anciennes.	Lettres nouvelles.	Valeur.	Transcription
З	З з	z	*z*
И	И и, й	i, ĭ	*i, ĭ*
І	І ї	ï	*ï*
К	К к	k	*k*
Л	Л л	l, ll	*l*
М	М м	m	*m*
Н	Н н	n	*n*
О	О о	o, a	*o*
П	П п	p	*p*
Р	Р р	r	*r*
С	С с	s	*s*
Т	Т т	t	*t*
Ѹ	У у	ou	*u*
Ф	Ф ф	f	*f*
Х	Х х	ch allemand	*h*
Ц	Ц ц	ts	*c*
Ч	Ч ч	tch	*č*
Ш	Ш ш	ch français	*š*
Щ	Щ щ	chtch	*šč*
Ъ	Ъ ъ	(finale dure)	–

Lettres anciennes	Lettres nouvelles.	Valeur.	Transcription
ЫІ	Ы ы	ui bref	*y*
Ь	Ь ь	(finale douce)	'
Ѣ	Ѣ ѣ	ié	*ie*
	Э э	é	*é*
ІО	Ю ю	iou	*iu*
Ѡ		ô	*o*
ІА	Я я	ia	*ia*
Ѳ	Ѳ ѳ	ph	*f*
Ѵ	Ѵ ѵ	y	*ü*

On voit par ce tableau de l'alphabet russe, dont nous avons donné ici la valeur générale sans égard aux nuances de prononciation accidentelles, qu'il est à la fois le plus positif et le plus complet de tous les alphabets de l'Europe, sans en excepter même celui des Grecs, qui lui a servi de modèle. Il suffit en effet d'y jeter un coup d'œil pour reconnaître aussitôt son analogie intime avec les lettres grecques, et, par suite, avec les lettres romaines et avec l'alphabet primitif des Hébreux.

Mais le savant missionnaire qui a fait ce don précieux aux anciens Slaves ne s'est pas contenté d'une

simple copie, d'une reproduction servile de l'original. Appelé à exprimer par des signes précis une variété de sons plus grande encore que celle qui existait en grec, il commença par multiplier les caractères selon leur prononciation à diverses époques, ou selon leur valeur chez les Grecs et les Romains, de manière à appliquer les signes modifiés à deux reproductions d'une même lettre. Ainsi nous voyons figurer successivement, dans le riche alphabet de Cyrille, les caractères grecs : Α, Β, Γ, Δ, Ε, Ζ, Η, Ι, Κ, Λ, Μ, Ν, Ο, Π, Ρ, Σ, Τ, Υ, Φ, Χ. Parmi ces lettres, le B a été dédoublé avec une valeur adoucie, le Z, dédoublé lui-même, est précédé d'une lettre étrangère qui reproduit sa modification latine, le H est assimilé à l'I, d'aprés la prononciation des Grecs du moyen âge, le Υ combiné avec O exprime la voyelle extrême grave. Les autres lettres ont conservé leur valeur sans altération.

Jusqu'ici la série est régulière, sauf quelques lettres élaguées à dessein. Mais de nouvelles exigences se présentaient ; plusieurs sons, usités chez les Slaves, n'étaient connus ni en Grèce ni à Rome, et réclamaient, par conséquent, des signes distincts. Au lieu d'avoir recours à ces groupes compliqués qui

prévalurent depuis chez les peuples d'occident, Cyrille chercha dans l'alphabet hébreu, et jusqu'en arménien et en copte, des signes simples d'une transcription facile et dont l'usage pût devenir général. C'est ainsi qu'il emprunta d'abord à l'alphabet arménien la lettre բ (bién) pour marquer le Б ou *b* ordinaire, et à l'alphabet copte la lettre ϫ (jia), en arménien ջ (djé), pour en faire Ж ou *j* français. Profitant ensuite de la lettre hébraïque צ (tsad), en arménien ց (tso) et ճ (tcha), il en tira, par des modifications légères, les signes Ц et Ч, avec les valeurs de *ts* et de *tch*. De même, au moyen de la lettre hébraïque ש (chin), en copte ϣ (chei), il sut rendre, par les signes Ш et Щ, les valeurs de *ch* et de *chtch*, éludant ainsi d'un seul trait, dans son ingénieuse orthographe, les contradictions qui pèsent maintenant encore sur nos langues les plus cultivées [1].

[1] Il suffira de rappeler que le son simple indiqué en français par le groupe *ch* se rend en anglais par *sh*, en italien par *sc*, en allemand par *sch*, en polonais par *sz*, dans chaque langue enfin par un signe différent. Nous sommes heureux du reste, dans les observations que nous venons de faire, de nous rencontrer presque en tout point avec les judicieuses remarques de M. Gretch, dans la *Grammaire raisonnée de la langue russe*, Introduction. 2.

La prédilection des Slaves pour les diphthongues aiguës ou palatales présentait une autre difficulté qu'il surmonta avec le même bonheur, soit par l'emploi de la lettre grecque I incorporée dans les diverses voyelles, soit par l'introduction du signe arménien ь (*e*) pour exprimer les deux désinences vocales Ь et Ъ, dont l'une a le son de *i* faible ou *e* muet, tandis que l'autre équivaut à un redoublement de consonnes. Le même signe, diversement modifié, exprime soit la diphthongue *ié*, soit le son *i* sourd ou *ui* bref, particulier aux peuples slaves. Les Russes ont ajouté à cette série de lettres un Э retourné pour exprimer *é* pur; mais ils ont supprimé, en revanche, le Ѡ ou *o* long, ainsi que les signes Ѿ (*ot*), Ѕ (*dz*), Ѯ (*ks*) et Ѱ (*ps*), qui existaient dans l'alphabet cyrillique. Quant aux lettres Ѳ et Ѵ modifiées, elles ont été maintenues à la fin de l'alphabet.

Tel est l'ensemble de ce système, dont l'invention fut un trait de génie. Malheureusement il ne put s'étendre sur la totalité des peuples slaves. Chez la plupart d'entre eux il fut promptement rejeté à la suite des dissensions religieuses, pour être remplacé par d'imparfaits équivalents. Les Russes et les Ser-

bes ont la gloire de lui être seuls restés fidèles, et d'avoir conservé jusqu'à ce jour l'alphabet le plus complet de l'Europe. Encore doit-on regretter chez ces nations l'extrême obscurité de l'écriture cursive, qui, participant à la fois des formes romaines et des formes grecques, a produit une combinaison mixte dans laquelle se confondent toutes les valeurs.

Avant d'examiner les différents systèmes usités chez les autres peuples slaves, nous présenterons, pour plus de clarté, les lettres de l'alphabet slavon-russe, classées, dans notre transcription, selon les organes de la voix.

Voyelles.	*a, e, é, i, ī, o, u.*
Diphthongues. .	*ia, ie, y, ë, iu.*
Assonances. . . .	*ĭ, ', -.*
Labiales.	*v, b, p, f.*
Dentales.	*d, t.*
Gutturales. . . .	*g, k, ħ.*
Sifflantes.	*z, s, c.*
Chuintantes. . .	*z̄, s̄, c̄, s̄c̄.*
Nasales.	*m, n.*
Linguales. . . .	*l, r.*

En tête des systèmes formés à l'imitation de celui de Cyrille, on doit placer l'alphabet glagolitique, faussement attribué à saint Jérôme, mais qui re-

monte, selon toute apparence, à l'époque même du grand schisme d'Orient, où chacune des deux églises de Constantinople et de Rome, entre lesquelles se partagèrent les nations slaves, dut avoir ses dogmes, sa bannière, sa liturgie, son alphabet. Les lettres cyrilliques nouvellement inventées furent ainsi reproduites sous une forme bizarre, qui rappelle celle des lettres éthiopiennes, mais qui, dans sa complication mystérieuse, n'ajoute rien au répertoire des sons. Cet alphabet se répandit surtout en Carniole et en Dalmatie.

Les Serbes du rit grec, en adoptant l'alphabet cyrillique, y ont ajouté quelques signes modifiés, destinés surtout à exprimer l'ĭ bref qui amollit et atténue les consonnes. Les Dalmates, du rit romain, ont reproduit tous les éléments de leur langue à l'aide de l'alphabet latin, nuancé de diverses manières; du reste, leurs valeurs correspondent généralement à celles de la langue russe, dont les sifflantes et les chuintantes sont exprimées chez eux par *z*, *s*, *c*; *x*, *sc*, *cs*.

Les Polonais ont adopté la même base, mais avec des combinaisons différentes, exigées d'ailleurs par le caractère spécial de leur prononciation flexible et

variée. Chez eux, l'alphabet latin, annoté comme une échelle musicale, est surchargé de signes et d'accents destinés à diversifier les lettres. Aux voyelles *a, e, i, o, u, y*, ils ajoutent *ą* et *ę* nasal; ils distinguent *h* simple de *ch* aspiré, et *l* simple de *ł* barré dur. Toutes leurs consonnes peuvent être adoucies par un accent superposé (´) qui équivaut au son de *ĭ* faible; la lettre *r* s'adoucit en *rz*. Ils complètent la double série des sifflantes, exprimées par *z, s, c; ż, sz, cz*, en y ajoutant les deux groupes *dz* et *dż*, rarement usités chez les Russes.

Les Bohèmes, d'après leurs relations politiques, se sont attachés à l'alphabet allemand, qui n'est lui-même, comme on le sait, qu'une altération des lettres romaines. Leur vocalité, qui se compose des mêmes sons élémentaires que celle des Russes, savoir, 𝔞, 𝔢, 𝔦, 𝔬, 𝔲, 𝔶, s'en distingue par leur allongement en 𝔞́, 𝔢́, 𝔧, 𝔲̊, 𝔲́, 𝔶́, et par l'emploi fréquent des diphthongues 𝔞𝔤, 𝔢𝔤, (*aĭ, eĭ*), presque inconnues aux Slaves orientaux. La lettre 𝔤 non accentuée adopte chez les Bohèmes la valeur de *ĭ* bref, tandis que la lettre 𝔥 remplace généralement le *g* latin. Les deux séries de sifflantes sont figurées chez eux par 𝔷, ſ, 𝔠; 𝔷̌, ſſ ou ß, 𝔠̌.

Les Lithuanes ont adopté l'orthographe polonaise, mais en donnant à leurs lettres la forme allemande. Toutefois leur système vocal l'emporte de beaucoup sur les autres, au point de reproduire presque en entier l'abondante vocalité des Grecs. Non seulement les voyelles brèves 𝔞, 𝔢, 𝔦, 𝔬, 𝔲, 𝔶, s'allongent, comme en bohémien, par un accent aigu, mais l'accent grave marque d'autres nuances, et l'assonnance nasale s'indique par 𝔞̨, 𝔢̨, 𝔦̨, 𝔲̨. Les diphthongues propres 𝔞𝔦, 𝔢𝔦, 𝔞𝔲, sont d'un usage fréquent en Lithuanie, ainsi que les voyelles modifiées 𝔢̇ et 𝔲̊ (*eu* et *ő*). La lettre 𝔧 marque *ï* liquide; les lettres 𝔥 et 𝔣 sont inconnues; les sifflantes des deux classes s'indiquent par 𝔷, ſ, 𝔠; 𝔷́, ß, 𝔠𝔷.

Les Lettons de la Courlande, à l'exemple des anciens Prussiens, dont la vocalité était la même, suivent l'orthographe allemande avec une fidélité scrupuleuse qui s'étend jusqu'à ses abus, puisqu'ils emploient la lettre 𝔥 pour marquer l'allongement des voyelles, et expriment leurs sifflantes par ſ, ſ́, 𝔷; ſ𝔠𝔥, ſ́𝔠𝔥, 𝔱ſ𝔠𝔥. La même barbarie de formes règne dans les alphabets populaires ébauchés par les Croates, les Carniens, les Vendes, qui, malgré le peu d'importance de leurs dialectes, ont voulu avoir leur

orthographe particulière, et sont venus ainsi contribuer pour leur part à la confusion générale.

Il est facile de voir du premier coup d'œil combien il serait désirable qu'un même système de prononciation et d'écriture fût appliqué à tous les idiomes slavons, plus rapprochés entre eux par leur nature que les dialectes d'aucune autre famille. L'alphabet cyrillique, malgré sa perfection, est trop inconnu au reste de l'Europe pour qu'on ne dût pas préférer pour ce but important, en supposant qu'on puisse jamais l'atteindre, l'alphabet romain enrichi de quelques signes dont la valeur serait facile à saisir. Non seulement cette assimilation matérielle aplanirait une foule d'obstacles dans l'étude simultanée de ces idiomes, mais elle les rapprocherait encore des langues classiques par une représentation plus simple et plus fidèle. La difficulté d'un pareil travail est d'ailleurs moins grande qu'on ne le pense, puisque les différences fondamentales ne portent que sur très-peu de lettres; la théorie, au moins, en est aisée, et nous pouvons, sans crainte et sans effort, appliquer à toutes les langues slaves la transcription qui se rapporte au russe, tant pour les lettres généralement homogènes que pour celles qui

différent entre elles, et qui sont comprises dans la liste suivante :

Russe	Dalmate.	Bohémien	Polonais.	Lithuanien.	Letton	Transcription
I	j	j	j	j	j	*ĭ* ou *j*
B	v	w	w	w	w	*v* ou *w*
X	h	ch	ch	–	–	*h*
Ж	x	ž	ż	ź	ſch	*z̄*
Ш	sc	ſſ	sz	ß	ſ́ch	*s̄*
Ц	c	c	c	c	z	*c*
Ч	cs	č	cz	cz	tſch	*c̄*
Щ	sct	ſſt	szcz	–	–	*s̄c̄*

Voulant établir, au moyen de cette transcription, qui reproduit fidèlement toutes les nuances des lettres slavonnes, une comparaison succincte des langues russe, polonaise et lithuanienne, avec le latin, le grec et le sanscrit de l'Inde, nous devons donner avant tout l'alphabet de cette dernière langue, qui est à la fois le centre du système et le représentant le plus complet des sons de la voix humaine.

Cet alphabet, dont l'invention se perd dans la nuit des siècles, se compose d'environ cinquante lettres, classées suivant les organes naturels, et dis-

posées avec une symétrie si parfaite qu'elle dispense presque de toute explication. Les détails dans lesquels nous sommes entré à ce sujet dans un précédent ouvrage rendent d'ailleurs tout préliminaire inutile, et feront comprendre du premier coup d'œil le tableau suivant, dans lequel chaque lettre sanscrite, accompagnée de sa valeur propre, porte sous elle sa transcription littérale en caractères romains, selon la méthode proposée dans l'alphabet général qui fait suite à notre *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde.*

ALPHABET INDIEN.

अ ă, ĕ, ŏ,	आ ā,	इ ĭ,	ई ī,	उ oŭ,	ऊ oū,
a,	*â,*	*i,*	*î,*	*u,*	*û,*

ऋ re,	ॠ rre,	ऌ le,	ॡ lle,
ṙ	*r̂*	*l*	*l̂*

ए ē,	ऐ ei,	ओ ō,	औ oou,
ai	*âi*	*au*	*âu*

ं finale nasale,	ः finale sifflante,
n	*s*

क k,	ख kh,	ग g,	घ gh,	ङ ng,
k	*k̆*	*g*	*ǵ*	*ṅ*
च tch,	छ tchh,	ज dj,	झ djh,	ञ nj,
č	*č'*	*ǰ*	*ǰ'*	*ñ*
ट tt,	ठ tth,	ड dd,	ढ ddh,	ण nn,
ṭ	*ṭ'*	*ḍ*	*ḍ'*	*ṇ*
त t,	थ th,	द d,	ध dh,	न n,
t	*t'*	*d*	*d'*	*n*
प p,	फ ph,	ब b,	भ bh,	म m,
p	*ṕ*	*b*	*b̆*	*m*

य y,	र r,	ल l,	व v,
y	*r*	*l*	*v*
श ch,	ष sh,	स s,	ह h,
ç	*ṣ*	*s*	*h*

क्ष ksh.
kṣ

La juste célébrité que cet alphabet a acquise, depuis quelques années surtout, nous dispense d'en-

trer dans de grands détails sur sa composition suffisamment connue, et qui reproduit, comme on le sait, presque toutes les touches de l'organe vocal. Nous avons placé, comme dans l'alphabet russe, la valeur et la transcription en regard de chacun des caractères indiens. La première ligne contient les voyelles simples, brèves et longues; la seconde, les voyelles impropres; la troisième, les diphthongues; la quatrième, les désinences nasale et sifflante. Les cinq lignes suivantes présentent successivement les consonnes gutturales, palatales, cérébrales, dentales et labiales, chaque série comprenant deux tenues, deux aspirées, et une nasale. La dixième ligne comprend les deux liquides et les deux linguales; la onzième, les sifflantes et l'aspiration; enfin, la douzième offre une lettre double qui commence la série des caractères groupés.

Dans la transcription que nous venons d'adopter, telle que nous l'avions précédemment proposée [1], nous avons cherché à rendre, autant que possible, chaque son simple par un signe analogue, ce qui doit nécessairement la rapprocher de celle que nous

[1] *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, Supplément, page 492 et suivantes.

proposons pour les idiomes slavons. Les légères différences que l'on remarquera entre elles, pour quelques sons d'ailleurs identiques, proviennent des rapports mutuels que les lettres doivent conserver dans chaque alphabet, et particulièrement dans celui des Indiens, dont les voyelles et les consonnes s'enchaînent avec un ordre admirable.

Les voyelles indiennes *a*, *i*, *u*, brèves et longues, et les diphthongues *ai* et *au*, longues et redoublées, sont représentées dans l'alphabet slavon, avec plus de développement, par les voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, et les diphthongues *ia*, *ie*, *y*, *ë*, *iu*, sans compter les deux désinences (-) et ('), qui n'ont pas d'équivalents en sanscrit. La première de ces désinences ne marquant qu'un redoublement de la consonne finale, ne sera généralement pas exprimée dans notre transcription; la seconde, au contraire, qui remplace *i* très-bref ou *e* muet, sera toujours désignée par l'apostrophe.

La voyelle impropre *ṛ*, brève ou longue, qui est un *r* vocalisé, ne se reproduit nulle part en Europe avec autant d'exactitude que dans les langues slaves, où elle est exprimée par *r* ou *l* vocalisés. Cette dernière lettre figure aussi parmi les voyelles de l'al-

phabet indien, mais elle n'est usitée dans aucun mot.

La désinence nasale *n* et la désinence aspirée ou sifflante *s*, conservées intactes en grec et en latin, ne se retrouvent chez les Slaves que dans le lithuanien, où la première est figurée par le signe (˛) placé sous les voyelles, mais ne se prononçant plus, tandis que l'autre a conservé le caractère et la prononciation de *s*. Dans les autres langues de cette famille, ces désinences ont totalement disparu; car la nasalité polonaise est d'une nature toute différente.

Les liquides ou semi-voyelles *y* et *v*, que nous placerons ici, quoiqu'elles soient reléguées par les Indiens à la fin de leur alphabet, forment la transition naturelle entre les voyelles et les consonnes, et s'expriment chez les Slaves par *ĭ* et *v*. Les consonnes linguales *r* et *l* restent les mêmes.

Les consonnes gutturales *k*, *k'*, *g*, *g'*, ont pour analogues *k*, *h*, *g*, dans les langues slaves. Les palatales *č*, *č'*, *ǰ*, *ǰ'*, inconnues aux Grecs et aux Romains, sont assez fidèlement représentées par *č*, *š*, *ž*.

Les consonnes cérébrales ou emphatiques *ṭ*, *ṭ'*,

ḍ, *ḍ'*, particulières aux Indiens et aux Arabes, se confondent dans les idiomes de l'Europe avec les dentales *t*, *t'*, *d*, *d'*, qui ont pour correspondantes, chez les Slaves, les lettres *t* et *d*, la valeur du θ grec étant perdue chez eux.

Les consonnes labiales *p*, *p'*, *b*, *b'*, sont représentées par *p*, *f*, *b*.

Parmi les nasales indiennes *ṅ*, *ñ*, *ṇ*, *n*, *m*, qui correspondent aux cinq classes de consonnes, les deux premières constituent *n* guttural, les deux suivantes *n* dental, dont l'emploi est le même chez les Slaves; la cinquième est le *m* labial.

Enfin, les sifflantes indiennes *ç*, *ṣ*, *s*, se retrouvent dans *č*, *c*, *š*, *s* slavons. La lettre *h*, dont l'aspiration s'est perdue, correspond ordinairement à *ž* ou *z*.

Telles sont les analogies générales que présentent entre eux les deux alphabets, sauf les lois d'euphonie particulières aux diverses langues et constituant leur individualité. Toutefois ces lois mêmes, qui, dans la famille germanique, offrent des oppositions si marquées, et qui donnent aux initiales grecques une physionomie toute spéciale, s'accordent dans les langues des Slaves et des Indiens sur tous

les points les plus importants, de manière à les réunir très-souvent sous un même type, comme on le verra par les exemples qui vont suivre cet exposé.

Avant de le terminer, nous présenterons ici, pour nous résumer, les tableaux parallèles de l'alphabet indien et de l'alphabet général des Slaves, Russes, Polonais et Lithuanes, tous deux transcrits en lettres romaines et classés selon l'affinité des sons.

ALPHABET INDIEN.

Voyelles				*a*			
				á			
	u						*i*
	ú						*í*
Diphthongues	*au*						*ai*
	âu						*âi*
Liquides	*v*						*y*
Sifflantes			*ṣ*	*s*	*ç*		*h*
Muettes	*b*		*ḍ*	*d*	*j̄*		*g*
	b́		*ḍ́*	*d́*	*j̄́*		*ǵ*
	p		*ṭ*	*t*	*c̄*		*k*
	ṕ		*ṭ'*	*t'*	*c̄'*		*ḱ*
Nasales	*m*		*ṇ*	*n*	*ñ*		*ṅ*
Linguales		*l*				*r*	
		(l̇)				*r*	
		(l̂)				*r̂*	
	Labiales.		Cerebrales	Dentales.	Palatales.		Gutturales.

ALPHABET SLAVON [1].

Voyelles. . . .			*a*		
		o		*e*	
	u				*i*
Diphthongues	*(au)*				*(ai)*
	iu	*(io)*	*ia*	*ie*	*y*
Liquides. . .	*v*				*ï*
Sifflantes. . .		*z*		*ž*	
		s		*š*	
Muettes. . . .	*b*		*d*		*g*
	f	*(dz)*		*(dž)*	*h*
	p		*t*		*k*
		c		*č*	
Nasales.	*m*		*n*		*(n')*
Linguales . .	*l*			*r*	
	(ł)			*(ř)*	
	Labiales.		Dentales.		Gutturales.

[1] Les valeurs indiquées entre parenthèses n'ont pas de caractère spécial chez les Russes, mais se retrouvent chez les Polonais, les Lithuanes et d'autres peuples slaves.

III.

Vocabulaire comparé.

Fidèle aux limites que nous nous sommes posées, et ne voulant citer que quelques-unes des preuves qui établissent d'une manière évidente l'étroite affinité des langues slaves avec le sanscrit, nous n'épuiserons pas les immenses ressources qu'offrirait le vocabulaire de ces langues, qui, à chaque page et presque à chaque ligne, présente des mots analogues aux mots indiens. Au lieu de longues listes de racines qui ne sauraient trouver place dans cet ouvrage, nous nous attacherons de préférence aux formes grammaticales, à la dérivation et à la flexion des mots, noms, verbes ou particules, communs aux différents idiomes. Ainsi la comparaison aura le double avantage de prouver à la fois leur identité primitive et la structure spéciale que chacun d'eux a adoptée dans le cours des siècles.

Les racines ou éléments constitutifs de toutes les langues indo-européennes étant originairement les mêmes, les mots seraient parfaitement identiques si la prononciation nationale, déterminée par les localités, les climats et mille autres circonstances accessoires, n'avait successivement changé, dans les lettres de même organe, les fortes en faibles, les faibles en aspirées, les aspirées en fortes, et confondu même des lettres d'organes tout opposés. Ces mutations, qui s'observent dans tous les idiomes du vaste système japhétique, se rencontrent aussi dans les langues slaves, quoiqu'à un degré beaucoup moins sensible que dans celles des Celtes et des Germains. Leur parenté avec la langue indienne, presque aussi intime que celle du latin, surpasse quelquefois celle du grec même par la reproduction exacte des initiales. C'est donc immédiatement après les idiomes pélasgiques qu'elles viennent se placer dans l'ordre de dérivation; ce qui semble prouver que la migration des Slaves du centre de l'Asie en Europe a eu lieu vers le même temps que celle des Pélasges, plus tard que celles des Celtes et des Germains, à une époque où la langue sanscrite était déjà complètement fixée.

Ce respect des traditions primitives ne s'est toutefois pas conservé au même degré dans toute l'étendue de la famille slavonne; et si les consonnes sont restées presque intactes dans les trois branches qui la composent, les voyelles et les désinences, scrupuleusement conservées par les peuples lettons, se sont sensiblement altérées chez les peuples serviens et venèdes, soit par une prononciation toute spéciale qui, en rejetant l'assonance, introduit partout la voyelle *i*, soit par le mélange d'autres idiomes d'origine et de principes différents.

Ces idiomes, dont les traces se retrouvent particulièrement dans ces deux dernières branches, sont le finnois, le turc, le tatare, le persan arabisé par l'islamisme, car les éléments du persan ancien sont analogues à ceux du sanscrit. Écartant ces additions successives, qu'il n'entre pas dans notre plan d'examiner, nous allons parcourir succinctement les mots indiens, grecs et latins les plus usités, classés d'après les organes de la voix, et les rapprocher des mots analogues, dans le russe pour la première branche, dans le polonais pour la seconde, dans le lithuanien pour la troisième, que nous placerons en tête comme la plus rapprochée de l'in-

dien. Nous ne négligerons pas les analogies plus spéciales que nous présenteront, dans certaines circonstances, l'esclavon, le bohémien, le prussique, tiges primitives de ces trois rameaux [1]. Afin de donner à la comparaison toute la clarté et la simplicité désirables, nous écrirons tous les mots des langues slaves, quelle que soit leur orthographe nationale, d'après le modèle de transcription que nous avons joint à l'alphabet russe, et qui nous paraît reproduire fidèlement les nuances les plus frappantes de l'étymologie [2].

[1] Ces langues seront indiquées par les initiales suivantes : L. (lithuanien), R. (russe), P. (polonais), Pr. (prussique), E. (esclavon), B. (bohémien). Ces trois dernières seront souvent remplacées par l'astérisque ajouté aux trois premières. L'indien (I.), quelquefois sans indication, sera toujours placé en tête de chaque ligne, et le grec et le latin entre parenthèses.

[2] Nous croyons devoir, pour plus de clarté, marquer encore la prononciation française des lettres modifiées par des signes accessoires. En indien, l'accent (′) marque partout l'aspiration, et le point souscrit (.) marque l'emphase; les lettres ṙ et ŕ se prononcent *re* ou *rre*, les lettres ç et ṣ se prononcent *ch* et *sh*, les lettres c̄ et j̄ se prononcent *tch* et *dj*. Dans toutes les langues slaves, *c* équivaut à *ts*, c̄ à *tch*, s̄ à *ch*, z̄ à *j* français, *h* à ch allemand, *y* à *ui* sourd, *ë* à *io*; la lettre *e* simple correspond très-souvent à *ie*, et le signe ʼ remplace *e* muet français, tandis que le signe - est généralement supprimé.

La lettre अ *a* bref, qui figure en indien l'essence du langage, puisqu'elle représente la vocalité primitive qui s'attache virtuellement à toute consonne, se trouvant déjà diversifiée en grec par les voyelles brèves α, ε, ο, en latin par *ă*, *ĕ*, *ĭ*, *ŏ*, *ŭ*, on ne doit pas s'étonner que dans les langues slaves elle corresponde également, comme initiale, médiale ou finale, à toutes les voyelles de l'alphabet. La lettre आ *á* long, en grec α ou η, en latin *a*, conserve plus généralement le son *a* pur.

INDIEN.	SLAVON.
I. *as*, être; *asmi*, *asi*, *asti*, je suis, tu es, il est (εἰμι, εἰσι, ἐστι, *sum*, *es*, *est*).	Pr. *asmau*, *assei*, *ast*. L. *esmi*, *essi*, *esti*. E. et R. *esm'*, *esi*, *est'*. B. *ĭsem*, *ĭsi*, *ĭest*. P. *iestem*, *iestes*, *iest*, je suis, tu es, il est.
I. *ad*, manger; *admi*, je mange (ἔδω, *edo*), — *adakas*, mangeur, (*edax*), — *adanan*, aliment (*edulium*).	L. *ėdmi*. E. *iadm*. R. *iem*. P. *iem*, je mange. — L. *ėdikas*. R. *iedok*. P. *iadač*, mangeur. — R. *iedenïe*. P. *iedzenie*, aliment.
I. *arv*, fendre (ἀροω, *aro*).	L. *aru*. R. *oriu*. P. *orzę*, je laboure.
I. *ahan*, je (ἐγω, *ego*).	L. *aš*. E. *az* ou *iaz*. R. *ia*. P. *ia*, je.
I. *anyaș*, *anyâ*, *anyat*, autre	L. *anas*, *ana*, *ana*. R. *inyi*,

(ἄλλος, ἄλλη, ἄλλο, *alius, alia, aliud*).	*inaia, inoe*. P. *inšy, inša, inše*, autre.
I. *aṣṭan*, huit (ὀκτω, *octo*).	L. *aštůni*. R. *osm'*. P. *osiem*, huit.
I. *açvâ*, jument (*equa*).	L. *ašva*, jument.
I. *avis*, bélier (οἰς, *ovis*).	L. *avis*. R. *oven*. P. *ovca*, mouton.
I. *ahis*, serpent (ἰχις, *anguis*).	L. *angis*. R. *už*. P. *važ*, serpent.
I. *agnis*, feu (*ignis*).	L. *ugnis*. R. *ogn'*. P. *ogien*, feu.
I. *akṣi*, œil (ὀκκος, *oculus*).	L. *akis*. R. *oko*. P. *oko*, œil.
I. *attâ*, mère (ἀττα).	R. *otec*. P. *oyciec*, père.

La voyelle इ *i* et la diphthongue ए *ai*, qui en dépend, se retrouvent comme initiales dans les langues slaves, sous les formes de *i*, *ie* ou *ei*, rarement *e*.

I. *i*, aller ; *aimi*, je vais (εἰμι, *eo*) — *aitun*, d'aller (*itum*).	L. *eimi*, je vais. — L. *eiti*, aller.
I. *iṭ*, marcher (*ito*).	R. *idu*, P. *idę*, je marche.
I. *ič'*, rechercher (*egeo*).	L. *ïeškau*. R. *išču*, je recherche.
I. *aiva*, ainsi (ἦ).	L. *ïe*. R. *ei*. P. *ey*, oui.

La semi-voyelle ou liquide य *y*, qui trouve ici sa place naturelle, correspond à *ï* ou *i*.

I. *yuǰ*, joindre (*jungo*) — *yugan*, joug (*jugum*).	L. *ïungiu*, je joins. — L. *ïungas*. R. *igo*, joug.

I. *yam*, retenir (*emo*, *-imo*).	L. *immu*. R. *imu*, *imaiu*. P. *imam*, je tiens.
I. *yuvan*, jeune (*juvenis*).	L. *ïaunas*. R. *iunyi*, jeune.
I. *yûs* ou *yûṣas*, sauce (*jus*).	L. *ïuka*. R. *iuha*. P. *iuha*, sauce.

La voyelle उ *u* et la diphthongue औ *au*, qui en dépend, correspondent comme initiales, dans les langues slaves, à *u*, *iu* ou *au*, rarement *o*.

I. *uč*, accroitre (αὔξω, *augeo*) — *aučitas*, accru (*auctus*).	L. *augu*, j'accrois. — L. *augtas*, accru.
I. *uṣd*, cavité (οὖς, *auris*).	L. *ausis*. R. *uho*. P. *uho*, oreille.
I. *ubdu*, tous deux (ἄμφω, *ambo*).	L. *abbu*. R. *oba*. P. *oba*, tous deux.
I. *auṣṭ'as*, lèvre (*ostium*).	R. *ust'e*. P. *usta*, lèvre.

La semi-voyelle ou liquide व *v*, qui s'atténue en esprit doux dans les initiales grecques, est partout rendue par *v* dans les langues slaves.

I. *vâ*, souffler (ἄω) — *vâtiṣ* ou *vâtr*, vent (ἀητης, *ventus*).	L. *veiu*. R. *vieiu*. P. *vieię*, je souffle. — L. *-vesis*. R. *vietr*. P. *viatr*, vent.
I. *vai*, enlacer (*vieo*).	L. *veiu*. R. *viiu*, j'enlace.
I. *vid*, discerner (εἴδω. L. *video*) — *vid'as*, aspect. (εἶδος) — *vidvas*, savant (εἰδώς) — *vai-*	L. *veizdmi*. R. *vižu* ou *viedaiu*. P. *vidzę*, je discerne. — L. *veidas*. R. *vid*. P. *vid*, as-

danan, connaissance (εἰδέναι).	pect. — R. *viedec*. P. *viedzac*, savant. — R. *viedienïe*, connaissance.
I. *vad*, marcher (ὁδεύω, *vado*).	L. *vedu*. R. *vedu*. P. *vodzę*, je mène.
I. *vah*, transporter (ὀχέω, *veho*) — *vâhas*, voiture (ὄχος, *vehes*) — *vahanan*, transport (*vehela*) — *vaud'r*, porteur (*vector*).	L. *vežu*. R. *vezu*. P. *viozę*, je transporte. — L. *važis*. P. *voz*, voiture. — R. *vezenïe*, P. *viezienie*, transport. — L. *vadas*. R. *vožd*. P. *vodz*, porteur.
I. *vač*, parler (*voco*).	R. *viesčaiu*. P. *vieścę*, je parle.
I. *var*, respecter (αἰρέω, *vereor*) — *varas* ou *varyas*, éminent (*verus*).	L. *vieriiu*. R. *vieriu*. P. *vierzę*, je crois. — L. *viernas*. R. *viernyi*. P. *vierny*, véritable.
I. *vṛt*, tourner (*verto*) — *vṛttas*, tourné (*versus*) — *vartanan*, tournure (*versio*).	L. *verčiu*. R. *verču*. P. *viercę*, je tourne. — L. *verstas*, tourné. — R. *vertenïe*, tournure.
I. *val*, préférer (εἴλω, *volo*).	L. *veliiu*. R. *veliu*, *voliu*. P. *volę*, je veux.
I. *vail*, rouler (εἱλέω, *volvo*).	L. *valau*. R. *valiu*. P. *valę*, je roule.
I. *viçvas*, tout (ἑκάς*).	L. *vissas*. R. *ves'*. P. *vsy*, tout.
I. *vaiças*, demeure (οἶκος, *vicus*).	R. *ves'*. P. *vies*, village.
I. *vīčis*, cours (*vix*).	R. *viek*. P. *viek*, temps.
I. *vasu*, substance (οὐσία).	R. *vešč*. P. *viesc*, objet.
I. *vaudan* ou *udan*, eau (*vadum*, *udum*).	L. *vandů*. R. *voda*. P. *voda*, eau.
I. *vtlas*, passé (*vetus*).	R. *vethii*, vieux.

I. *vîras*, homme (*vir*).	L. *vyras*, époux.
I. *vṙkas*, loup (*vorax*).	L. *vilkas*. R. *volk*. P. *vilk*, loup.
I. *vallas*, enclos (*vallus*).	L. *volus*. R. *val*. P. *val*, rempart.
I. *vid'avâ*, veuve (*vidua*).	R. *vdova*. P. *vdova*, veuve.

La voyelle impropre ऋ *ṙ* liquide, particulière à l'alphabet indien, n'a pas de caractère spécial chez les Slaves, chez qui sa valeur médiale est *r*, et sa valeur finale ordinairement *l*. Comme initiale, elle se confond avec les syllabes *ar*, *er*, *or*, et n'a point de dérivés qui lui soient propres.

La consonne linguale र *r*, commune à toutes les langues, se retrouve sous la forme *r* dans une foule de mots slaves.

I. *ru*, remuer (ρυω, *-ruo*).	L. *rauju*. R. *roiu*. P. *ryię*, j'arrache.
I. *ri*, couler (ρεω, *ruo*)— *rayas*, courant (ρεος, *rivus*).	R. *rieiu*, je coule. — R. *rieka*, courant.
I. *riṣ*, trancher (ρησσω) — *raiṣat* ou *risvas*, tranchant (ρησσων) — *riṣtas*, tranché. (ρηκτος) — *riṣṭis*, coupure (ρηξις).	L. *režu*. R. *riežu*. P. *rzežę*, je tranche. — L. *režąs* ou *režvas*, tranchant. — L. *reštas*, tranché. — L. *režis*. R. *riez*. P. *rzez*, coupure.
I. *râç*, gronder (ροζω).	L. *rekiu*. R. *ryču*. P. *ryčę*, je gronde.

I. *ruh*, croitre (ρωω) — *rūd'is*, croissance (ρωσις).	R. *rožu*. P. *rodzę*, je produis. — R. *rod*. P. *rod*, production.
I. *rap'*, briser (ρορασω, *rumpo*).	R. *rubliu*. P. *rabię*, je brise.

La voyelle impropre ॡ *l* n'est usitée dans aucun mot indien, mais sa valeur se retrouve dans les terminaisons slavonnes en *l*.

La consonne linguale ल *l* domine dans les langues slaves, soit avec la valeur de *l* ordinaire, soit avec la prononciation plus dure de *ł* barré polonais.

I. *lî*, fondre (λυω, *luo*) — *layan*, fusion (λυειν).	L. *leiu*. R. *lïiu*. P. *leię*, je fonds. — R. *lïianie*, fusion.
I. *lus*, rompre (*luxo*).	L. *laužu*. R. *ložžu*. P. *lozuię*, je romps.
I. *lih*, lécher (λειχω, *lingo*).	L. *ležu*. R. *ližu*. P. *liżę*, je lèche.
I. *lay* ou *lag*, poser (λεγω, *loco*) — *layas*, gîte (λεχος, *locus*).	R. *ležu*, *ložu*. P. *leżę*, *ložę*, je pose. — R. *lože*. P. *lože*, gîte.
I. *lag'*, mouvoir (λαχω*, *levo*) — *lag'us*, léger (ἐλαχυς, *levis*).	L. *lekiu*. R. *leču*. P. *lecę*, je vole. — L. *lengvas*. R. *legkiĭ*. P. *lekki*, léger.
I. *lub*, aimer (*lubeo*) — *laubas*, amour. — *laubyas*, aimable.	L. *lubïiu*. R. *liubliu*. P. *lubię*, j'aime. — L. *luba*. R. *liubov'*. P. *lubosc*, amour. — L *lubïias*, R. *liubyĭ*. P. *luby*, aimable.

I. *lup*, couper (λεπω) — *luptas*, coupé (λεπτος).	L. *luppu*. R. *lupliu*. P. *lupię*, je coupe. — L. *luptas*, coupé.
I. *lip*, enduire (λιπαω).	R. *lipnu*. P. *lepię*, j'enduis.

Les gutturales fortes क *k* et ख *k'* se rendent, l'une par *k*, l'autre par *'h* dans les langues russe et polonaise, et toujours par *k* dans le lithuanien.

I. *kaṣ* ou *kaç*, couper (κεαζω) — *kaiças*, chevelure (κωας).	L. *kassu*. R. *košu*. P. *kośę*, je coupe. — L. *kassa*. R. *kosa*. P. *kosm*, chevelure.
I. *kuṭ*, renfermer (κευθω) — *kuṭas*, chaumière (κευθος) — *kuṭiras*, vase (κοτυλος, *cadulus*).	R. *kutaiu*, je renferme. — R. *kušča*. P. *kuča*, chaumière. — L. *katilas*. R. *kotel*. P. *kociel*, vase.
I. *kuč*, crier (κωκυω).	L. *kaukiu*. R. *kuču*. P. *kuczę*, je crie.
I. *kup*, couvrir (-*cupo*, *capio*).	L. *kaupoiu*. R. *kopliu*. P. *kupię*, j'amasse.
I. *kṙ*, couper (κειρω, *caro*).	R. *kroiu*. P. *kraię*, je coupe.
I. *kṙṣ*, trancher (χραυω, χαρασσω).	L. *karšu*. R. *krošu*. P. *krušę*, je tranche.
I. *kruç*, crier (κρωζω. L. *crocio*).	R. *kriču*. P. *krocę*, je crie.
I. *kul*, creuser (κλαω, *colo*, -*cello*) — *kuldyas*, nid (καλια).	L. *kalu*. R. *koliu*. P. *kolę*, je creuse. — R. *kel'ia*, nid.
I. *klap*, résonner (κολαπτω, -*culpo*).	L. *klabu*. R. *klepliu*. P. *klepię*, je résonne.
I. *kaṣ*, qui? (*quis*) — *kadâ*, quand? (*quando*).	L. *kas*. R. *koi*, qui? — L. *kada*. R. *kogda*. P. *kiedy*, quand?

I. *kṙttas*, coupé (*καρτος*, *curtus*).	R. *kratkïi*. P. *krotki*, court.
I. *'ad*, aller (χαζω).	R. *ħožu*, *ħoždu*. P. *ħodzę*, je vais.
I. *ǩauras*, estropié (χωλος).	R. *ħoryi*. P. *ħory*, malade.
I. *sǩad*, renverser (σκιδαω).	L. *skedziu*. R. *skidaiu*, je renverse.

Les gutturales faibles ग *g* et घ *ǵ* s'expriment généralement par *g*.

I. *gad*, énoncer (*cedo**)	L. *gadïiu*. R. *gadaiu*. P. *gadam*, j'énonce.
I. *gṙ*, crier (γηρυω, *garrio*) — *girâ*, cri (γηρυς).	L. *girru*. R. *graiu*, je crie. — L. *gyrus*. R. *grai*, cri.
I. *gras*, manger (γραω).	L. *graužu*. R. *gryzu*. P. *gryzę*, je ronge.
I. *gṙh*, enclore (γυροω)—*gṙhan*, enceinte (γυρος.)	R. *graždu*, enclore. — R. *grad*, *gorod*. P. *grod*, ville.
I. *giriṣ*, montagne (γυρος*).	R. *gora*. P. *gora*, montagne.
I. *grîvâ*, col (*cervix*).	R. *griva*. P. *grzywa*, crinière.
I. *gṙdus*, avide (γραστης).	L. *gardus*, avide.
I. *ǵṙ*, brûler (γραω*).	L. *kurru*. R. *goriu*. P. *gorę*, je brûle.

L'aspirée gutturale ह *h*, qui appartient à la même classe en indien, se change en *z* ou *ž* dans les langues slaves.

I. *hvai*, crier (γοαω).	R. *zovu*. P. *zvę*, *zovię*, j'appelle.

I. *himan*, hiver (χειμα, *hiems*).	L. *žiema*. R. *zima*. P. *zima*, hiver.
I. *hanst*, oie (χην).	L. *žasis*. R. *gus'*. P. *ges*, oie.
I. *hr̄d*, cœur (καρδια).	L. *širdis*. R. *serdce*. P. *serce*, cœur.

Les palatales fortes च *c̄* et छ *c̄'* correspondent généralement à *c̄* et à *s̄c̄* dans les langues russe et polonaise, et à *k* et *sk* en lithuanien.

I. *c̄ây*, ressentir (κοεω).	R. *c̄uiu*. P. *c̄uię*, je ressens.
I. *c̄ap*, couper (κοπω*, κοπτω).	L. *kapoiu*. R. *kopaiu*. P. *kopię*. je coupe.
I. *c̄atur*, quatre (*quatuor*).	L. *ketury*. R. *c̄etyre*. P. *c̄tery*, quatre.
I. *c̄'id*, fendre (σχιζω, *scindo*).	L. *skuttu*, je fends.
I. *c̄'up*, toucher (σκηπω*).	R. *s̄c̄upaiu*. P. *s̄c̄ypię*, je touche.
I. *c̄'ur* ou *kṣur*, raser (ξυραω).	L. *skirru*, je rogne.

Les palatales faibles ज *j̄* et झ *j̄'* se rendent généralement par *z* ou *g*.

I. *j̄iv*, vivre (ζαω) — *j̄ivat*, vivant — *j̄ivitan*, vie.	L. *gyvoiu*. R. *živu*. P. *žyię*, je vis. — L. *gyvas*. R. *živyi*. P. *žyvy*, vivant. — L. *gyvata*. R. *život*. P. *žyvot*, vie.
I. *j̄nâ*, connaitre (γνωω) — *j̄nâ-*	L. *žinau*. R. *znaiu*. P. *znam*,

taş, connu (γνωτος) — *j̄nâ-nan*, connaissance (γνωναι).	je connais. — L. *z̄inotas*, connu. — R. *znanïe*, connaissance.
I. *j̄ant*, femme (γυνη).	R. *z̄ena*. P. *z̄ona*, femme.
I. *j̄alat*, froid (*gelans*) — *j̄ali-taş*, glacé (*gelidus*).	L. *s̄alaş*, froid. — L. *s̄altas*, glacé.

La sifflante palatale श *ç*, dont le véritable représentant est *s̄* dans les langues slaves, adopte aussi, par sa nature variée, les prononciations de *s*, *z̄*, *c̄* ou *k*.

I. *çî*, reposer (κειω, *quieo**).	R. *c̄ïiu* ou *-koiu*. P. *c̄yvam* ou *-koię*, je repose.
I. *çau*, couper (κειω, *cavo*).	R. *z̄uiu* ou *kuiu*. P. *z̄uię* ou *kuię*, je taille.
I. *çuṣ*, sécher (*sicco*).	L. *-sausau*. R. *sus̄u*. P. *sus̄ę*, je sèche.
I. *çvit*, blanchir (καζω*) — *çvaitan*, blancheur.	L. *s̄vec̄iu*. R. *sviec̄u*. P. *sviecę*, je luis. — R. *sviet*, lumière.
I. *çvan*, chien (κυων, *canis*).	L. *s̄ü*. R. *s̄c̄enia*. P. *s̄c̄enie*.
I. *çatan*, cent (*centum*).	L. *s̄imtas*. R. *sto*. P. *sto*, cent.
I. *çuktaş*, pur (*castus*).	L. *c̄ystas*. R. *c̄istyi*. P. *c̄ysty*, pur.
I. *çtrṣis*, aigrette (κορση).	L. *karc̄is*. R. *s̄erst*. P. *sierc*, chevelure.
I. *çruvaş*, fluide (*cruor*).	L. *kraujas*. R. *krov'*. P. *krev*, sang.
I. *çulas*, tige (καυλος, *caulis*).	L. *kolas*. R. *kol*. P. *kol*, pieu.

Les cérébrales fortes ट *ṭ*, ठ *ṭ'*, et faibles ड *ḍ*, ढ *ḍ'*, que les Indiens eux-mêmes emploient rarement comme initiales, se confondent dans toutes les langues de l'Europe avec les lettres de la classe suivante.

Les dentales fortes त *t* et थ *t'* se retrouvent sous la forme *t* dans les langues russe et lithuanienne, et deviennent souvent *c* en polonais.

I. ***tač***, aller (τηκω, ταχυνω).	L. ***teku***. R. ***teku***. P. ***ciekę***, je coule.
I. ***tig*** ou ***tag***, atteindre (θιγω, *tango*).	L. ***tinku***. R. ***tykaiu***. P. ***tykam***, je touche.
I. ***takṣ***, tailler (τυκω, τευχω).	L. ***tašau***. R. ***tešu***. P. ***cieśę***, je taille.
I. ***tup***, frapper (τυπω*, τυπτω).	R. ***topaiu***. P. ***tupam***, je frappe.
I. ***tam***, troubler (τεμνω, -*tamino*) — ***tamas***, obscurité.	R. ***tmiu***. P. ***cmię***, je trouble. — L. ***tamsa***, obscurité.
I. ***tṙ*** ou ***tṙn***, broyer (τραω, *tero*).	L. ***trinu***. R. ***tru***. P. ***trzę***, je broie.
I. ***tvan***, tu (τυ, συ, *tu*) — ***tvat***- ton (τεος, *tuus*).	L. ***tu***. R. ***ty***. P. ***ty***, tu. — L. ***tavas***. R. ***tvoï***. P. ***twoi***, ton.
I. ***tat***, le (το) — ***tadâ***, alors (τοτε).	L. ***tai***. R. ***to***. P. ***to***, le. — L. ***tada***. R. ***togda***. P. ***tedy***, alors.
I. ***tri***, trois (τρεις, *tres*) — ***tritiyas***, troisième (τριτος, *tertius*).	L. ***trys***. R. ***tri***. P. ***trzy***, trois. — L. ***trečias***. R. ***tretiï***. P. ***trzeci***, troisième.

I. *tiras*, à travers (*trans*).	R. *črez*, à travers.
I. *tâtas*, père (τεττα) — *tâtâ*, mère (τιτθη).	L. *tėtis*, père. — L. *tetta*, tante.
I. *tapas*, chaleur (τυφος, *tepor*).	R. *teplo*. P. *cieplo*, chaleur.
I. *sťâ*, se tenir (σταω, *sto*) — *sťânan*, position (στηναι) — *sťitis*, état (στασις) — *sťiras*, solide (στερεος).	L. *stoviu*. R. *stoiu*. P. *stoię*, je me tiens. — L. *stonas*. R. *stan*. P. *stan*, position. — R. *stat'*, état. — L. *storas*, solide.
I. *stan*, gémir (στενω) — *stananan*, gémissement (στενειν).	L. *stenu*. R. *steniu*, je gémis. — R. *stenanïe*, gémissement.
I. *stiġ*, approcher (στειχω).	L. *staigiu*. R. *stigu*. P. *scigam*, je poursuis.
I. *stuƀ*, fixer (στυφω, *stipo*).	L. *stimpu*. R. *stupaiu*. P. *stupam*, je fixe.
I. *stamƀas*, souche (στυπος).	L. *stambas*. R. *stebel'*, souche.
I. *sťalan*, appui (στυλος).	L. *stalas*. R. *stul*. P. *stol*, table.

Les dentales faibles द *d* et ध *d̕* s'expriment généralement par *d*.

I. *dâ*, donner (δοω*, *do*) — *dadat*, donnant (διδους, *dedens*) — *dattas*, donné (δοτος, *datus*) — *dânan*, don (δανος, *donum*) — *dâtṙ*, donneur (δοτηρ, *dator*).	L. *důmi*. R. *daiu*. P. *daię*, je donne. — L. *důdas*, donnant. — L. *důtas*, donné. — L. *důnis*. R. *dan'*. P. *dan*, don. — R. *datel'*, donneur.
I. *dâi*, humecter (δευω).	R. *doiu*. P. *doię*, je trais.

I. *dṙ*, déchirer (δερω).	L. *durru*. R. *deru*. P. *drę̧*, je déchire.
I. *drâi*, dormir (δαρθεω, *dormio*).	R. *dremliu*. P. *drzymię*, je dors.
I. *dṙp*, couper (δρεπω).	R. *drobliu*. P. *drobię*, je coupe.
I. *dal*, trancher (δηλεω, *dolo*).	L. *dallyiu*. R. *dieliu*. P. *dzielię*, je tranche.
I. *dvi* ou *dvâu*, deux (δυο, *duo*).	L. *dvi*. R. *dva*. P. *dva*, deux.
I. *daçan*, dix (δεκα, *decem*).	L. *des̄imts*. R. *desiat'*. P. *dziesiec*, dix.
I. *dinas*, jour (δαν*, δαος).	L. *diena*. R. *deń*. P. *dzien*, jour.
I. *daivaṣ*, dieu (θεος, *deus*) — *daivikaṣ*, divin (θεῖκος).	L. *dievas*, Dieu. — L. *dievis̄kas*, divin.
I. *daivṙ*, beau-frère (δαηρ).	L. *dėveris*. R. *dever'*. P. *dzievierz*, beau-frère.
I. *duhitṙ*, fille (θυγατηρ).	L. *duktė*. R. *doc̄'*, fille.
I. *dvâr*, porte (θυρα).	L. *dvaras*. R. *dver'*, *dvor'*, porte.
I. *druṣ*, arbre (δρυς).	R. *drevo*. P. *drzevo*, arbre.
I. *dur* ou *dûrakaṣ*, vil (δυς, δυηρος).	L. *durnas*. R. *durak*. P. *durak*, fou.
I. *dirgaṣ*, long (δολιχος).	R. *dolgiĭ*. P. *dlugi*, long.
I. *ďâ*, poser (θεω) — *daďat*, posant (τιθεις) — *ďâtṙ*, fondateur (θετης) — *ďâman*, édifice (δωμα, *domus*).	L. *dėmi*. R. *dieiu*. P. *dzieię*, je fais. — L. *dedaṣ*, faisant. — R. *dietel'*, fondateur. — R. *dom*. P. *dom*, édifice.
I. *ďû*, agiter (θυω) — *ďûkaṣ*,	R. *duiu*, je souffle. — L. *dus-*

souffle (θυος) — *d'ûmas*, vapeur (θυμος).	*sas*. R. *duh*. P. *duh*, souffle. — L. *dumas*. R. *dym*. P. *dym*, vapeur.
I. *d'vaǰ*, mouvoir (θυσσω).	R. *dvigaiu*. P. *dzvigam*, je remue.
I. *d'rṣ*, oser (θαρσεω) — *d'ṛṣus*, fier (θρασυς) — *d'ṛṣṭas*, hardi (θαρσηεις) — *d'arṣitan*, bravoure (θρασυτης).	L. *drystu*. R. *derzaiu*, j'ose. — L. *drasus*. R. *derzyi*, fier. — L. *drystas*, hardi. — R. *derzost'*, bravoure.

La sifflante cérébrale ष *ṣ* se rend par *š* dans le petit nombre d'initiales où elle se trouve ; la sifflante dentale स *s* s'exprime toujours par *s* pur.

I. *ṣaṣ*, six (ἑξ, *sex*) — *ṣaṣṭaṣ*, sixième (ἑκτος, *sextus*).	L. *šeši*. R. *šest'*. P. *šesc*, six. — L. *šeštas*. R. *šestyĭ*. P. *šosty*, sixième.
I. *sû*, produire (ιεω, *sao**, *sero*) — *sûtas*, semé (*satus*) — *sûnus*, fils υἱος).	L. *seĭu*. R. *sieiu*. P. *sieię*, je sème. — L. *sėtas*, semé. — L. *sunus*. R. *syn*. P. *syn*, fils.
I. *siv* ou *ṣiv*, coudre (*suo*) — *ṣûtaṣ*, cousu (*sutus*).	L. *suvu*. R. *šiiu*. P. *šyię*, je couds. — L. *sutas*. R. *šityi*. P. *šyty*, cousu.
I. *sad*, siéger (ἵζω, *sedeo*, *sedo*) — *sadas*, siṭe (*sedes*).	L. *sėdziu*, R. *sižu*, *sažu*. P. *siedzę*, *sadzę*, je siége. — L. *sodas*, site.
I. *svan*, retentir (*sono*) — *svanaṣ*, son (*sonus*).	L. *zvanu*. R. *zveniu*, je résonne. — L. *zvanas*. R. *zvon*, son.

I. *sač*, attacher (σαγω*, σαττω) — *saktas*, attaché (σακτος) — *saktis*, attache (σακτης).	L. *segu*, j'attache. — L. *segtas*, attaché. — L. *saktis*, attache.
I. *sič*, humecter (*sugo*) — *saikas*, suc (*succus*).	R. *soču*. P. *sočę*, je distille. — R. *sok*. P. *sok*, suc.
I. *saik*, approcher (*sequor*).	L. *seku*. R. *siešču*, j'atteins.
I. *sağ*, couper (*seco*).	R. *sieku*. P. *siekę*, je coupe.
I. *san* ou *sa*, avec (συν) — *samas*, même (ὁμος).	L. *sa* ou *su*. R. *so*, P. *zo*, avec. — R. *sam*. P. *sam*, même.
I. *sva-*, *svayan*, soi (ἱ, *se*) — *svas*, son (ἑος, *suus*).	L. *savę*. R. *sia*. P. *sie*, soi. — L. *savas*. R. *svoï*. P. *svoi*, son.
I. *sya*, *syâ*, *tyat*, ce, cette, ce. (τοιος).	L. *šis*, *ši*. R. *siï* ou *sel*, *siia*, *sie*, ce, cette, ce.
I. *sâdus*, comblé (ἀδης, *satur*).	L. *sotus*. R. *sytyï*. P. *syty*, rassasié.
I. *svasr*, sœur (*soror*).	L. *sessů*. R. *sestra*. P. *siostra*, sœur.
I. *svapnas*, sommeil (ὑπνος).	L. *sapnas*. R. *spanïe*. P. *spanie*, sommeil.
I. *saptan*, sept (ἑπτα, *septem*) — *saptamas*, septième (ἑϐδομος, *septimus*).	L. *septyni*. R. *sedm*. P. *siedem*, sept. — R. *sedmyï*. P. *siodmy*, septième.

Les labiales fortes प *p* et फ *p'* se rendent constamment par *p*.

I. *pâ* ou *pi*, boire (ποω, πιω*) — *pitis*, breuvage (ποσις).	R. *pïiu*, *poiu*. P. *pïię*, *poię*, je bois. — R. *pitïe*. P. *picie*, breuvage.

I. *puṣ*, nourrir (βοω*, βοσκω, *pasco*) — *pauṣṭṙ*, nourricier (βοστηρ, *pastor*).	R. *pasu*. P. *pasę*, je nourris. — R. *pastuh*, berger.
I. *pat*, tomber (πετω*, πετοω) — *pâtanan*, chute (πετνειν).	R. *padu*. P. *padam*, tomber. — R. *padenïe*, chute.
I. *pûy*, dissoudre (πυω) — *pûtas*, corrompu (*putis*).	L. *puvu*, je pourris. — L. *putas*, corrompu.
I. *paç*, joindre (παγω*, πησσω) — *paças*, lien (παγη).	L. *pašau*. R. *pažu*, je joins. — R. *paz*, lien.
I. *pij*, peindre (*pingo*).	R. *pišu*. P. *piszę*, j'écris.
I. *pač*, cuire (πεσσω) — *pačanan*, cuisson (πεσσειν).	R. *peku*. P. *piekę*, je cuis. — R. *pečenïe*. P. *piečenie*, cuisson.
I. *prač*, demander (*precor*). — *prastṙ*, demandeur (*precator*).	L. *prašau*. R. *prošu*. P. *proszę*, je demande. — R. *prositel'*, demandeur.
I. *pul* ou *pall*, remplir (πλεω, -*pleo*) — *pulas*, plein (πολυς) — *pallt*, bourg (πολις).	L. *pillu*. R. *polniu*. P. *pelnię*. je remplis. — L. *pilnas*. R. *polnyĭ*. P. *pelny*, plein. — L. *pillis*, bourg.
I. *plu*, couler (πλωω, *pluo*) — *plutas*, fluide (πλωτος) — *plavanan*, natation (πλωειν).	L. *plauju*. R. *plyvu*. P. *plyvam*, je coule. — L. *plautas*, fluide. — R. *plavanïe*, natation.
I. *pas* ou *patis*, maître (παν, ποσις) — *patnt*, maîtresse (ποτνια).	L. *pats*. R. *pan*. P. *pan*, maitre. — L. *patti*, maîtresse.
I. *patas*, chemin (πατος) — *patikas*, voyageur (πεζικος).	R. *put'*, chemin. — R. *putnik*, voyageur.
I. *pañčan*, cinq (πεντε).	L. *penki*. R. *piat'*. P. *pieć*, cinq.

I. *púrvas*, antérieur (πρωτος, *primus*).	L. *pirmas*. R. *pervyi*. P. *piervšy*, premier.
I. *p'al*, fendre (φλαω).	L. *peloiu*. R. *piliu*. P. *piluię*, je fends.
I. *spṙç*, presser (σπειραω) — *spṙṣṭis*, pression (σπειρος).	L. *spirru*. R. *spiraiu*. P. *spieram*, j'appuie. — L. *spirtis*, obstacle.

Les labiales faibles ब *b* et भ *b′*, soigneusement distinguées chez les Grecs et les Romains, se confondent en *b* chez les Slaves, qui rejettent l'aspirée *f*.

I. *b'i*, craindre (πτοεω).	L. *bijau*. R. *boiu*. P. *boię*, je crains.
I. *b'ú*, exister (φυω, *fuo*) — *b'avat*, existant (-φυης) — *b'útis*, existence (φυσις).	L. *buvau*. R. *byvaiu*. P. *byvam*, j'existe. — L. *buvęs*, existant. — R. *bytïe*. P. *byt*, existence.
I. *bad'*, frapper (πατεω*, *batuo*) — *bâd'a*, malheur (πατη).	L. *badau*. R. *bodu*, je frappe. — L. *bėda*. R. *bieda*. P. *bieda*, malheur.
I. *bud'* ou *bund'*, apercevoir (πυθω*, πυνθανω).	L. *bundu*. R. *buždu*. P. *budzę*, je veille.
I. *b'aiṣ*, fuir (φυζω, φευγω, *fugio*).	L. *bėgu*. R. *biegu*. P. *biegam*, je fuis.
I. *b'ṙ*, porter (φερω, *fero*) — *b'arman*, fardeau (φορημα).	L. *peru*. R. *beru*. P. *biorę*, je porte. — R. *beremia*, fardean.

I. *bágas*, sort. — *bagavat*, heureux.	L. *bagas*, fortune. R. *Bog*. P. *Bog*, Dieu. — L. *bagotas*. R. *bogatyĭ*. P. *bogaty*, fortuné.
I. *barus*, époux (*parens*).	R. *barin*, *boiarin*, maitre.
I. *brus*, sourcil (ὀφρυς).	R. *brov'*. P. *brvi*, sourcil.
I. *brâtr*, frère (φρατηρ, *frater*).	L. *brolis*. R. *brat'*. P. *brat*, frère.

Parmi les cinq nasales qui restent encore pour terminer cette comparaison, les nasales gutturale et palatale ङ *ṅ* et ञ *ñ* ne sont jamais initiales, et la nasale cérébrale ण *ṇ* adopte la même valeur que la nasale dentale न *n*, laquelle s'exprime constamment par *n*.

I. *naiṣ*, mouvoir (νεω).	L. *nešu*. R. *nesu*. P. *niesę*, *niosę*, j'apporte.
I. *nud*, forcer (νυσσω).	R. *nuždu*. P. *nużę*, je force.
I. *na*, non (νη, *ne*).	L. *ne*. R. *ne*. P. *nie*, non.
I. *nir* ou *niṣ*, loin (νειον*) — *nīčaṣ*, inférieur.	L. *nŭg*. R. *niz*. P. *niž*, en bas. — R. *nizkiĭ*. P. *nizki*, inférieur.
I. *nas*, nez (*nasus*).	L. *nosis*. R. *nos*. P. *nos*, nez.
I. *niç*, nuit (νυξ, *nox*).	L. *naktis*. R. *noč'*. P. *noc*, nuit.
I. *nakas*, ongle (ὀνυξ).	L. *nagas*. R. *nogot*, ongle.
I. *nagnas*, nu (*nudus*).	L. *nogas*. R. *nagiĭ*. P. *nagi*, nu.

I. ***navaṣ*** ou ***navyaṣ***, nouveau (νεος, νειος, ***novus***).— ***navatâ***, nouveauté (νεοτης).	L. ***naujas***. R. ***novyi***. P. ***novy***, nouveau. — R. ***novost***, nouveauté.
I. ***nab̄as***, nuage (νεφος, ***nubes***).	R. ***nebo***. P. ***niebo***, ciel.
I. ***snu***, arroser (νευω, ***nivo***) — ***snavaṣ***, ondée (νιφας, ***nix***).	L. ***snègmi*** *. R. ***sniežu***. P. ***snieżę***, je neige. — L. ***snègas***. R. ***snieg***. P. ***snieg***, neige.
I. ***snuṣâ***, bru (νυος, ***nurus***).	R. ***snoh̄a***, bru.

Enfin, la nasale labiale म *m* conserve le son *m* dans toutes les langues.

I. ***man*** ou ***mnâ***, penser (μενω*, μναω) — ***matis***, esprit (μητις) — ***mananan***, pensée (μενοινη).	L. ***menu***. R. ***mniu***, je pense. — L. ***mintis***, esprit. — R. ***mnienïe***. P. ***mniemanie***, pensée.
I. ***muṣ***, broyer (μασσω) — ***mûṣas***, souris (μυς, ***mus***).	L. ***muču***. R. ***myču***. P. ***mèçę***, je broie. — R. ***myš'***. P. ***myš***, souris.
I. ***mat'***, agiter (***moto***).	L. ***metu***. R. ***motaiu***. P. ***motam***, j'agite.
I. ***mah***, croitre (μαω*).	L. ***moku***. R. ***mogu***. P. ***mogę***, je domine.
I. ***maǵ***, mouvoir (μογεω).	R. ***mah̄aiu***. P. ***mah̄am***, je meus.
I. ***makṣ*** ou ***miçr***, mêler (μισγω, ***misceo***).	L. ***maišau***. R. ***miešaiu***. P. ***miečam***, je mêle.
I. ***mic***, humecter (***meo***).	R. ***moiu***. P. ***myię***, j'humecte.

I. *mṙ*, mourir (*morior*) — *mâras*, décès (μορος, *mors*) — *mṙtas* ou *martyas*, mort (*mortuus*).	L. *mirštu*. R. *mru*. P. *mrzę*, je meurs. — L. *maras*. R. *mor*, décès. — L. *mirtas*. R. *mertvyi*, mort.
I. *mṙ̂*, trancher (μειρω) — *maryâ*, division (μοιρα).	L. *mierïiu*. R. *mieriu*. P. *mierzę*, je divise. — L. *miera*. R. *miera*. P. *miara*, mesure.
I. *mal*, comprimer (μυλω, *molo*) — *malanan*, mouture (*molinum*).	L. *malu*. R. *maliu*. P. *melę*, je mouds. — L. *malunas*, moulin.
I. *mâ* ou *man*, moi (με, *me*) — *mat-*, mon (*meus*).	L. *menia*. R. *mia* ou *menia*. P. *mnie*, moi. — L. *manas*. R. *moĭ*. P. *moi*, mon.
I. *mas* ou *manus*, homme (*mas*).	R. *muž*. P. *maž*, homme.
I. *mâsas*, mois (μεις, *mensis*).	L. *menů*. R. *miesiac*. P. *miesiac*, mois.
I. *mânsan*, viande (μαζα*).	L. *miesa*. R. *miaso*. P. *mieso*, viande.
I. *minas*, réduit (μινυος, *minor*).	R. *mnïi*. P. *mniey*, petit.
I. *mâtṙ*, mère (μητηρ, *mater*) — *mâtṙkâ*, maman (*matercula*).	L. *motė*°, *motina*. R. *mat'*, mère. — R. *matuška*. P. *matka*, maman.
I. *maďus*, miel (μιτυς).	L. *medus*. R. *mëd*. P. *miod*, miel.
I. *maďyan*, milieu (μεσον, *medium*) — *maďyai*, parmi (*medio*).	R. *mežen*, milieu. — R. *meždu*. P. *miedzy*, parmi.
I. *maças*, mouche (μυια, *musca*).	L. *mussė*. R. *muha*. P. *muha*, mouche.

I. *majjan*, moelle (μυς*).	R. *mozg*. P. *mozg*, moelle.
I. *mtraş*, mer (*mare*).	L. *mare*. R. *more*. P. *morze*, mer.
I. *mûran*, enclos (*murus*).	L. *muras*, mur.
I. *milat*, sociable (μειλιχος).	L. *mielas*. R. *milyi*. P. *mily*, doux.
I. *smi*, sourire (μειδαω) — *smayaş*, raillerie.	R. *smieiu*. P. *smię*, sourire. — R. *smieh*. P. *smieh*, raillerie.

Il nous resterait encore à parler des deux assonances finales (ˑ) *n* et (:) *s*, fidèlement conservées en grec et en latin, mais presque entièrement effacées des langues slaves, excepté du lithuanien et du letton, où l'assonance sifflante se rend par *s* final, et l'assonance nasale par le signe (˛) souscrit aux voyelles. On a pu voir par les divers exemples comment elles sont remplacées dans les autres idiomes. Nous continuerons d'ailleurs cette comparaison en nous occupant de la grammaire.

IV.

Grammaire comparée.

Jusqu'ici nous avons considéré les mots sous leur forme positive et abstraite, et sans nous attacher à les grouper par séries ou à les suivre dans leurs flexions diverses, nous avons simplement constaté l'identité parfaite de sens et de son entre une foule d'expressions tirées de la langue indienne et fidèlement reproduites en russe, en polonais et en lithuanien. Essayons maintenant de découvrir la même analogie dans les séries logiques et grammaticales formées par des mots de même classe, et si nous l'y retrouvons en effet, nous aurons acquis une nouvelle preuve, plus forte et plus irrécusable que toutes les autres, de l'origine réelle du langage et des peuples de l'Europe orientale.

Les idiomes anciens dont jusqu'ici nous nous étions dispensé de faire usage, comme étant vir-

tuellement renfermés dans les autres, l'esclavon, le bohémien, le prussique, tiges du russe, du polonais, du lithuanien, acquerront ici une importance qu'ils n'avaient point dans le vocabulaire, parce qu'eux seuls ont conservé certaines formes originales et primitives dont la filiation immédiate se retrouve dans le type indien.

Les langues germaniques et celtiques, et particulièrement le gothique et l'irlandais, nous seraient aussi d'un grand secours pour prouver l'affinité générale, si nous n'étions forcé de nous restreindre dans l'intérêt de la clarté, et si d'ailleurs les analogies intimes qu'elles présentent avec les langues slaves, aussi bien qu'avec le grec et le latin, n'avaient pas pour motif unique la communauté d'origine qui groupe autour du même centre les habitants de presque toute l'Europe.

Avant d'exposer les flexions grammaticales dans la déclinaison et la conjugaison, nous commencerons par réunir en quelques listes comparatives et parallèles les pronoms, les adverbes, les préfixes et les désinences employés par les Indiens et par les Slaves.

Le pronom, d'après la définition ordinaire, est un mot qui tient la place du nom; mais, dans une

acception plus élevée et plus vraie, le pronom est le mot principal du discours, celui qui, s'appliquant à tous les êtres d'une manière absolue et générale, porte en lui le type de chaque flexion caractéristique développée dans les autres mots. En effet, les distinctions de personnes, de genres, de nombres et de cas, marquées dans les verbes et les noms par des terminaisons accessoires, sont inhérentes au corps même du pronom et inséparables de son essence. L'identité des pronoms est donc la présomption la plus forte en faveur de l'identité des langues, et nulle part cette preuve ne se présente avec plus d'évidence que dans la comparaison qui nous occupe.

Les pronoms peuvent se diviser généralement en personnels, indicatifs et numériques. La première série, qui comprend en elle toutes les flexions de la déclinaison, offre chez les Indiens trois personnes, trois genres, trois nombres et huit cas, savoir : nominatif ou sujet, vocatif ou appel, accusatif ou régime, génitif ou possessif, locatif ou situatif, datif ou attributif, ablatif ou privatif, causatif ou instrumental, ces deux derniers confondus chez les Slaves.

Les pronoms personnels, tant individuels que possessifs, sont représentés chez les Indiens, comme

chez les Slaves, par trois types principaux et plusieurs accessoires, qui varient au singulier, au pluriel et au duel, ainsi qu'au nominatif et à l'accusatif.

PRONOMS PERSONNELS [1].

INDIEN.	SLAVON.
I. Sing. nom. *ahan*, je (ἐγω, *ego*). — Accus. *mâ* ou *mân*, moi (με, *me*). — Gén. *mai* ou *mama*, de moi (μου, *mei*).	Sing. nom. Pr. *as*. L. *aš*. E. *az* ou *iaz*. R. *ia*. B. *ĭa*. P. *ia*, je. — Accus. Pr. *mien*. L. *manę*. E. *mia*. R. *menia*. B. *me*. P. *mie* ou *mnie*, moi.
I. Plur. nom. *vayan*, *nous* (en gothique *weis*). — Accus. *nas*, nous (νωι, *nos*). — Autre accus. *asmân*, nous (ἀμμες, ἡμας).	Plur. nom. Pr. *mes*. L. *mes*. E. *my*. R. *my*. B. *my*. P. *my*, nous. — Accus. Pr. *mans*. L. *mùs*. E. *ny* ou *nas*. R. *nas*. B. *nas*. P. *nas*, nous.
I. Sing. nom. *tvan*, tu (τυ, συ, *tu*). — Accus. *tvâ* ou *tvân*, toi (τε, σε, *te*). — Gén. *tai* ou *tava*, de toi (τευ, σου, *tui*).	Sing. nom. Pr. *tu*. L. *tu*. E. *ty*. R. *ty*. B. *ty*. P. *ty*. — Accus. Pr. *tien*. L. *tavę*. E. *tia*. R. *tebia*. B. *te*. P. *cie* ou *ciebie*, toi.
I. Plur. nom. *yûyan*, vous (en gothique *ïus*). — Accus. *vas*, (σφωι, *vos*). — Autre accus.	Plur. nom. Pr. *ïus*. L. *ïus*. E. *vy*. R. *vy*. B. *vy*. P. *vy*, vous. — Accus. Pr. *vans*. L. *ïùs*.

[1] Nous croyons devoir, pour plus de clarté, indiquer de nouveau les abréviations slavonnes : Pr. (Prussique), L. (Lithuanien), E. (Esclavon), R. (Russe), B. (Bohémien), P. (Polonais).

yuṣmân, vous. (ὑμμες, ὑμας).	E. *vy* ou *vas*. R. *vas*. B. *vas*. P. *vas*, vous.
I. Sing. et plur. accus. *sva-* ou *svayan*, soi (ἕ, σφε, *se*).	Sing. et plur. accus. Pr. *sien*. L. *savę*. E. *sia*. R. *sia* ou *sebia*. B. *se*. P. *sie* ou *siebie*, soi.
I. Pronom possessif. *svas*, *svâ*, *svan*, son, sa, son (ἑός, ἑά, ἑόν, ou σφός, σφή, σφόν, *suus*, *sua*, *suum*).	Pronom possessif. Pr. *svais*, *svaia*, *svaia*. L. *savas*, *sava*, *sava*. E. *svoĭ*, *svoia*, *svoe*. R. *svoĭ*, *svoia*, *svoe*. B. *svůĭ*, *sva*, *sve*. P. *svoi*, *svoia*, *svoie*, son, sa, son.

En comparant ces deux listes parallèles, on voit que dans le singulier de la première personne le nominatif est radicalement analogue, malgré la disparition fortuite de la gutturale indienne dans les langues slaves; l'accusatif offre la même identité, sauf l'insertion d'une nasale appartenant au génitif indien, et introduite par les Slaves dans ces deux cas, qu'ils confondent le plus souvent ensemble.

Le pluriel de la première personne offre au nominatif une anomalie, produite sans doute chez les Slaves par la mutation du *v* indien en *m* de même organe. Le *v* se retrouve du reste dans le duel esclavon *va*, tombé maintenant en désuétude. Les Lithuanes conservent le même type à l'accusatif

et à tous les cas; mais les autres Slaves l'abandonnent pour reprendre le type *n* usité dans les langues romanes et celtiques.

La seconde personne offre une identité parfaite au nominatif singulier. Quant à l'accusatif slavon, il est formé, comme dans la première personne, soit de l'accusatif, soit du génitif indien, avec l'insertion d'une labiale.

Dans le pluriel de la seconde personne, le type du nominatif indien est conservé chez les Lithuanes à tous les cas; tandis que chez les autres Slaves, comme dans les langues romanes et celtiques, le type de l'accusatif domine toute la déclinaison.

Le pronom réfléchi, indéclinable en indien, conserve partout son type radical. Le pronom possessif, que nous y avons joint, et qui renferme en lui toutes les flexions de genre, de nombre et de cas, indique en même temps l'identité d'origine et l'analogie parfaite de désinences [1].

[1] Nous ajouterons, pour compléter le rapprochement, que les trois types principaux des personnes sont marqués en gothique par *mi*, *thu*, *si*; en celtique par *mi*, *tu*, *se*; en lapon par *mon*, *don*, *son*; ce qui prouve, sous ce rapport du moins, l'union des langues germaniques, celtiques et même finnoises, avec les langues slaves, romanes et indiennes.

Les pronoms indicatifs ont en indien quatre types, le déterminatif, ou pronom de la troisième personne; le démonstratif, employé souvent comme article; l'interrogatif et le relatif. Ces deux derniers se confondant dans les langues slaves, leur nombre se réduit à trois, qui offrent les analogies suivantes :

PRONOMS INDICATIFS.

DÉTERMINATIF.

I. Sing. nom. *ayaṇ*, *iyaṇ*, *idaṇ*, il, elle (*is*, *ea*, *id*). — Accus. *imaṇ*, *imâṇ*, *idaṇ*, ou *ainaṇ*, *ainâṇ*, *idaṇ*, lui, elle (*eum*, *eam*, *id*). — Gén. *asya*, *asyâs*, *asya*, de lui, d'elle (*ejus*).	Sing. nom. L. *ĭis*, *ĭi*, *ĭi'*. E. *i-*, *ia-*, *ie-*, ou *on*, *ona*, *ono*. R. *on*, *ona*, *ono*. B. *on*, *ona*, *ono*. P. *on*, *ona*, *ono*, il, elle. — Accus. L. *ĭį*, *ĭę*, *ĭi'*. E. *i*, *iu*, *ie*. R. *ego*, *ee*, *ono*. B. *ĭeĭ*, *ĭi*, *ĭe*. P. *iego*, *ią*, *ono*, lui, elle.

DÉMONSTRATIF.

I. Sing. nom. *saș* ou *sa*, *sâ*, *tat*, ce, cette (ὁ, ἡ, το). — Accus. *taṇ*, *tâṇ*, *tat*, ce, cette (τον, την, το).	Sing. nom. Pr. *stas*, *stai*, *sta*. L. *tas*, *ta*, *tai*. E. *toĭ*, *ta*, *to*. R. *tot*, *ta*, *to*. B. *ten*, *ta*, *to*. P. *ten*, *ta*, *to*, ce, cette. — Accus. Pr. *stan*, *stan*, *sta*. L. *tą*, *tą*, *tai*. E. *toĭ*, *tu*, *to*. R. *tot*, *tu*, *to*. B. *ten*, *tu*, *to*. P. *ten*, *tę*, *to*, ce, cette.

INTERROGATIF[1].

I Sing. nom. *kas, kâ, kin*, qui? (*quis, quæ, quid*). — Accus. *kan, kân, kin*, qui? (*quem, quam, quid*).	Sing. nom. Pr. *kas, kai, ka*. L. *kas, kas, ka*. E. *kyĭ, kaia, koe*. R. *koĭ, koia, koe*. B. *ky*, quel, quelle. — Accus. Pr. *kan, kan, ka*. L. *ką, ką, ka*. E. *kyĭ, kuiu, koe*. R. *koĭ, koiu, koe*. B. *ky*, quel, quelle?

En considérant successivement ces trois pronoms fondamentaux, on remarque que le pronom déterminatif a pour type radical la lettre *i*, quelquefois remplacée par *a*, et diversement modifiée en indien et dans les langues slaves par l'adjonction d'une nasale au nominatif. Le lithuanien, quoique privé du neutre, se rapproche le plus du latin, en conservant dans sa simplicité la voyelle que l'esclavon n'emploie qu'en composition. Partout ailleurs le nominatif est emprunté au second accusatif indien *ainan*. A l'accusatif slavon et aux autres cas obliques, le type *i* reparaît dans sa pureté, avec cette seule restriction que les Russes et les Polonais assimilent

[1] Pour achever cette comparaison, nous remarquerons que le pronom indicatif est, en gothique, *is, si, ita*, en celtique, *e*; le démonstratif G. *sa, so, thata*; C. *so*; l'interrogatif G. *hvas, hvo, hva*, C. *co*; et le relatif enfin C. *a*.

l'accusatif au génitif, dont la terminaison indienne *ya* se retrouve dans la syllabe *go* des langues slaves.

Le pronom démonstratif est plus régulier chez les Slaves que chez les Grecs et les Indiens, qui adoucissent son type radical *t* au nominatif masculin et féminin, et ici encore le prussique sert de transition aux langues classiques. Toutefois l'initiale indienne *s* se retrouve dans le pronom lithuanien, *šis*, *ši*, *ši'*, esclavon et russe, *sïi*, *sïia*, *sïe*, celui-ci correspondant, pour le sens et la forme, à l'indien *sya*, *syá*, *tyat*. Le pronom composé russe *ètot*, *èta*, *èto*, celui-là, a aussi son représentant dans l'indien *aiṣa*, *aiṣâ*, *aitat* (αὐτος, αὐτη, αὐτο, *iste*, *ista*, *istud*), composé de l'indicatif et du démonstratif réunis.

Le pronom interrogatif et relatif a pour type *k*, que les Grecs ioniens ont modifié en π, tandis que les Grecs doriens l'ont conservé, de même les Romains et les Slaves. L'interrogatif absolu des Russes et des Polonais est *kto*, pour les personnes, *čto* et *co* pour les choses, combiné, au nominatif seulement, avec le type démonstratif. Les Slaves emploient aussi le pronom comparatif, L. *katras*, *a*, *a*. R. *kotoryï*, *aia*, *oe*. P. *ktory*, *a*, *e*, lequel : en in-

dien, *kataras*, *á*, *at*, ainsi que plusieurs pronoms composés.

Quant au pronom relatif indien : *yas*, *yâ*, *yat*, grec ὅς, ἡ, ὁ, il n'a de correspondant ni en latin, ni dans aucun des idiomes slavons. Les pronoms de chacune de ces classes produisent des adverbes de temps, de lieu et de manière, qui présentent entre eux les mêmes analogies en indien et en slavon que les types primitifs dont ils sont issus.

Les pronoms numériques ou noms de nombres offrent la même identité d'origine, à l'exception toutefois du nombre un, qui s'exprime par différents mots.

PRONOMS NUMÉRIQUES.

I. *aikas*, un (ἷος) — *ûnas*, moindre (εἷς, *unus*) — *ádis*, antérieur (ἀντιος).	Pr. *ains*. L. *vienas*, un. — E. *iedin*. R. *odin*. B. *ieden*. P. *ieden*, un.
I. *anyas*, autre (ἀλλος, *alius*) — *antaras*, l'autre (*alter*).	L. *anas*. R. *inyi*. P. *inšy*, autre. — L. *antras*, l'autre.
I. *dvi* ou *dvâu*, deux (δυο, *duo*).	L. *dvi*. R. *dva*. P. *dva*, deux.
I. *uba* ou *ubâu*, les deux (ἀμφω, *ambo*).	L. *abbu*. R. *oba*. P. *oba*, les deux.
I. *tri* ou *trayas*, trois (τρεις, *tres*).	L. *trys*. R. *tri*. P. *trzy*, trois.
I. *čatur* ou *čatvâras*, quatre (τετταρες. *quatuor*).	L. *keturi*. R. *četyri*. P. *čtery*, quatre.

I. ***pañčan***, cinq (πεντε, *quinque*).	L. *penki*. R. *piat'*. P. *piec*, cinq.
I. *ṣaṣ*, six (ἑξ, *sex*).	L. *šeši*. R. *šest*. P. *šesc*, six.
I. *saptan*, sept (ἑπτα, *septem*).	L. *septyni*. R. *sedm'* ou *sem'*. P. *siedem*, sept.
I. *aṣṭan*, huit (ὀκτω, *octo*).	L. *aštûni*. R. *osm'* ou *vosem'*. P. *osiem*, huit.
I. *navan*, neuf (ἐννεα, *novem*).	L. *devyni*. R. *deviat'*. P. *dziewiec*, neuf.
I. *daçan*, dix (δεκα, *decem*).	L. *dešimt*. S. R. *desiat'*. P. *dziesiec*, dix.

La parfaite analogie de ces deux listes se révèle dès le premier coup d'œil. On remarque toutefois que le type de l'unité, formé chez les Indiens des pronoms *i* et *k* réunis, a été assimilé par la plupart des autres peuples, par les Grecs, les Romains, les Germains, les Celtes et les Slaves lettons, à la particule privative *an*, comme pour marquer que l'unité est l'abstraction complète de tout nombre; tandis que les Slaves russes et polonais ont adopté le sens d'antériorité. Parmi les autres termes, qui tous s'accordent entre eux, le nombre neuf présente seul une anomalie remarquable chez les Slaves, qui ont changé en dentale sa nasale primitive. Les divers nombres complexes étant dérivés des simples, d'après des principes particuliers à chaque famille

de langues, il est inutile d'en parler dans ce court exposé, que nous terminerons par la comparaison du nombre cent : I. *çatan*. (ἑκατον, *centum*). — L. *šimtas*. R. *sto*. P. *sto*, cent.

Les adverbes indicatifs et conjonctifs étant également, dans toutes les langues, en rapport intime avec les pronoms indicatifs, dont ils dérivent, il est naturel que la même coïncidence se présente entre l'indien et les idiomes slavons.

ADVERBES ET CONJONCTIONS.

I. ***tat*** ou ***tatâ***, ainsi (τως, ***tam***) — ***tadâ***, alors (τοτε, ***tum***) — ***tat*** ou ***tatas***, là (τοθι).	L. ***tai*** ou ***taip***. R. ***to***. P. ***to***, ainsi. — L. ***tada***. R. ***togda***. P. ***tedy***, alors. — L. ***ten***. R. ***tuda***. P. ***tad***, là.
I. ***kin*** ou ***katan***, comment? (***quam***) — ***kadâ***, quand? (***quando***) — ***kva*** ou ***kutas***, où? (***quò***).	L. ***kai*** ou ***kaip***. R. ***čto***. P. ***co***, comment? — L. ***kada***. R. ***kogda***. P. ***kiedy***, quand? — L. ***kur***. R. ***kuda***. P. ***kad***, où?
I. ***iti***, et (ἰδε, ***et***).	L. ***ir***. R. ***i***. P. ***i***, et.
I. ***ata***, ou (ἠτε, ***at***).	L. ***ar***. R. ***a***. P. ***a***, ou.

Les préfixes ou prépositions, qui jouent un rôle si important dans le langage, puisqu'ils se combinent avec tous les verbes et marquent les rapports de tous les noms, méritent également d'être placés parmi

les mots dont l'analogie détermine celle des peuples, et ici encore, comme pour les pronoms, les idiomes slavons présentent, avec l'indien et les autres langues indo-européennes, la ressemblance la plus frappante et la plus incontestable. Presque toutes leurs prépositions, tant séparables qu'inséparables, peuvent être ramenées, à la simple vue, vers des préfixes indiens consacrés par l'usage, et celles qui s'éloignent de cette analogie directe se rapportent au moins à des noms ou à des verbes qui ont servi de racines aux particules. C'est ce qui ressortira du tableau suivant, où les préfixes et les prépositions indiennes sont comparées aux mêmes mots dans les principales langues slaves, le lithuanien, le russe et le polonais.

PRÉFIXES.

I. *ā*, vers, dans (ἐν, *in*).	L. *į*, dans.
I. *ati*, sur, devant (ἀντι, *ante*).	L. *at* ou *ant*, sur.
I. *adĭ*, vers; *aďa*, en bas (ἐς, *ad*, *de*).	R. *do*, *za*. P. *do*, *za*, vers, au-delà.
I. *api*, auprès; *abĭ*, autour (ἐπι, *ob*, *am-*).	L. *api*. R. *ob* ou *o*. P. *ob* ou *o*, autour.
I. *apa*, de; *ava*, loin (ἀπο, *ab*, *ā*).	L. *ap*. R. *o*. P. *o*, loin.

I. *anu*, après, sur (ἀνα).	L. *na*. R. *na* ou *nad*. P. *na* ou *nad*, sur.
I. *ni*, dans; *nir*, en bas (ἐνι).	L. *nů* ou *nůg*. R. *niz*. P. *niž*, en bas.
I. *na*, non, pas (νη, *ne*).	L. *ne*. R. *ne*. P. *nie*, non.
I. *san*, avec, ensemble (συν, *cum*).	L. *są* ou *su*. R. *so*. P. *zo*, avec.
I. *vi*, sans, loin (*ve*).	R. *vy*. P. *vy*, sans.
I. *ut*, en haut, dehors (ἐξ, *ex*).	L. *už*, *iš*. R. *ot*, *iz*, *s*. P. *od*, *z*, loin, hors.
I. *upa*, auprès, dessous (ὑπο, *pos-*).	L. *pa* ou *pas*. R. *po* ou *pod*. P. *po* ou *pod*, sous.
I. *pard*, à travers, au-delà (παρα, *per*).	L. *per*. R. *pre* ou *pere*. P. *prze*, à travers.
I. *pari*, auprès, autour (περι, *per*).	L. *pri*. R. *pri*. P. *przy*, auprès.
I. *pra*, devant, avant (προ, *præ*).	L. *pra*. R. *pra* ou *pred*. P. *przed*, devant.
I. *prati*, vers, pour (προς, *pro*).	L. *pro*. R. *pro*. P. *pro*, pour.

Les préfixes réunis dans ce tableau offrent pour la plupart une coïncidence frappante, quoique quelques-uns d'entre eux aient perdu leur initiale dans les langues slaves. Les prépositions lithuaniennes s'y trouvent presque toutes comprises; quant à celles qui restent encore en russe ou en polonais, les unes, telles que *ko* ou *ku*, vers (κατα), *mež*, parmi (μετα), *raz* ou *roz*, à part (*re-*), *črez*, à travers (*trans*),

s'expliquent par les langues du même système; les autres, telles que *bez*, sans, *v* ou *vo*, dans, *voz* ou *vz*, sur, *u*, chez, paraissent être des modifications variées des préfixes slavons *ob* et *ot*, qui réunissent en eux plusieurs sens différents.

Nous avons encore à parler des désinences soit vocales, soit syllabiques, qui s'ajoutent aux diverses classes de mots pour en graduer et en modifier la valeur. La plupart d'entre elles se sont déjà présentées dans les exemples qui précèdent, et qui suffiraient pour prouver leur parallélisme sans aucune explication particulière. Nous croyons toutefois devoir reproduire les principales désinences dans un tableau succinct, qui présentera l'aperçu de leur emploi et des rapports qui les unissent entre elles.

DÉSINENCES.

I. *as*, désinence ordinaire du nominatif singulier masculin (ος, *us*).	L. *as*. R. –. P. –.
I. *â*, nominatif singulier féminin (α ou η, *a*).	L. *a*. R. *a*. P. *a*.
I. *an* ou *at*, nominatif singulier neutre (ον ou ο, *um* ou *ud*).	L. *a*. R. *o*. P. *o*.

I. *âs* ou *ai*, *âs*, *âni*, nominatif pluriel des trois genres (οι, αι, α; *i*, *æ*, *a*).	L. *ai*, *os*, ... R. *y*, *y*, *a*. P. *y*, *y*, *a*.
I. *is*, *is*, *i*, substantifs et adjectifs des trois genres (ις, ις, ι; *is*, *is*, *e*).	L. *is*, *e*, *e*. R. [illegible], *ia*, *e*. P. -, *i*, *e*.
I. *us*, *us* ou *vi*, *u*, substantifs et adjectifs des trois genres (υς, υς ou εια, υ; *us*, *us*, *u*).	L. *us*, *i*, *u*.
I. *yas*, *yâ*, *yan*, désinence d'adjectifs (ιος, ια, ιον; *ius*, *ia*, *ium*).	L. *ias*, *ia*. R. *yĭ*, *aia*, *oe*, ou *iĭ*, *iaia*, *ee*. P. *y*, *a*, *e*, ou *i*, *ia*, *ie*.
I. *vas*, *vâ*, *van*, désinence d'adjectifs (οος, οη, οον; *vus*, *va*, *vum*).	L. *vas*, *va*. R. *vyĭ*, *vaia*, *voe*. P. *vy*, *va*, *ve*.
I. *an*, *anti* ou *atî*, *at*, participes présents actifs (ων, ουσα, ον; *ens*).	L. *ąs*, *anti*. R. *a*, *ušči*. P. *ą*, *ac*.
I. *anan*, noms verbaux neutres (εναι ou ειν).	R. *enïe*. P. *anie*.
I. *vân*, *uṣî*, *vas*, participes passés actifs (ως, υια, ος).	L. *ęs*, *usi*. R. *v*, *vši*. P. *v*, *všy*.
I. *iyân*, *iyasî*, *iyas*, désinence de comparatifs (ιών, ιων, ιον; *ior*, *ior*, *ius*).	L. *esnis*, *esne*. R. *iee*.
I. *iṣṭas*, *iṣṭâ*, *iṣṭan*, désinence de superlatifs (ιστος, ιστη, ιστον; *issimus*, *issima*, *issimum*).	L. *ausas*, *ausa*. R. *išiĭ*, *išaia*, *išee*. P. *išy*, *iša*, *iše*.

I. *naṣ*, *nâ*, *nan*, adjectifs et participes passés passifs (νος, νη, νον; *nus*, *na*, *num*).	L. *nas*, *na*. R. *nyĭ*, *naia*, *noe*. P. *ny*, *na*, *ne*.
I. *taṣ*, *tâ*, *tan*, adjectifs et participes passés passifs (τος, τη, τον, ou θεις, θεισα, θεν; *tus*, *ta*, *tum*).	L. *tas*, *ta*. R. *tyĭ*, *taia*, *toe*. P. *ty*, *ta*, *te*.
I. *tun*, infinitifs et gérondifs (τον, *tum*).	L. *ti*. R. *t'*. P. *ć*.
I. *tan* ou *tvan*, noms d'action neutres (τον, *tum*).	R. *tïe* ou *tvo*. P. *cie* ou *tvo*.
I. *tŕ* ou *tâ*, noms d'agent masculins (τηρ, *tor*).	R. *tel'*. P. *ciel*.
I. *kaṣ*, *kâ*, *kan*, désinence d'adjectifs (κος, κη, κον; *cus*, *ca*, *cum*).	L. *kas*, *ka*. R. *kyĭ*, *kaia*, *koe*. P. *ky*, *ka*, *ke*.
I. *laṣ*, *lâ*, *lan*, désinence d'adjectifs (λος, λη, λον; *lus*, *la*, *lum*).	L. *las*, *la*. R. *l*, *la*, *lo*. P. *l*, *la*, *lo*.
I. *man* ou *mâ*, noms d'action masculins (μην, mo).	L. *mas* ou *mů*.
I. *mânaṣ*, *mânâ*, *mânan*, participes présents passifs (μενος, μενη, μενον).	L. *mas*, *ma*. R. *myĭ*, *maia*, *moe*. P. *my*, *ma*, *me*.
I. *syan*, *syanti*, *syat*, participes futurs actifs (σων, σουσα, σον).	L. *sęs*, *senti*.
I. *syamânaṣ*, *syamânâ*, *syamânan*, participes futurs passifs (σομενος, σομενη, σομενον).	L. *simas*, *sima*.

Après avoir présenté les désinences sous leur forme générale et absolue, il nous reste encore à comparer les mutations successives qu'elles éprouvent dans la flexion des noms et des verbes, dans la déclinaison et la conjugaison. Ne pouvant entrer à ce sujet dans les détails circonstanciés qui sont du ressort de la grammaire spéciale, nous nous contenterons de tableaux succincts contenant les finales les plus simples, les flexions communes des noms et des verbes dans les divers idiomes du système; et ici encore, malgré l'atténuation inévitable de valeurs si fugitives et si légères, la ressemblance est restée assez grande pour prouver l'identité primitive.

Le nombre des cas, ainsi que nous l'avons dit, est de huit en indien et de sept dans les langues slaves. Nous donnons ici les six principaux, sans distinction de genres, de la déclinaison fondamentale de chacun des idiomes comparés, afin de marquer, autant que possible, le caractère réel des désinences casuelles, sans égard aux nuances que les voyelles intermédiaires impriment aux divers modes de flexion [1].

[1] La déclinaison simple, applicable à tous les genres et indépendante des voyelles accessoires, est placée la troisième dans les grammaires grecques et latines, où elle aurait dû occuper la

DÉCLINAISON SIMPLE.

SINGULIER.

	Nominatif.	Accusatif.	Génitif.	Locatif.	Datif.	Causatif.
Ind.	*s, -*	*u*	*as*	*i*	*ai*	*â*
Grec.	ς, -	ν, α	ος	ι	ι	...
Lat.	*s, -*	*em*	*is*	...	*i*	*e*
Prus.	*s, -*	*in*	*is*	...	*in*	...
Lith.	*s, -*	*ę*	*es*	*ie*	*ei*	*é*
Escl.	', -	', -	*i*	*i*	*i*	*iu*
Russ.	', -	', -	*i*	*i*	*i*	*iu*
Boh.	-	-	*i*	*i*	*i*	*i*
Pol.	-	-	*i*	*i*	*i*	*ia*

PLURIEL.

Ind.	*as*	*s*	*ân*	*su*	*b'yas*	*bis*
Grec.	ες	ας	ων	σι	σι	...
Lat.	*es*	*es*	*um*	...	*ibus*	*ibus*
Prus.	*ai*	*ins*	*ins*	...	*imans*	...
Lith.	*es*	*ės*	*ù*	*isa*	*ims*	*imis*
Escl.	*i*	*i*	*iĭ*	*eh*	*em*	*emi*
Russ.	*i*	*i*	*eĭ*	*ah*	*am*	*ami*
Boh.	*i*	*i*	*i*	*eh*	*em*	*emi*
Pol.	*ie*	*ie*	*i*	*ah*	*om*	*ami*

DUEL.

Ind.	*du*	*du*	*aus*	*aus*	*byân*	*byân*
Grec.	ε	ε	οιν	...	οιν	...
Lith.	*i*	*į*	*ù*	...	*im*	...
Escl.	*i*	*i*	*iu*	...	*ema*	...

première place. Chez les Slaves, qui l'appliquent surtout au féminin, son rang varie suivant les grammaires.

On voit par ce tableau que la sifflante du nominatif et la nasale de l'accusatif singulier, telles qu'elles existent en indien, en grec et en latin, se conservent encore dans les langues lettonnes, mais s'atténuent chez les Russes et les Polonais en de simples assonances dépourvues de valeur. La désinence prolongée du génitif n'y a laissé que la voyelle *i*, écho perpétuel de tout organe slavon, aussi essentiellement attaché à ces idiomes que l'*ε* à celui des Grecs et l'*a* bref à celui des Indiens. La même voyelle *i* représente avec plus de justesse le locatif et le datif, dont elle est le type syllabique en indien. Le causatif a pour caractère l'allongement de la voyelle en diphthongue.

Au nominatif et à l'accusatif pluriel, l'assonance, maintenue en lithuanien, disparaît de nouveau en russe et en polonais pour ne laisser que la voyelle *i*. Au génitif, toutes ces langues perdent la consonne nasale pour ne conserver qu'une voyelle longue; elles changent au locatif la sifflante en aspirée *h*, au datif et au causatif la labiale en nasale *m*, mais sans altérer le type syllabique qui distingue chacun de ces cas. Les mêmes observations s'appliquent au duel, usité seulement en lithuanien et en esclavon.

Telle est la physionomie générale de la déclinaison, considérée sous sa forme la plus simple dans les langues indienne, romanes et slaves, avec lesquelles s'accordent les langues germaniques, et jusqu'à celles des Celtes et des Finnois. Nous ne prétendons pas toutefois que cette forme soit primitive, ni qu'elle ait servi de base fondamentale à la flexion des noms indo-européens. Nous serions plutôt porté à croire qu'elle n'est que le résumé, la dernière analyse des types employés dès l'origine pour marquer les différents cas. Ces types, ajoutés au corps du radical, qui n'est ni le nominatif ni aucun des autres cas, comme nous avons déjà eu occasion de le prouver dans un précédent ouvrage, consistaient, soit en une simple assonance précédée ou non d'une voyelle, telle qu'on la trouve dans les cas les plus directs : nominatif, vocatif, accusatif, génitif; soit en une syllabe entière, qui était originairement un préfixe intimement lié par l'habitude à la suite des cas indirects : locatif, datif, ablatif, causatif. A mesure que l'on parcourt dans ses détails l'échelle ascendante de la déclinaison, en remontant aux variations successives des voyelles caractéristiques, qui, dans les idiomes slavons comme dans ceux de

l'Inde et du reste de l'Europe, ont produit plusieurs modes de flexion indiqués dans notre liste de désinences, on voit les distinctions génériques et casuelles se prononcer toujours davantage, jusqu'à ce qu'elles se montrent, complètes et isolées, dans les flexions des adjectifs et des pronoms[1]. C'est cette dernière que nous présenterons pour exemple dans un des mots les plus usuels, le pronom possessif *svas*, son, commun à tous les peuples de l'Europe, afin de réunir en un seul tableau les terminaisons des trois genres, telles qu'elles traversent, dans leur plus grand développement, les principales langues du système, chez les Indiens, les Grecs et les Romains, ainsi que chez les peuples slaves.

[1] Voyez *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, Grammaire, p. 391-393. L'explication que les préfixes indiens fournissent de la formation des cas, n'est pas moins manifeste en lithuanien, où la préposition *į*, dans, s'applique au locatif et au datif singulier, et la préposition *są*, avec, au locatif pluriel, sans parler de la préposition *ap*, autour, devenue *am* au datif et au causatif pluriel et duel.

DÉCLINAISON GÉNÉRIQUE

de ***svas*, *svâ*, *svan***, son.

SINGULIER.

Masculin.

	Nominatif	Accusatif	Génitif.	Locatif	Datif.	Causatif
Ind.	*sv as*	*sv an̨*	*sv asya*	*sv asmin*	*sv asmâi*	*sv aina*
Grec.	σφ ος	σφ ον	σφ οιο	σφ ῳ	σφ ῳ	....
Lat.	*su us*	*su um*	*su i*	....	*su o*	*su o*
Prus.	*sv ais*	*sv aian*	*sv aisei*	....	*sv aismu*	....
Lith.	*sv as*	*sv ą*	*sv o*	*sv ame*	*sv am*	*sv u*
Escl.	*sv oi*	*sv oi*	*sv oego*	*sv oem*	*sv oemu*	*sv oiu*
Russ.	*sv oi*	*sv oi*				
Boh.	*sv ůi*	*sv ůi*	*sv ego*	*sv em*	*sv emu*	*sv ym*
Pol.	*sv oi*	*sv oi*				

Feminin.

	Nominatif	Accusatif	Génitif.	Locatif	Datif.	Causatif
Ind.	*sv â*	*sv ân̨*	*sv asyâs*	*sv asyân̨*	*sv asyâi*	*sv ayâ*
Grec.	σφ η	σφ ην	σφ ης	σφ ῃ	σφ ῃ	....
Lat.	*su a*	*su am*	*su æ*	....	*su æ*	*su â*
Prus.	*sv aia*	*sv aian*	*sv aias*	....	*sv aiai*	....
Lith.	*sv a*	*sv ą*	*sv os*	*sv oie*	*sv ai*	*sv à*
Escl.	*sv oia*	*sv oiu*	*sv oeia*	*sv oei*	*sv oei*	*sv oeiu*
Russ.	*sv oia*	*sv oiu*				
Boh.	*sv a*	*sv au*	*sv ei*	*sv ei*	*sv ei*	*sv ą*
Pol.	*sv a*	*sv ą*				

Neutre.

	Nominatif	Accusatif	Génitif.	Locatif	Datif.	Causatif
Ind.	*sv an̨*	*sv an̨*	*sv asya*	*sv asmin*	*sv asmâi*	*sv aina*
Grec.	σφ ον	σφ ον	σφ οιο	σφ ῳ	σφ ῳ	....
Lat.	*su um*	*su um*	*su i*	....	*su o*	*su o*
Escl.	*sv oie*	*sv oie*	*sv oego*	*sv oem*	*sv oemu*	*sv oim*
Russ.	*sv oe*	*sv oe*				
Boh.	*sv é*	*sv é*	*sv ego*	*sv em*	*sv emu*	*sv ym*
Pol.	*sv e*	*sv e*				

PLURIEL.

Masculin.

	Nominatif	Accusatif	Genitif	Locatif	Datif	Causatif
Ind.	*sv ai*	*sv ân*	*sv aiṣân*	*sv aiṣu*	*sv aib̆yaş*	*sv âis*
Grec.	σφ οι	σφ ους	σφ εων	σφ οις	σφ οις	....
Lat.	*su i*	*su os*	*su orum*	....	*su is*	*su is*
Prus.	*sv aiai*	*sv aians*	*sv aians*	....	*sv aimans*	....
Lith.	*sv i*	*sv us*	*sv ů*	*sv ůse*	*sv iems*	*sv ais*
Escl.	*sv oi*	*sv oia*	*sv oiħ*	*sv oiħ*	*sv oim*	*sv oimi*
Russ.	*sv oi*	*sv oi*				
Boh.	*sv oĭi*	*sv é*	*sv yħ*	*sv yħ*	*sv ym*	*sv ymi*
Pol.	*sv oi*	*sv yħ*				

Féminin.

	Nominatif	Accusatif	Genitif	Locatif	Datif	Causatif
Ind.	*sv âş*	*sv âş*	*sv âsân*	*sv âsu*	*sv âb̆yas*	*sv âb̆iş*
Grec.	σφ αι	σφ ας	σφ αων	σφ αις	σφ αις	....
Lat.	*su æ*	*su as*	*su arum*	....	*su is*	*su is*
Prus.	*sv aiai*	*sv aians*	*sv aians*	....	*sv aimans*	....
Lith.	*sv os*	*sv as*	*sv ů*	*sv osa*	*sv oms*	*sv omis*
Escl.	*sv oia*	*sv oia*	*sv oiħ*	*sv oiħ*	*sv oim*	*sv oimi*
Russ.	*sv oi*	*sv oi*				
Boh.	*sv é*	*sv é*	*sv yħ*	*sv yħ*	*sv ym*	*sv ymi*
Pol.	*sv e*	*sv e*				

Neutre.

	Nominatif	Accusatif	Genitif	Locatif	Datif	Causatif
Ind.	*sv âni*	*sv âni*	*sv aiṣân*	*sv aiṣu*	*sv aib̆yaş*	*sv âis*
Grec.	σφ α	σφ α	σφ εων	σφ οις	σφ οις	....
Lat.	*su a*	*su a*	*su orum*	....	*su is*	*su is*
Escl.	*sv oia*	*sv oia*	*sv oiħ*	*sv oiħ*	*sv oim*	*sv oimi*
Russ.	*sv oi*	*sv oi*				
Boh.	*sv a*	*sv a*	*sv yħ*	*sv yħ*	*sv ym*	*sv ymi*
Pol.	*sv e*	*sv e*				

La distinction des genres, qui est surtout palpable dans ce mode de flexion, s'exprime au nominatif singulier, masculin, féminin et neutre, par des désinences presque correspondantes dans les langues classiques et les langues slaves, si ce n'est que, parmi ces dernières, le prussique et le lithuanien ont assimilé le neutre au féminin, tandis que l'esclavon, le russe, le bohémien, le polonais, suppriment les assonances sifflantes et nasales. Le vocatif, qui n'a pu trouver place dans le tableau, est généralement identique au nominatif, excepté au masculin singulier, où il se termine en indien par *a*, en grec par *ε*, en latin et dans les langues slaves par *e*, outre quelques spécialités du féminin. L'accusatif, marqué par l'assonance nasale conservée chez les peuples lettons, la perd entièrement chez les peuples serviens et venèdes, qui l'assimilent soit au nominatif, soit au génitif. Ce dernier cas, allongé en indien par une sifflante syllabique, conserve chez les Slaves le même caractère produit au moyen d'une gutturale. Le locatif et le datif, qui reçoivent en indien, devant leur type habituel *i*, la syllabe intercalaire *sm* (formée sans doute de *sam*, avec), appliquée dans cette langue aux cas obliques, con-

servent ce signe dans tous les adjectifs et dans tous les pronoms des langues slaves, qui l'étendent également au causatif masculin et neutre, allongé en indien par une nasale. L'ablatif, qui reçoit en sanscrit la terminaison *at*, se rapproche du datif dans les idiomes classiques, et se confond avec le causatif chez les Slaves, qui, au féminin, imitent encore les Indiens en désignant ce cas par une voyelle longue.

Au pluriel, l'analogie du nominatif masculin et féminin est frappante, ainsi que celle du nominatif neutre dans toutes les langues, excepté l'indien. Le vocatif lui est partout semblable ; à l'accusatif, l'analogie se soutient dans les langues romanes et lettonnes, mais elle disparaît chez les autres nations slaves qui n'ont pu conserver la sifflante; au génitif, ils l'ont changée en gutturale, en abandonnant la nasale qui la suivait. Au locatif, la syllabe indienne *su* est fidèlement reproduite par la gutturale; de même qu'au datif, à l'ablatif et au causatif, la syllabe *bi* a pour correspondant *mi*, dont l'origine, comme nous l'avons remarqué, se reconnaît également dans les langues slaves.

Quelles que soient les déviations de formes que ce tableau présente au premier coup d'œil, et les alté-

rations inévitables produites, pendant le cours de tant de siècles, à des distances aussi prodigieuses que celles qui séparèrent ces divers peuples, nous ne craignons pas d'affirmer que, d'après les règles de l'étymologie, dont les bases sont maintenant fixées d'une manière positive et invariable, l'analogie primitive de la déclinaison slavonne avec celle des autres peuples indo-européens est ici trop claire, trop saillante, pour qu'il soit possible de la nier un instant, et qu'ici encore les peuples lettons, que nous avons appelés Slaves du centre, se présentent comme les intermédiaires directs entre les Indiens et les autres Slaves répandus en Russie, en Turquie, et en Allemagne.

Nous pourrions pousser plus loin ces rapprochements en examinant chaque flexion spéciale; mais, content d'avoir appelé l'attention de nos lecteurs sur ce sujet de méditations si curieux, nous passerons maintenant à la conjugaison, qui nous présentera des résultats plus vastes encore et plus dignes d'un sérieux examen.

La conjugaison indienne, d'où sont issues toutes celles de l'Europe, embrasse dans son ensemble deux sphères d'idées, dont l'alliance intime con-

stitue sa richesse. Car, si d'un côté la succession des temps, le présent, le futur, le passé, avec toutes leurs nuances intermédiaires et les modes d'intention qui s'y rattachent, s'exprime par une douzaine de formes subdivisées en trois personnes et en trois nombres; de l'autre, les conditions de l'action, soit directe, soit réfléchie, soit passive, la cause, le désir, l'insistance qui l'étendent ou la déterminent, se peignent par des allongements ou des modifications radicales qui réunissent dans le corps d'un seul verbe le sens d'une proposition toute entière. De ces deux genres de moyens, employés simultanément par les Indiens, le premier, commun à toutes les langues, présente en grec un développement immense qui se soutient encore avec éclat en latin et dans les langues lettonnes. Chez les Slaves de l'est et de l'ouest, il commence, au contraire, à faiblir; et réduits à un petit nombre de temps, comme la plupart des autres peuples de l'Europe, ils emploient comme eux l'auxiliaire avec la forme participiale. Mais, au lieu de se borner à cette abstraction logique qui tend à niveler toutes les formes, ils trouvent dans le second moyen, suggéré par la langue indienne et repro-

duit seulement en partie dans la conjugaison grecque et latine, une ressource constante, inépuisable, pour exprimer l'action dans toutes ses phases, son but, son étendue, sa fréquence, son actualité, sa complétion finale.

La conjugaison indienne, considérée dans ses désinences harmoniques et distinctes, compte trois présents, indicatif, subjonctif, impératif; trois futurs, simple, complexe, précatif; quatre passés, imparfait, conditionnel, aoriste, parfait; et un infinitif avec quatre participes, dont le nombre est doublé au passif. En grec et en latin, le nombre des temps augmente encore. En lithuanien, on remarque l'indicatif présent, l'impératif, le futur simple, trois passés, imparfait, conditionnel et parfait, ainsi que l'infinitif et les participes. En esclavon, en russe, en bohémien, en polonais, les désinences temporelles se réduisent tellement, qu'en exceptant le parfait esclavon, qui a conservé une forme spéciale, les autres idiomes ne distinguent plus par des terminaisons personnelles que l'indicatif présent, l'impératif, l'infinitif et les participes. Mais en revanche, les mutations radicales, jointes à l'emploi de l'auxiliaire et des préfixes,

donnent à leurs verbes une telle étendue, que l'on compte dans la plupart d'entre eux quatorze à quinze temps différents. Aussi n'hésitons-nous pas à dire que la conjugaison slavonne est, dans sa constitution particulière, une des plus complètes qui existent, malgré le peu de place qu'elle tiendra nécessairement dans le tableau comparatif qui va suivre, et dans lequel nous n'avons à nous occuper que des rapports que présentent entre elles les désinences, primitivement identiques, de la flexion générale des verbes.

CONJUGAISON SIMPLE.

INDICATIF PRÉSENT.

Ind.	*âmi*	*asi*	*ati*	*âmaş*	*at'a*	*anti*
				âvaş	*at'aş*	*ataş*
Grec.	ω	εις	ει	ομεν	ετε	ουσι (οντι)
				ομεν	ετον	ετον
Lat.	*o*	*is*	*it*	*imus*	*itis*	*unt*
Prus.	*e*	*ese*	*e*	*emai*	*etei*	*e*
Lith.	*u*	*i*	*a*	*ame*	*ate*	*a*
				ava	*ata*	*a*
Escl.	*u*	*eši*	*et*	*em*	*ete*	*ut*
				eva	*eta*	*eta*
Russ.	*u*	*eš'*	*et*	*em*	*ete*	*ut*
Boh.	*u*	*eš*	*e*	*eme*	*ete*	*au*
Pol.	*ę*	*eš*	*e*	*emy*	*ecie*	*ą*

IMPÉRATIF.

Ind.	*dni*	*a*	*atu*	*dma*	*ata*	*antu*
				dva	*atan*	*atân*
Grec.	. . ..	ε	ετω	ωμεν	ετε	ετωσαν (οντω)
				ωμεν	ετον	ετων
Lat.	....	*e*	*ito*	*amus*	*ite*	*unto*
Prus.	....	*is*	*e*	*emai*	*iti*	*e*
Lith.	....	*i, -*	*a*	*ime*	*ite*	*a*
				iva	*ita*	*a*
Escl.	....	*i, '*	*i, '*	*im*	*ite*	*ite*
				iva	*ita*	*ita*
Russ.	....	*i, '*	*et*	*em*	*ite*	*ut*
Boh	....	*i, -*	*i, -*	*ème*	*ète*	*ète*
Pol.	....	*i, -*	*e*	*imy*	*icie*	*ą*

FUTUR.

Ind.	*syâmi*	*syasi*	*syati*	*syâmas*	*syat'a*	*syanti*
Grec.	σω	σεις	σει	σομεν	σετε	σουσι
Lat.	*am*	*es*	*et*	*emus*	*etis*	*ent*
Lith.	*su*	*si*	*s*	*sime*	*site*	*s*
Escl.	*u*	*eši*	*et*	*em*	*ete*	*ut*

PARFAIT.

Ind.	*a*	*i'a*	*a*	*ima*	*a*	*us*
Grec.	α	ας	ε	αμεν	ατε	ασι
Lat.	*i*	*isti*	*it*	*imus*	*istis*	*êre*
Lith.	*au*	*ai*	*o*	*ome*	*ote*	*o*
Escl.	*oh*	*e*	*e*	*ohom*	*oste*	*oša*

PARTICIPE ACTIF.

	Présent.	Futur.	Passé.
Ind.	*an, anti, at*	*syan, syanti, syat*	*vân, usi, vas*
Grec.	ων, ουσα, ον	σών, σουσα, σον	ως, υια, ος
Lat.	*ens*	....	....
Prus.	*uns*	....	....
Lith.	*ąs, anti*	*sęs, senti*	*ęs, usi*
Escl.	*a, ušči*	....	*v, vši,* ou *l, la, lo*
Russ.	*a, ušči*	....	*v, vši, — l, la, lo*
Boh.	*a, auc*	....	*v, vši, — l, la, lo*
Pol.	*ą, ac*	....	*v, všy, — l, la, lo*

PARTICIPE PASSIF.

	Présent.	Futur.	Passé.
Ind.	*amânas, -â, -an*	*syamânas, -â, -an*	*tas, tâ, tan,* ou *nas, nâ, nan*
Grec.	ομενος, -η, -ον	σομενος, -η, -ον	θεις, θεισα, θεν
Lat.	....	....	*tus, ta, tum*
Prus.	....	....	*ts, ta*
Lith.	*amas, ama*	*simas, sima*	*tas, ta*
Escl.	*om, oma, omo*	....	*t, ta, to,* ou *en, ena, eno*
Russ.	*em, ema, emo*	....	*t, ta, to, — en, ena, eno*
Boh.	*em, ema, emo*	....	*t, ta, to, — en, ena, eno*
Pol.	*emy, ema, eme*	....	*ty, tą, te, — ony, ona, one*

INFINITIF ET SUPIN.

Ind.	*tun*
Grec.	τον
Lat.	*tum*
Prus.	*ton, t*
Lith.	*ti, t*
Escl.	*ti, t*
Russ.	*t'*
Boh.	*ti*
Pol.	*ć*

Le tableau que nous avons sous les yeux offre les désinences les plus simples de la conjugaison dans les langues indienne, romanes et slaves, sans égard aux modifications produites par les voyelles caractéristiques, qui, en grec, en latin, en lithuanien, ainsi qu'en sanscrit, influent si puissamment sur la flexion des verbes, et forment des séries régulières de terminaisons complexes dont chacune a reçu le nom de conjugaison [1]. Le lithuanien surtout présente sous ce rapport la coïncidence la plus frappante avec les langues classiques; dans l'esclavon, le bohémien et les idiomes qui en dépendent, cette analogie s'affaiblit graduellement et se neutralise, pour ainsi dire, dans la conjugaison simple ou générale, que nous sommes surtout appelé à considérer dans cet exposé.

[1] Ces voyelles intercalaires sont : en grec, *α*, *ε*, *ο*; en latin, *a*, *e*, *i*; en lithuanien, *e*, *i*, *o*. En indien, elles se résument généralement en *a* et *i*, rarement *u*. Dans la grammaire grecque, les verbes ainsi modifiés, et qui s'appellent avec raison verbes contractes, sont rejetés à la suite des autres; dans la grammaire latine, au contraire, on leur a assigné la première, la deuxième et la quatrième conjugaison, en plaçant dans la troisième les verbes simples, qui devraient évidemment occuper le premier rang.

En examinant cette conjugaison toute régulière, on y retrouve, dans les personnes des trois nombres, l'empreinte irrécusable de leur origine pronominale, savoir, pour la première personne, *m* au singulier et au pluriel, *v* au duel; pour la seconde, *s* au singulier, *t* au pluriel et au duel; pour la troisième, *t* au singulier et au duel, *nt* au pluriel: toutes formes qui, soit en indien, soit en grec, se retrouvent textuellement dans les pronoms personnels *mâ*, *με*, *tvâ*, *σε*, et dans le pronom indicatif *tan*, *τον*. Cette origine, qui n'est plus contestée, se manifeste encore, quoique en s'affaiblissant, dans le présent, indicatif et impératif, de toutes les autres langues, tant romanes et slavonnes, que germaniques, celtiques et même finnoises[1]. Au futur, où elle subsiste aussi, les Lettons, comme les Indiens et les Grecs, prolongent les désinences par une sifflante, tandis qu'à l'exemple des Romains et des Allemands, les Russes et les autres peuples slaves les appliquent immédiatement à la racine, en assimilant le futur au présent.

[1] Les désinences personnelles, qui sont, en gothique, *a, is, ith, am, ith, and;* en gallois, *un, it, ai, em, ech, ent,* deviennent en lapon, *em, ek, e, ep, epped, ek;* ce qui prouve que l'élément indien est aussi entré pour beaucoup dans la formation des langues finnoises.

Le parfait perd en lithuanien et en letton le redoublement de l'indien et du grec; toutefois il conserve dans ces langues, ainsi que dans l'ancien esclavon, une terminaison spéciale qui le distingue, mais qui a disparu sans retour chez tous les autres peuples slaves, pour faire place aux compositions participiales. Ces participes se rapprochent de l'indien et du grec, quant à leurs désinences tant actives que passives, à l'exception du seul participe actif en *l*, qui, produit par la tendance habituelle de l'organe slavon vers cette lettre, et beaucoup plus usité que tous les autres, sert à figurer le parfait simple dans le russe, le bohémien, le polonais, en conservant dans chacune de ces langues les distinctions de genre et de nombre, auxquelles on ajoute en polonais celle des personnes. Combiné de diverses manières, il représente aussi plusieurs parfaits complexes. Le participe passif exprime la voix passive en s'adjoignant le verbe auxiliaire, qui, préposé à l'infinitif, produit également le futur complexe. La voix moyenne ou réfléchie, qui se figure, comme on le sait, en indien et dans les langues classiques, par les trois désinences pronominales prolongées à la suite du radical, s'exprime uniformément dans les langues

slaves par le pronom réfléchi *si*, *sia*, *se* ou *sie*, ajouté à la suite du verbe actif régulièrement conjugué dans tous ses temps.

Quant aux mutations radicales et aux valeurs prépositives, l'infinitif et les participes slavons offrent des combinaisons toutes spéciales, dont le détail, aussi compliqué que curieux, ne saurait trouver place dans cette courte analyse, mais qui suffisent amplement pour suppléer à tout ce que la conjugaison proprement dite semblerait présenter de défectueux, et qui l'élèvent même à un degré de perfection inconnu à la plupart des autres langues [1].

Nous ne saurions mieux terminer ce parallèle que par la comparaison du verbe substantif et auxiliaire, formé en indien et dans toute l'étendue du système des deux types radicaux *as* et *bû*, qui se retrouvent également dans les langues slaves, où ils ont conservé, avec une rare fidélité, les désinences pronominales primitives.

[1] C'est ainsi qu'en russe, par exemple, on forme de la racine *dvig*, mouvoir, les infinitifs *dvigat'*, mouvoir en général; *dvinut'*, mouvoir une fois; *dvigivat'*, mouvoir souvent; *sdvigat'*, achever de mouvoir, etc., qui produisent autant de séries de participes applicables à tous les temps du verbe.

CONJUGAISON PRONOMINALE

de *as*, être, et *бû*, exister.

INDICATIF PRÉSENT.

I.	*asmi*	*asi*	*asti*	*smas*	*sťa*	*santi*
Gr.	εἰμι	εἷς, ἔσσι	ἐστι	ἐσμεν	ἐστε	εἰσι, ἐντι
Lat.	*sum*	*es*	*est*	*sumus*	*estis*	*sunt*
Pr.	*asmau*	*assei*	*ast*	*asmai*	*astai*	*ast*
Lit.	*esmi*	*essi*	*esti*	*esme*	*este*	*esti*
E.	*esm'*	*esi*	*est'*	*esmy*	*este*	*sut'*
R.	*esm'*	*esi*	*est'*	*esmy*	*este*	*sut'*
B.	*isem*	*isi*	*iest*	*isme*	*iste*	*isau*
P.	*iestem*	*iestes*	*iest*	*iestesmy*	*iestescie*	*są*

IMPÉRATIF.

I.	*бav dni*	*бav a*	*бav atu*	*бav dma*	*бav ata*	*бav antu*
Gr.	....	φυ ε	φυ ετω	φυ ωμεν	φυ ετε	φυ οντω
Lit.	....	*buk i*	*buk a*	*buk ime*	*buk ite*	*buk a*
E.	....	*byv ai*	*byv ai*	*byv aim*	*byv aite*	*byv aite*
R.	....	*byv ai*	*byv aet*	*byv aem*	*byv aite*	*byv aiut*
B.	....	*byv ey*	*byv ey*	*byv eyme*	*byv eyte*	*byv eyte*
P.	....	*byv ai*	*byv ai*	*byv aimy*	*byv aicie*	*byv aią*

FUTUR.

I.	*бavi ṣyâmi*	*бavi ṣyasi*	*бavi ṣyati*	*бavi ṣyâmas*	*бavi ṣyaťa*	*бavi ṣyanti*
Gr.	φυ σω	φυ σεις	φυ σει	φυ σομεν	φυ σετε	φυ σουσι
Pr.	*bu se*	*bu sese*	*bu se*	*bu semai*	*bu seti*	*bu se*
Lit.	*bu su*	*bu si*	*bu s*	*bu sime*	*bu site*	*bu s*
E.	*bu du*	*bu des̄i*	*bu det*	*bu dem*	*bu dete*	*bu dut*
R.	*bu du*	*bu des̄'*	*bu det*	*bu dem*	*bu dete*	*bu dut*
B.	*bu du*	*bu des̄*	*bu de*	*bu deme*	*bu dete*	*bu dau*
P.	*be dę*	*be dzies̄*	*be dzie*	*be dziemy*	*be dziecie*	*be dą*

PARFAIT.

I.	*babûv a*	*babûv ita*	*babûv a*	*babûv ima*	*babûv â*	*babûv uṣ*
Gr.	πεφυ α	πεφυ ας	πεφυ ε	πεφυ αμεν	πεφυ ατε	πεφυ ασι
Lat.	*fu i*	*fu isti*	*fu it*	*fu imus*	*fu istis*	*fu ēre*
Lit.	*buv au*	*buv ai*	*buv o*	*buv ome*	*buv ote*	*buv o*
E.	*bi ch*	*bi e*	*bi e*	*bi chom*	*bi este*	*bi chu*
	by h	*by st'*	*by st'*	*by hom*	*by ste*	*by ša*

PARTICIPE.

	Présent.	Futur.	Passé.
I.	*san, sati, sat*	*bavi ṣyat*	*babûv as*
Gr.	ὢν, οὖσα, ὂν	φυ σων	πεφυ ως
Lat.	*-sens*	....	....
Pr.	....	....	*bu uns*
Lit.	*esqs, esanti*	*bu sęs*	*buv ęs*
E.	*sy, susči*	*bu dušč*	*byv ši*, ou *by l*
R.	*sy, susčiĭ*	*bu duči*	*byv ši*, — *by l*
B.	*isa, isauci*	*bu dauci*	*byv ši*, — *by l*
P.	....	*be dacy*	*byv šy*, — *by l*

INFINITIF.

I.	*bavi tun*
Pr.	*bu ton*
Lit.	*bu ti*
E.	*by ti*, ou *byv ati*
R.	*by t'*, — *byv at'*
B.	*by ti*, — *byv ati*
P.	*by ć*, — *byv ać*

Tels sont les principaux traits de ressemblance que les langues slaves, unies entre elles par une affi-

nité si intime, offrent encore avec l'indien, le grec, le latin et le gothique. Dans tout le cours de notre comparaison, il a été facile de remarquer que les langues lettonnes, et à leur tête le lithuanien, sont celles qui ont conservé le plus fidèlement l'empreinte de leur origine indienne. L'esclavon ancien nous est apparu comme un lien intermédiaire entre elles et le russe, le bohémien, le polonais, dont les formes s'atténuent de plus en plus, sans toutefois être arrivées au degré d'altération et de nivellement harmonique auquel l'allemand et les langues scandinaves, l'italien et les langues romanes, si admirables d'ailleurs sous d'autres rapports, sont successivement parvenues de nos jours, nivellement dont l'expression dernière se trouve dans l'anglais et dans le français. Il en résulte évidemment que les langues slaves, si favorables à la mélodie du rhythme, doivent rendre avec plus de bonheur que toutes les autres les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique, et c'est en effet sous ce rapport qu'elles se sont le plus distinguées jusqu'à présent, dans l'élaboration progressive à laquelle elles ont été soumises, et qui promet encore au monde de nombreux monuments littéraires.

Avant de jeter un coup d'œil sur la littérature

des peuples slaves, nous placerons ici, pour terminer nos observations philologiques, le texte exact de l'Oraison dominicale dans les dix langues qui constituent la famille, en appliquant à chacune de ces langues la transcription proposée pour l'esclavon et le russe.

ORAISON DOMINICALE.

I.

Esclavon.

Otče naš, ïže esi na nebesieħ, da sviatitsia imia tvoe; da prïidet carstvïe tvoe; da budet volia tvoia, iako na nebesi i na zemli; ħlieb naš nasuščnyĭ dažd' nam dnes'; i ostavi nam dolgi našia, iako i my ostavliaem dolžnikom našym; i ne vvedi nas v napast', no izbavi nas ot lukavago.

Russe.

Otče naš, suščiĭ na nebesaħ, da sviatitsia imia tvoe; da prïidet carstvïe tvoe; da budet volia tvoia, i na zemli kak na nebesi; ħlieb naš nasuščnyĭ daĭ nam na seĭ den'; i prosti nam dolgi naši, kak i my proščaem dolžnikam našim; i ne predaĭ nas iskušenïiu, no izbav' nas ot lukavago.

Serbe.

Otče naš, koĭ si na nebesieħ, da se sviati ime tvoe; da doĭde carstvo tvoe; da bude volia tvoia, i na zemli kao čto e na nebesi; ħlieb naš nasuščnyĭ daĭ nam danas'; i oprosti nam dolge naše, kao i my čto praščamo dolžnikom našim; i ne predaĭ nas iskutenïiu, no izbavi nas ot zla.

Carnique.

Oča naš, kir si u nebesih, posvečenu bodi iime tvoie; pridik' nam krailestvu tvoie; s' idzie volia tvoia, kakor na nebi taku na zemlii; kruh naš vsakdainii dai nam dones; inu odpusti nam dulge naše, kakor tudi mi odpustimo dulžnikom našim; inu ne upelai nass v' iskušno, tamač reši nass od zlega.

II.

Bohémien.

Otče naš, kteryž ïsy v nebesyh, posvět' se ïmeno tvé; přiïd' kralovstvi tvé; bud' vůle tvá, ïako v nebi tak y na zemi; hleb naš vezdeïši deï nam dnes; a odpusť nam vinny naše, ïakož y my odpauštíme vinnikům našim; y ne vvod' nas v pokušení, ale zbav nas od zleho.

Polonais.

Oyče naš, ktoryś iest v niebiesieh, swieć się imię twoie; přyidź krolestvo tvoie; badź vola tva, iako v niebie tak y na ziemi; hleba našego povšedniego day nam dzisia; y odpuść nam naše viny iako y my odpuščamy našym vinovaycom; i nie vvodź nas v pokušenie, ale nas zbav ode złego.

Venède.

Vošc naš, kenž sü na nebü, husvešone buži tvoio mé; tvoio kraleistvo pšiži; tvoia vohlä se stani, ako na nebü tak teš na zemi; naš šedni klèb dai nam žinsa; a vodai nam naše vini, ako mü vodavamü našim vinikam; a ne vöhž nas do spütovana, ale humož nas vot togo zlègo.

III.

Prussique.

Tava nuson, kas tu essei en dangon, svintints virst twais emnes; pereit twais ryks; twais quaits audasin kagi en dangon tyt deigi no semien; nuson deinennin geitien dais numans šan deinan; bhe etwerpeis numas nusons aušautins, kaimes etwerpimai nusons aušautenikamans; bhe ni weddeis mans em perbandasnan, šlait israukeis mans esse wissan wargan.

Lithuanien.

Têve musû, kurs essi danguie, te essie švenčamas tavo vardas; te ateinie tavo karalyste; te nusidůdie tavo vale, kaip danguie taip ir ant žėmės; důną musû diesnišką důk mums ir šę dieną; ir atlėisk mums musû kaltes, kaip mes atlėidzam savo kaltiemus; ir ne vesk mus į pagundimą, bet gėlbėk mus nů pikto.

Letton.

Mûsu têvs debbesis, svêtits lai tôp tavs vârds; lai nâk tava valstiba; tavs prâts lai noteek, ka debbesis ta arridzan zemmes virzû; mûsû deenišku maizi dôd mums šodeen; un pametti mums mûsu parradus, ka arrimês pamettam saveem parradneekeem; un ne eeveddi mûs eekš kârdinašanas, bet atpesti mûs no ta launa.

TROISIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE DES SLAVES.

Troisième Partie.

LITTÉRATURE DES SLAVES.

Après avoir considéré les idiomes slavons sous le rapport historique et grammatical, il nous reste à jeter un coup d'œil sur leur développement littéraire, moins avancé sans doute que celui de nos langues d'occident, formées et épurées sur les modèles classiques, mais plus digne cependant qu'on ne le croit généralement d'une estime et d'une attention réfléchies. Les peuples slaves, placés pour la plupart dans des conditions défavorables dès les premiers temps de leur existence nationale, inquiétés à l'ouest par les Allemands, au sud par les Hongrois et les Boulgares, à l'est par les Tatares et les Mongols, et tenus, soit sous une dure dépendance, soit dans une agitation continuelle, n'ont pu vaincre que par un zèle et une persévérance à toute épreuve les obstacles

qui s'opposaient partout au développement de leur génie. Aussi l'influence immédiate de leurs premiers missionnaires, l'essence et la forme de leur culte, l'exemple des nations puissantes dont ils étaient tributaires ou alliés, durent-ils nécessairement se faire sentir dans presque toutes leurs productions littéraires, et leur imprimer des caractères divers selon les tendances qui en étaient la source. Sous ce point de vue, comme sous tous les autres, les Slaves forment trois grandes divisions, ceux de l'est, ceux de l'ouest, ceux du centre. Les premiers, soumis pour la plupart à l'église grecque, conservant l'esclavon pour langue liturgique, sont les Russes, les Serbes, les Croates, les Carniens; les autres, réunis à l'église romaine et adoptant la liturgie latine, sont les Bohêmes, les Slovaques, les Polonais, les Vendes; les derniers enfin, convertis plus tard et passés presque tous au protestantisme, sont les Lithuanes et les Lettons. C'est cette division naturelle que nous allons suivre dans l'exposé de leur histoire littéraire, représentée par ceux de ces peuples qui ont acquis le plus d'importance. D'un côté, littérature esclavonne, russe et serbe; de l'autre, littérature bohémienne et polonaise; de l'autre

enfin, littérature lettonne, jusqu'ici à peine ébauchée.

En cherchant à retracer ici l'histoire littéraire de ces divers peuples, nous sommes loin de prétendre épuiser un sujet si vaste et si intéressant. Content de faire connaître les titres des ouvrages les plus remarquables et d'indiquer les auteurs que chaque pays présente avec un juste orgueil, nous remettons à un avenir, peu éloigné peut-être, l'espoir de voir les meilleures productions de la littérature générale des Slaves traduites et propagées dans les langues d'occident, heureux d'avoir contribué, pour notre part, à les désigner à l'attention studieuse de ce siècle d'association intellectuelle entre toutes les nations de l'Europe [1].

[1] Pour les noms propres qui seront cités dans cette partie, nous conserverons à chaque langue son orthographe nationale; c'est-à-dire que les noms esclavons, russes et serviens, seront écrits d'après notre transcription (page 84); les noms dalmates, bohémiens, polonais, lithuaniens et lettons, d'après le système adopté par chacun de ces peuples (pages 91-95).

I.

Littérature esclavonne.

On ne saurait douter que, dans les temps reculés, toute la race slave n'ait parlé une même langue. Mais l'accroissement de la population, et surtout l'immensité de l'espace que cette nation nomade a couvert en Europe, ont dû bientôt fractionner cette langue en plusieurs dialectes homogènes, qui déjà du temps de Charlemagne distinguaient les différentes tribus[1]. Toutefois la communauté d'origine et la nature même du territoire, qui n'était pas, comme la Germanie, hérissé de montagnes et de forêts, ont entretenu dans toute l'étendue de cette race des communications actives, continuelles, qui ont empêché chacun de ses idiomes d'adopter des caractères assez tranchés pour qu'on pût cesser un instant de les considérer comme les rameaux d'une même souche qui, de la mer du Nord à la mer Noire

[1] *Voyez* Eginhard, *Vita Caroli Magni*, 12.

et des Carpathes aux monts Ourals, se couvre partout du même feuillage et semble appelée à porter les mêmes fruits.

Parmi ces idiomes, il en est un que l'érudition elle-même, trompée par l'apparence et le respect des traditions, a long-temps regardé comme le germe unique d'où étaient sortis tous les autres. L'ancienne langue liturgique ou esclavonne, consacrée au culte religieux, passait pour la mère des idiomes slavons jusqu'au commencement du siècle actuel, où un examen plus approfondi, fondé sur des faits irrécusables, a prouvé qu'elle n'était qu'une sœur aînée que la religion a revêtue d'un caractère auguste, et qui a conservé plus fidèlement que les autres, à l'exception toutefois du lithuanien, les traits de perfection primitive qu'elle doit à son origine indienne. Cette langue, depuis long-temps éteinte, n'existe plus que dans les livres; mais où fut-elle jadis parlée? C'est ce que les recherches les plus consciencieuses et les plus savantes n'ont pas réussi à déterminer d'une manière certaine; car les uns la rapprochent de la Servie ou de la Russie, les autres la placent chez les Carniens ou chez les Slovaques, sans qu'il soit possible de démêler la

vérité au milieu de tant de raisons spécieuses. Il paraît cependant que cet idiome, fixé et consacré par Cyrille et Méthode, les premiers apôtres des Slaves, devait être parlé à Thessalonique, leur patrie, alors entourée de colonies serviennes ; ce qui semblerait décider la question en faveur de la branche serbe, à laquelle l'ancien esclavon appartient d'ailleurs par sa forme.

On aurait peine à croire qu'une langue si cultivée, si complète, se fût conservée jusqu'au neuvième siècle par la simple transmission orale, avant d'être fixée par l'écriture, si le lithuanien, plus complet encore, ne nous offrait le même phénomène. On a tort de penser, en général, que la transmission orale altère les langues ; elle les conserve, au contraire, intactes, sans jamais les modifier ni les étendre, ce qui est l'effet de la civilisation. Nous ne citerons à l'appui de cette assertion que les dialectes populaires encore existants dans les provinces de France et d'Allemagne, et qui rappellent beaucoup plus fidèlement le latin et l'ancien tudesque, d'où ils dérivent, que les langues polies et élégantes usitées dans la société. L'esclavon, issu de race indienne, a pu ainsi se perpétuer sans peine dans toutes ses formes et toutes

ses désinences, jusqu'au moment où deux saints missionnaires l'élevèrent au rang de langue écrite.

Constantin, dit *Cyrille*, et Méthode, son frère, naquirent, au commencement du neuvième siècle, à Thessalonique, capitale de la Macédoine, alors dépendante de l'empire d'Orient. On ne sait si leur famille était grecque ou slavonne; mais il dut leur être facile à tous égards de se familiariser avec un idiome parlé journellement autour d'eux par une foule d'habitants de la ville même. Constantin ne borna pas là ses études, et le surnom de philosophe, qui lui est resté, prouve qu'il était également versé dans les langues savantes de l'Europe et de l'Asie. Lorsqu'il fut sorti de l'adolescence, ses parents l'envoyèrent à Constantinople, où il embrassa, ainsi que son frère, l'état ecclésiastique. Ce fut là que le khan des Khazares, tribu finnoise des bords de la mer Caspienne, députa des ambassadeurs à l'empereur Michel III, pour lui demander un missionnaire chrétien. Constantin fut chargé de cette mission, dont sa piété et sa science le rendaient digne. Après avoir appris la langue khazare à Kherson, où il découvrit les reliques de saint Clément, il se rendit au milieu de ce peuple, qui reçut sa

prédication avec joie. Ce fut probablement à son retour qu'il fut appelé chez les Boulgares et les Serbes, pour lesquels il entreprit les grands travaux qui font encore bénir sa mémoire. Combinant avec art les caractères grecs avee quelques lettres empruntées à l'hébreu, à l'arménien, au copte, il composa un alphabet nouveau, propre à rendre tous les sons des idiomes slavons, et il entreprit avec cet alphabet la traduction complète des livres saints. Bientôt une autre ambassade, envoyée vers 862 par Rostislav, prince des Moraves, appela Constantin et Méthode vers ce peuple déjà converti, mais qui avait besoin d'être instruit encore dans la connaissance de la religion chrétienne. Ce fut là qu'ils se livrèrent avec zèle à l'interprétation de la Bible et à l'introduction de la liturgie, jusqu'en l'année 868, où le pape les invita à se rendre à Rome. Portant avec eux les reliques de saint Clément, ils furent reçus à l'entrée de la ville par Adrien II, à la tête de son clergé; tous deux furent proclamés évêques, et leurs disciples furent nommés prêtres et diacres. Constantin refusa toutefois le diocèse que le pape lui destinait; il changea, avec sa permission, son nom en celui de Cyrille, et mourut quarante

jours après à Rome, où il fut canonisé. Méthode retourna, la même année, en Moravie, dont il avait été nommé évêque, et continua pendant treize ans encore, au milieu de luttes et d'obstacles sans nombre que lui suscitait la jalousie du clergé allemand, mais avec l'approbation du peuple et l'autorisation du pape lui-même, l'œuvre apostolique qu'il avait entreprise et dont les fruits s'étendent jusqu'à nos jours.

Il est difficile de déterminer si la traduction de la *Bible esclavonne* doit être complètement attribuée aux deux frères. Il paraît hors de doute qu'ils traduisirent en entier les Évangiles et les Épîtres, dont il existe d'anciens manuscrits qui remontent aux onzième et douzième siècles[1], ainsi que la liturgie et les Psaumes; mais il est probable que l'Ancien-Testament fut achevé plus tard par les prêtres grecs que les princes serviens et les princes russes, successeurs de Vladimir le Grand, appelèrent de Constantinople et entretinrent long-temps à leurs cours. Quoiqu'il en soit, l'ensemble de la Bible, écrit dans

[1] L'Évangile d'Ostromir est de 1056; l'Évangile de Mstislav de 1125; celui de Moscou, plus complet, de 1144; mais le premier manuscrit de la Bible entière ne date que de 1499.



un style plein de noblesse et de force, respire ce calme et cette onction sacrée que réclame un si grave sujet, et Cyrille et Méthode conservent la gloire d'avoir les premiers, depuis Ulfilas, révélé au peuple, dans une langue usuelle, les saints oracles littéralement traduits, et non simplement résumés comme dans les paraphrases de Cædmon et d'Otfried.

On aurait dû croire que l'esclavon, ennobli et répandu par leurs soins, et doté par eux d'un alphabet si riche, aurait conservé pendant long-temps encore sa domination sur tous les peuples slaves. Mais l'opposition du clergé de l'Allemagne et les luttes violentes du grand schisme d'Orient, qui éclata du vivant même de Méthode, détruisirent bientôt l'heureuse harmonie qui semblait devoir unir cette grande famille. La Bohème, convertie par des prêtres latins, repoussa la liturgie slavonne; en Pologne, elle ne fut que tolérée, ainsi que chez les Dalmates de Servie, et ces trois peuples eurent recours aux lettres gothiques et latines, qu'ils combinèrent diversement pour exprimer les sons de leur langue. Leur exemple fut suivi par les Vendes, les Prussiens, les Lithuanes, convertis plus tard au christianisme; tandis

qu'une partie des Croates et des Carniens, restés fidèles au culte grec sans se séparer de la cour de Rome, adoptèrent un alphabet spécial calqué sur celui de Cyrille, mais offrant des formes modifiées sur le modèle des lettres éthiopiennes. Le respect dont on sut l'entourer, en attribuant son invention à saint Jérôme, l'a perpétué jusqu'à nos jours sous le nom d'alphabet glagolitique.

L'esclavon, ainsi arrêté dans sa marche et dans son utile influence, vit sa sphère d'action bornée à la Servie et à la Russie, qui restèrent attachées à l'église grecque, et dont les princes nouvellement convertis montrèrent le plus grand zèle pour la littérature sacrée. Vladimir Ier, vers l'an 1000, fit faire de la Bible de saint Cyrille une copie qui ne nous est point parvenue; et Iaroslav Ier, aussi grand que son père et plus irréprochable que lui, rédigea, vers 1030, sous le titre de *Pravda ruskaïa*, le plus ancien code de lois russes [1]. Dès lors l'esclavon, devenu la langue de l'état, influa puissam-

[1] On doit compter aussi au nombre des plus anciens monuments slavons le Missel déposé à la cathédrale de Reims pour servir au sacre des rois de France, et que l'on croit avoir été apporté en 1051 par Anne Iaroslavna, femme de Henri Ier.

ment sur l'idiome de la Russie, qui se développa progressivement sous ses auspices. NESTOR, moine d'un couvent de Kiev (1056-1116), devint le père de l'histoire russe en publiant ses précieuses *Annales*, dans lesquelles les événements les plus remarquables depuis la fondation de la monarchie jusqu'à son temps, sont racontés dans un style plein d'onction, souvent animé et pittoresque[1]. Le grand-prince Vladimir Monomaque laissa, bientôt après, de sages *Instructions* pour ses enfants. Les *Annales* de l'histoire russe furent continuées à la même époque par BASILE (vers 1100) et SYLVESTRE († 1124), et, cent ans plus tard, par le grand-prince Constantin, dont les écrits sont malheureusement perdus. Bientôt, cependant, la conquête des Mongols, qui suivit en 1224 la sanglante bataille de la Kalka, anéantit tant de belles espérances, en plongeant tout l'est de l'Europe dans l'anarchie et l'esclavage.

Cependant les moines, à l'ombre de leurs cellules, poursuivaient leurs travaux sur la Bible, ou composaient, comme CYRILLE de Kiev († 1281), de nobles et touchantes *Homélies*. D'autres, à l'exemple

[1] Ces Annales ont été publiées et traduites avec un savant commentaire par Schlötzer, à Göttingue, 1802.

de SIMON de Souzdal († 1226), continuèrent les *Annales* nationales, qui se terminent à la *Chronique de Ste Sophie* et au *Livre des degrés*. Toutefois le style s'affaiblit de plus en plus, la langue s'altéra et finit par servir d'organe à des contes puérils, qui signalent une époque de décadence, dans laquelle on admire cependant encore l'inspiration religieuse de PHOTIUS († 1431), de VASSIAN († 1481), et surtout de MACAIRE († 1564), auteur d'une *Biographie des Saints*.

La dernière période de la littérature esclavonne, après l'affranchissement de la Russie, à compter du seizième siècle, fut marquée par une réforme systématique poursuivie avec plus de zèle que de prudence. Des fautes graves s'étant introduites dans les copies successives des Écritures, on crut nécessaire d'en revoir la traduction entière en la confrontant avec le texte grec. Cette œuvre, commencée en 1512, et souvent interrompue par des oppositions violentes, ne fut achevée qu'en 1659, où le savant patriarche NIKON publia la révision de la Bible complète. Mais si le sens primitif s'y trouvait rétabli, la langue y était singulièrement altérée et remplie d'hellénismes et de russicismes tout-à-fait contraires

à sa nature. Aussi ne retrouve-t-on l'esclavon pur que dans les écrits d'une date antérieure. Sous sa forme actuelle, il est encore usité pour la célébration journalière du service dans les églises russes et serviennes, dont il est la langue consacrée.

La meilleure grammaire qui ait été publiée pour l'étude de cet important idiome est sans contredit celle du grand philologue Dobrovsky, de Prague, sous le titre de *Institutiones linguæ slavicæ*. Quant aux lexiques, on doit citer, outre le *Vocabulaire esclavon* de l'évêque Eugène, le *Dictionnaire étymologique* de Reiff, qui contient tous les mots simples et dérivés de la langue ancienne et moderne.

II.

Littérature russe.

L'ancienne Russie a été habitée de temps immémorial par des Slaves qui, morcelés en une foule de tribus et affaiblis par des luttes et des guerres continuelles, restèrent long-temps privés de tout pouvoir, s'adonnant à la chasse et à la vie pastorale, à l'exemple des anciens Scythes, et étrangers comme eux aux grands événemens de l'histoire. Sans cesse harcelés par les peuples limitrophes, les Tatars, les Finnois, les Scandinaves, ils surent toutefois, en défendant leur indépendance, jeter les fondements d'une civilisation nouvelle; et tandis que les tribus du midi, dont la métropole était Kiev, ressentaient l'influence salutaire de la proximité de l'empire d'Orient, les tribus du nord construisaient Novgorod, centre important de commerce et d'industrie. Cette nouvelle république, menacée dans son existence par des dissensions intérieures, appela

à son secours, en 862, Rurik, chef des Varègues suédois, et lui conféra la puissance suprême, qu'il transmit à ses descendants. C'est alors que, pour la première fois, nous voyons paraître le nom de Russes, tiré probablement du mot *Ruotsi*, qui en finnois signifie étrangers, et qui s'appliquait naturellement à ces chefs inconnus, tout-à-coup placés à la tête de l'état. Leur nom passa à la nation entière; mais leur langue disparut et se confondit rapidement avec celle de leurs sujets slavons, et déjà les petits-fils de Rurik n'entendaient plus que l'idiome national[1]. Celui-ci, après une longue enfance, reçut tout-à-coup une impulsion puissante par l'établissement du christianisme sous Vladimir I, et par l'introduction de la Bible en langue esclavonne, qui devint dès lors l'idiome littéraire, assez peu différent de l'ancien russe pour être facilement compris des habitants, et cependant assez distinct de lui pour l'enrichir sans l'absorber. Long-temps ces deux langues analogues subsistèrent ainsi de concert, l'une fixe, impassible, immuable, organe des

[1] Aux noms scandinaves des premiers princes Rurik, Oleg, Igor (en suédois Rurik, Olav, Ingvar), succèdent les noms slavons de Sviatoslav, Iaropolk, Vladimir, etc.

prêtres, de l'église et des lois; l'autre vague, capricieuse et mobile, secouant par degrés son antique barbarie, modifiée, altérée, agrandie à chaque progrès de cette puissance nouvelle que les belliqueux successeurs de Rurik étendirent de Kiev sur une foule de provinces. Ce fut dans cette période de près de quatre siècles que fleurit la littérature esclavonne, désormais naturalisée en Russie, et sanctionnée par le respect du culte et la dépendance des Russes de l'église d'Orient, en opposition à l'église romaine. Les prêtres, à l'exemple de Cyrille et de Méthode, composèrent dans cette langue leurs écrits religieux, et les princes s'en servirent, comme Iaroslav, dans tous leurs actes de souveraineté, tandis que Nestor et ses successeurs la pliaient au style de l'histoire.

Cependant la langue russe proprement dite, l'idiome vulgaire, quoique négligé dans les villes et exclu de la littérature savante, n'en vivait pas moins dans la bouche de tout un peuple, fidèle dépositaire des anciennes traditions. Pittoresque et varié dans sa forme, musical dans ses intonations, le russe a eu, comme le celtique, ses chantres et ses bardes inspirés. Boïan, le rossignol des temps anciens, le

plus illustre des poètes populaires, n'est plus connu que par la gloire de son nom; mais de nombreuses légendes, répétées maintenant encore dans la cabane enfumée du paysan russe pendant les longues veillées d'hiver, prouvent bien que ce génie sauvage a eu de nombreux imitateurs. L'établissement du christianisme, ce gage du bonheur des nations, fut vivement apprécié par les Russes, qui, dans leur juste reconnaissance, le personnifièrent dans un héros. Vladimir le Grand, ami des arts, que des Grecs instruits cultivaient sous ses auspices, protecteur de la religion qu'il propagea, et dont les fruits firent oublier ses fautes, devint l'Arthus et le Charlemagne de la Russie, et ses hauts faits furent un mythe national qui domina tous ceux du paganisme. Autour de lui se groupèrent ces guerriers aux formes athlétiques, au cœur généreux, dont la poésie aime à entourer le berceau mystérieux des peuples; et les exploits du vaillant Dobrinia, de Rogdaï, d'Ilia, de Curilo, animèrent les ballades nationales, et vivent encore dans de naïfs récits. Plusieurs romances pleines de délicatesse et de grâce, et souvent empreintes d'une mélodie touchante, existent encore dans le dialecte petit-russien parlé à Kiev et parmi

les Cosaks, et plus original que celui du nord[1]. C'est aussi dans ce même dialecte, mêlé de beaucoup d'expressions anciennes, qu'a été composé le poëme le plus remarquable de la première époque, le récit de l'*Expédition d'Igor*, qui remonte jusqu'au douzième siècle. Igor, prince apanagé de Novgorod-Severskoï, entreprit, en 1184, de concert avec son frère Vsevolod, et sans la participation du grand-prince, une attaque contre les Turcs Polovzes campés sur les bords du Don. D'abord vainqueur, il vit ensuite ses troupes écrasées sous le nombre des ennemis, et lui-même fut fait prisonnier; mais il parvint à briser ses chaînes, et le poëte célèbre son retour. Ce morceau, en prose cadencée, et d'une harmonie remarquable, respire cette douce mélancolie, cette résignation patiente qui distinguent le caractère des Slaves. L'élégance et la mollesse de ses formes doivent étonner à une époque si reculée, où l'occident et le midi de l'Europe sortaient à peine de la barbarie. OEuvre éminemment patriotique, son but est de prêcher l'union parmi les princes

[1] Ces chants ont été réunis et imités en allemand par Goetze, dans les recueils intitulés : *Fürst Vladimir und seine Tafelrunde*, 1819; et *Stimmen des russischen Volks*, 1828.

russes, divisés alors, au milieu du danger, par de tristes rivalités personnelles. Il coïncide d'ailleurs avec le temps des croisades ; ce qui donne à ce monument curieux, découvert seulement à la fin du dernier siècle, une importance d'autant plus grande qu'il est le seul représentant complet de l'ancienne nationalité russe [1].

Après le poème d'Igor, qui, avec quelques ballades isolées, résume toute la première période de la littérature russe proprement dite, suit une vaste et triste lacune occupée par la domination des Mongols, pendant laquelle les sciences et les lettres et tous les arts utiles tombèrent en décadence, période dont les vertus de quelques princes, d'un Alexandre Nevskiï, d'un Dmitri Donskoï, ne purent ni alléger le poids ni détruire les conséquences funestes. Un nuage funèbre couvrit toute la Russie, effaça toute sa gloire acquise, et la fit reculer de deux siècles. Les églises furent pillées, les manuscrits brûlés, et la

[1] Le poème d'Igor fut découvert en 1795 par le prince A. Musin Puškyn, dans un vieux manuscrit qui, heureusement pour la science, fut aussitôt reproduit dans plusieurs éditions ; car, en 1812, il fut brûlé pendant l'incendie de Moscou. Nous venons d'en achever la traduction, que nous placerons dans la suite de ce volume.

piété proscrite se réfugia dans les cloîtres, où l'ignorance pénétra de plus en plus, sans cependant décourager entièrement les modestes historiens de ces temps de ténèbres.

Avec Ivan III le Superbe, ou plutôt le Victorieux, qui brisa, en 1468, le joug humiliant des Mongols, commença une nouvelle aurore, dont les développements, quoique lents et timides, préparèrent cependant de loin la régénération nationale. Pendant tout le cours des quinzième et seizième siècles, la langue russe s'enrichit par degrés de mots puisés dans les idiomes avec lesquels elle se trouvait en contact. Ce mélange, d'abord informe, de tatarismes, de germanismes, de polonismes, se fondit et se régularisa en s'étendant. Ivan IV appela à sa cour des médecins et des artistes étrangers; il fonda, en 1564, la première imprimerie à Moscou, et établit en même temps des écoles dans les principales villes de l'empire. Ces indices de civilisation continuèrent sous Boris, et ne furent qu'un instant arrêtés par les troubles de l'interrègne. Enfin, quand l'avènement de Michel Romanov, en 1613, eut rendu à la Russie son calme et son indépendance, le génie national commença à renaître et à tenter un nouvel

essor. Les tsars Alexis et Fédor, le père et le frère de Pierre le Grand, ouvrirent la voie à ce hardi réformateur, dont ils furent les dignes devanciers. Sous eux parurent une foule d'annales écrites soit en esclavon modifié, soit dans le dialecte russo-polonais usité en Lithuanie; tandis que la littérature polonaise dominait dans les cercles des nobles, et que les séminaristes, surtout ceux de Kiev, représentaient des récits dialogués de la Bible. Ces grossiers essais furent bientôt remplacés par les drames russes de Siméon de Polock (1628-1680), moine instruit, précepteur du tsar Fédor, et traducteur d'un *Psautier* en vers. Ses pièces, parmi lesquelles on cite *Nébukadnasar* et l'*Enfant prodigue*, furent représentées avec succès à la cour, sous les auspices de la princesse Sophie. Bientôt ce spectacle si nouveau, accueilli avec enthousiasme, s'enrichit de l'imitation de plusieurs pièces tirées du théâtre français. Dmitri de Rostov (1651-1709), écrivain ecclésiastique, épura en même temps la prose russe; des traductions, des récits de voyages commencèrent aussi à paraître, et tout se prépara pour l'ère nouvelle qui devait régénérer la Russie.

Cette ère s'ouvrit avec le règne de Pierre le Grand,

à jamais mémorable dans les fastes de l'histoire. L'idiome populaire, jusque alors dédaigné et entièrement subordonné à l'esclavon, fut tout-à-coup tiré de sa servitude, et élevé au rang de langue sociale. L'ancien alphabet fut révisé et modifié par les soins éclairés de l'empereur; des imprimeries furent établies, le premier journal publié, des savants de tous les pays appelés dans la nouvelle capitale, qui s'enrichit bientôt des chefs-d'œuvre des arts. Une foule de traductions des ouvrages les plus remarquables initièrent les Russes dans la littérature européenne; initiation trop brusque sans doute, et qui comprima en partie le génie national, mais qui fut en même temps une source de lumières et un noble motif d'émulation. L'archevêque *Théophane* Procopovič (1681-1736), animé d'un pur patriotisme, seconda de tout l'ascendant de sa science les plans de réforme du tsar; il encouragea partout l'étude des lettres, qu'il cultivait lui-même avec succès, et consacra la gloire de son bienfaiteur dans une touchante *Oraison funèbre* dont l'éloquence est encore admirée. Tandis que le savant Müller (1705-1783), Allemand de naissance, faisait de curieuses recherches sur l'histoire russe, Trediakovskiĭ (1703-1769)

essayait de faire à la langue l'application des mètres classiques; mais la lourdeur et la monotonie de sa diction, remarquables surtout dans son *Télémaque* en vers, firent échouer ses essais utiles. Le prince KANTEMIR, au contraire (1709-1744), Moldave d'origine, et ambassadeur russe à Londres et à Paris, se distingua par l'élégance et la force de son style autant que par la délicatesse de son esprit. Il publia, outre plusieurs traductions d'ouvrages latins et français, et entre autres d'Horace et de Fontenelle, des fables et des satires originales; et sans doute il eût réformé la langue en l'élevant vers sa perfection actuelle, si une mort prématurée n'avait arrêté tant d'honorables travaux.

Cette gloire était réservée à un homme sorti d'une condition plus humble. Fils d'un simple pêcheur du district d'Arkhangel, LOMONOSOV (1711-1765), guidé par son génie, s'attacha à étudier cet idiome qui, malgré tant d'emprunts étrangers, conservait tant de sève et de vie, et qui tendait lui-même à s'affranchir des imperfections qui le déparaient encore. Le premier il lui assigna des règles fixes par la publication de sa *Grammaire*, en même temps que par ses études sur le rhythme il révélait à ses compa-

triotes toutes les ressources poétiques de leur langue. Unissant l'exemple au précepte, il donna des modèles de tous les genres de style dans un grand nombre de compositions estimées, parmi lesquelles on remarque surtout son *Ode à la Paix*, son *Épître sur le Verre*, son *Recueil de Psaumes*, et ses *Éloges académiques*.

Sumarokov (1718-1777), son contemporain et son émule, quoique moins pur et moins naturel que lui, a cependant le mérite d'avoir composé quelques bonnes fables et fondé le premier un théâtre vraiment national. Avant lui, les histoires bibliques dialoguées tenaient seules lieu de comédies et de tragédies. La représentation de *Horev*, en 1750, sembla donc ouvrir une ère nouvelle. Secondé par le célèbre acteur Volkov, et encouragé par la protection de la cour, Sumarokov établit à Moscou un théâtre sur lequel furent représentés successivement *Hamlet*, *Sinav et Truvor*, *Pseudo-Dmitri*, et plusieurs autres drames, auxquels leur nouveauté, plutôt que leur mérite, donnait un succès d'enthousiasme.

Ces deux écrivains, qui illustrèrent le siècle d'Anne et d'Élisabeth, eurent pour contemporains et pour

successeurs Popovskiĭ (1730-1760), élégant traducteur de l'Essai sur l'Homme de Pope; Heraskov (1736-1807), auteur des poèmes héroïques de la *Rossiade* et de *Vladimir*, ouvrages trop vantés dans leur temps; Petrov (1736-1799), traducteur de l'Énéide et auteur de quelques odes pleines d'éclat. La prose fut cultivée avec succès par le savant métropolitain *Platon* Levšin (1737-1812), auteur d'une *Histoire de l'Eglise russe* et de plusieurs sermons remarquables; et par *Ivan* Levanda (1736-1814), son digne émule dans l'éloquence de la chaire.

Une nouvelle aurore se leva avec le règne glorieux de Catherine II, de cette grande et puissante souveraine, digne héritière de Pierre le Grand, dont elle seule comprit tout le génie. Sous ses auspices et par son impulsion surgit une brillante génération d'écrivains à la tête desquels se plaça Deržavin (1743-1816), originaire de Kasan, le plus grand poète de la Russie par la sublimité de ses pensées, qui l'élèvent souvent au niveau des beaux génies de l'antiquité. Son *Hymne à Dieu*, le plus parfait peut-être qu'ait inspiré ce magnifique sujet, a non seulement été reproduit dans la plupart des

langues de l'Europe, mais accueilli jusqu'au Japon et en Chine, où il a été inscrit dans les palais et dans les temples. Ses autres compositions, telles que *Felica*, la *Cascade*, la *Mort de Meščerskiï*, l'*Epître à un Grand*, le placent incontestablement au premier rang des chantres lyriques. A côté de lui viennent se grouper Bogdanovič (1743-1803), auteur du gracieux poëme de *Dušenka* ou *Psyché*; Hemnicer (1744-1784), dont les fables sont pleines de sel; Neledinskiï (né 1751), chansonnier national; Kostrov († 1796), traducteur consciencieux de l'Iliade et des poésies d'Ossian; Bobrov († 1810), auteur du poëme héroïque la *Chersonide*, et d'imitations un peu emphatiques des poëtes anglais. Le théâtre fut perfectionné par Kniažnin (1742-1791), dont les drames, et particulièrement le *Glorieux*, sont écrits dans un style noble, quoique froid; par Ablesimov († 1784), auteur du charmant vaudeville du *Meunier*, tableau fidèle des mœurs populaires; et surtout par Fon-Vizin (1745-1792), issu d'une famille allemande, célèbre par ses contes en prose et ses spirituelles comédies de l'*Enfant gâté* et du *Brigadier*, et par Kapnist (1756-1823), poëte lyrique, auteur d'une tragédie d'*Antigone* et de la jolie comédie de la

Chicane. Cependant la fondation de l'Académie de Saint-Pétersbourg, la publication d'une grammaire et d'un dictionnaire national, une foule de recherches scientifiques et philologiques, entreprises sous les auspices de l'impératrice, contribuèrent puissamment au perfectionnement de la langue. L'histoire, sous un règne aussi illustre, ne pouvait manquer d'interprètes, et pendant que Pallas, que Schlotzer (1735-1809) représentaient dignement l'Allemagne, le prince Šč̃erbatov (1733-1790), Hilkov, et Tatiščev, réunissaient les documents de l'histoire de Russie; Golikov (1735-1801) écrivait celle de Pierre Ier; et Boltin (1735-1792), critique distingué, jetait le plus grand jour sur les origines de sa patrie. On doit encore citer Novikov (1744-1818), auteur d'ouvrages biographiques, ardent promoteur des études; et les prélats Podobiedov (1742-1818), et Bratanovskiĭ (1761-1806), orateurs pleins de gravité et d'onction, dont le premier s'est surtout rendu célèbre par l'*Eloge funèbre de Catherine*.

L'apparition d'un homme supérieur, d'un profond et éloquent historien, a caractérisé l'époque actuelle,

embrassant les règnes d'Alexandre et de Nicolas. Soutenu par l'impulsion puissante que le digne petit-fils de Catherine venait d'imprimer aux études dans toute l'étendue de son empire, KARAMZIN (1765-1826), après s'être fait connaître par d'élégantes poésies lyriques, par ses *Lettres d'un voyageur russe*, et par une suite d'articles littéraires, publia enfin son *Histoire de l'Empire de Russie*, monument immortel qui éleva la langue à son plus haut degré de perfection. En la dégageant de la raideur et de la complication des formes classiques qui lui avaient été violemment imposées, ce grand écrivain lui donna une allure à la fois noble et facile, unissant la vivacité à l'harmonie, l'énergie à la simplicité. Mais ses principes, poussés à l'extrême, ayant produit des imitations malheureuses, dans lesquelles les gallicismes et les anglicismes menaçaient d'effacer toute nationalité, le savant et patriotique ŠIŠKOV (né 1754) revendiqua les droits de la langue-mère, et fit ressortir dans son *Traité sur l'ancien et le nouveau style*, la supériorité de l'ancien esclavon sur tous les emprunts étrangers. Il fit des recherches savantes sur les étymologies russes, et donna dans sa traduction en prose de la Jérusa-

lem du Tasse, le modèle d'un style aussi brillant que pur.

Cette lutte, long-temps prolongée, a donné aux esprits une impulsion nouvelle, et les poëtes n'ont pas manqué à cette époque si riche en événements mémorables. Dmitriïev (né 1760) a publié des élégies, des contes et des apologues pleins de grâce; Izmailov (né 1779) a fait des fables populaires; Krylov (né 1768), les surpassant par sa verve naïve, par la finesse et la pénétration de son esprit, est celui de tous les fabulistes de l'Europe qui a le plus approché de La Fontaine. L'art dramatique a grandi sous Oserov (1770-1816), auteur des tragédies de *Fingal* et de *Dmitri Donskoï*. A côté de lui, on doit citer Šahovskoï (né 1777), dont l'imagination féconde et riante a produit une foule de comédies et de vaudevilles, ainsi que le poëme des *Pelisses enlevées;* Kriukovskiï (1781-1811), célèbre par sa tragédie de *Požarskoï;* et surtout Griboiedov (1792-1829), auteur de la charmante comédie des *Inconvénients de l'esprit*. La poésie didactique et héroïque, soit originale, soit imitée, fut cultivée avec succès par Voieïkov (né 1773), traducteur de Virgile, et auteur d'ingénieuses épîtres; par Merz-

LIAKOV (1778-1830), heureux imitateur d'un grand nombre de poésies classiques; par GNIEDIČ (né 1784), qui donna le premier une traduction de l'Iliade en vers hexamètres; par PANAEV (né 1792), auteur de gracieuses pastorales; par KOZLOV, émule de Byron, mais avec une inspiration plus religieuse et plus touchante, connu par un poème remarquable intitulé *le Moine;* par RAIČ, enfin, qui a traduit les Géorgiques avec une rare fidélité.

Dans le genre lyrique proprement dit, brille au premier rang ŽUKOVSKIĬ (né 1783), digne interprète de la poésie allemande, dont son ame noble sent toute la portée, admirable traducteur de la Jeanne d'Arc de Schiller, de la Léonore de Bürger, des poésies de Hebel; auteur d'un grand nombre d'odes et de ballades originales, parmi lesquelles on distingue surtout sa *Svietlana* et son *Barde au camp des Russes.* BAT'UŠKOV (né 1787), son digne émule, doué par la nature d'une grâce naïve et d'une touchante sensibilité, a produit également plusieurs poésies remarquables, entre autres la *Mort du Tasse* et l'*Épître aux Pénates. Alexandre* PUŠKIN (1799-1837), qu'une fin prématurée

vient récemment d'enlever aux muses, avait su imprimer à toutes ses œuvres le cachet de la nationalité russe. La force et la vivacité de ses conceptions, la pureté et l'harmonie de son style, lui avaient assuré une place dominante au-dessus de tous ses contemporains. Outre la tragédie de *Boris Godunov*, et plusieurs pièces détachées, on admire surtout ses poèmes de *Ruslan et Ludmila*, du *Prisonnier du Caucase*, de la *Fontaine*, et du *Zigane*. A la suite de ces grands poètes on doit citer encore Baratinskiï, auteur d'épîtres et de contes ingénieux; Iasikov, auteur lyrique distingué; Viazemskiï (né 1792), inimitable dans ses poésies légères, et enfin Delvig et Rosen, chansonniers renommés.

A côté de ces noms qui ornent le Parnasse russe, nous ne devons pas oublier les écrivains plus graves dont les travaux ont contribué à maintenir la prose et l'étude des sciences en général à la hauteur des lumières actuelles. Le savant chancelier Rumiancov a été le véritable Mécène de cette époque, qui se distingue également de toutes les autres par la diffusion des saintes Écritures, traduites dans tous les idiomes de l'empire. L'église a eu de bons ora-

teurs, parmi lesquels les prélats Eugène (né 1767) et Philarète (né 1782) ont écrit des ouvrages d'une haute érudition. Martynov (né 1771), traducteur distingué, Glinka, historien, Bičurin et Muraviev, littérateurs, ont publié des mémoires et des voyages remarquables; Sokolov (né 1766), Vostokov (né 1781), Kalaidovič, Stroiev, et surtout Greč (né 1790), se sont occupés avec zèle des monuments russes et du développement progressif de la langue. Ce dernier a aussi composé un *Cours de littérature russe*, et s'est distingué dans le roman, qui d'ailleurs est cultivé avec succès par Bulgarin, Zagoskin, Lažečnikov, sans parler de tous les autres noms qui mériteraient encore de figurer sur cette liste.

Tant d'efforts, tant d'utiles travaux, tant de productions remarquables, dont quelques-unes figureraient avec honneur dans la littérature la plus avancée, prouvent qu'un noble élan des esprits tend à activer la civilisation russe, qui, de la classe privilégiée, se répand de plus en plus sur tout le pays. Des écoles établies sur tous les points, des gymnases et des bibliothèques, des universités florissantes, telles que celles de Saint-Pétersbourg, de Moscou,

de Dorpat, de Kiev, de Kasan, assurent à la jeunesse une éducation complète qu'elle n'est plus obligée de chercher, comme autrefois, hors des frontières. La tendance dominante du règne actuel, dont on ne peut méconnaître la sage sollicitude, paraît être surtout de nationaliser la Russie et de l'affranchir de l'imitation servile des mœurs et des habitudes des autres peuples. C'est en effet l'originalité qui manque jusqu'ici à la littérature russe, d'ailleurs si étendue, si variée, si souple à s'approprier non seulement les idées, mais le style même des compositions qu'elle imite et qu'elle reproduit avec un rare bonheur. Soutenue par le libre essor du génie national, appelée à l'enrichir de plus en plus, elle a devant elle un long avenir, qui promet de rehausser sa gloire.

Les principes de la langue russe se trouvent développés dans une foule de grammaires, parmi lesquelles nous remarquerons, comme les plus complètes, celles de Vater, de Tappe et de Puchmayer, en allemand; celle de Heerd, en anglais, et en russe, celle du savant philologue Greč, reproduite en français sous le titre de *Grammaire pratique et raisonnée de la langue russe*. Les principaux dic-

tionnaires, outre celui de l'Académie de Saint-Pétersbourg, sont ceux de Siškov, pour les Anglais, de Heym, pour les Allemands et les Français, et l'excellent *Dictionnaire étymologique russe et français*, par Reiff.

III.

Littérature serbe.

La langue serbe, parlée de nos jours par plusieurs peuples d'origine différente, s'étend sur la Servie, la Bosnie, la Dalmatie et une partie de la Croatie, comprenant dans ses limites de trois à quatre millions d'ames. Le nom de Serbe ou Servien remonte au commencement du septième siècle, où nous voyons une colonie de cette nation arriver de Germanie en Mésie, sous le règne de l'empereur grec Héraclius, et partager les vicissitudes des états éphémères fondés successivement par les Boulgares, les Croates et les Serbes proprement dits. Ces derniers se subdivisèrent de bonne heure en orientaux et en occidentaux, et cette distinction géographique fut sanctionnée encore par la différence des croyances; car, tandis que les Boulgares, les Bosniens, les Serviens d'Orient, convertis par Cyrille et Méthode, adhéraient au rit grec et à l'alphabet cyrillien, les

Serbes d'occident, les Dalmates, les Croates, s'unissaient à l'église romaine et adoptaient l'alphabet glagolitique, remplacé plus tard par les lettres latines. Cette distinction se maintient encore de nos jours dans leur situation politique; car les premiers dépendent de la Turquie, tandis que les autres obéissent à l'Autriche. Toutefois leur langue est généralement homogène, quoique représentée par deux alphabets, et ne constitue, malgré la différence de culte, qu'une seule et même littérature.

L'ancienne littérature des Serbes orientaux attachés à l'église grecque est en esclavon pur. Leur premier monument, après la Bible de Cyrille, et la traduction de la *Nebesa*, faite à la fin du neuvième siècle par Jean de Boulgarie, est le *Hexaemeron* de Basile, composé dans le douzième siècle. Après lui vient la *Chronique* de l'évêque Daniel, précieuse pour l'histoire de Servie, qu'il raconte comme témoin oculaire depuis 1272 jusqu'à 1336, et enfin le célèbre *Code de lois* promulgué en 1349 par le tsar Dušan le Victorieux, qui éleva sa patrie à un haut degré de puissance, en triomphant des empereurs grecs, en même temps que sa sollicitude veillait au bien-être de ses sujets. Les lois contenues

dans ce recueil respirent une charité chrétienne, un respect de la justice et de l'hospitalité qui dénotent, à cette époque si reculée, des mœurs d'une douceur remarquable. Mais les Turcs, qui, bientôt après, poussèrent leurs invasions jusqu'en Servie, forcèrent ce peuple généreux à une défense désespérée, et la funeste bataille de Kosovo, en 1389, vit périr à la fois le vaillant tsar Lazare et le sultan turc Amurat. Les Ottomans, vainqueurs par trahison, s'emparèrent dès lors de la Servie, à laquelle ils laissèrent une ombre d'indépendance, mais qui n'a jamais secoué leur joug de fer. Toutefois, si la littérature sacrée s'éteignit avec la liberté, si une foule de manuscrits furent livrés aux flammes, ou enfouis et oubliés dans les couvents par suite de persécutions cruelles, la langue nationale, dédaignée dans les villes, trouva un refuge au sommet des montagnes, dans les défilés inaccessibles où vivait encore l'esprit national. Des chants populaires pleins de verve et de grâce, produits spontanés d'une imagination ardente et mélancolique à la fois, passèrent de bouche en bouche et de siècle en siècle. La gloire des anciens Serbes, leurs souvenirs patriotiques, tels que la *Fondation de Scutari*, la *Bataille de Kosovo*, les hauts faits de leurs guer-

riers, leurs souffrances et leurs amours, furent tour à tour célébrés dans des poésies héroïques ou lyriques que l'on chantait au son d'un instrument grossier. Ces petits poèmes d'une inspiration si vraie, recueillis depuis par un zélé patriote, ont trouvé de dignes interprètes en Allemagne, en Angleterre et en France[1]. Ils égalent tout ce qui a paru de plus parfait dans ce genre chez les peuples anciens et modernes, et montrent que la nation serbe, placée sous des auspices plus favorables, aurait pu briller au premier rang dans la littérature européenne.

Une *Histoire de Servie*, écrite vers la fin du dix-septième siècle par *Georges* Branković (1645-1711), dernier prince tributaire, est aussi le dernier livre esclavon de cette nation, et fut suivie d'une longue lacune qui s'est prolongée jusqu'au siècle suivant, où la grande *Histoire des Slaves*, de *Jean* Raić (1726-1801), fut composée dans un dialecte plus voisin de la langue usuelle. Enfin celle-ci a été adoptée et élevée au rang de langue écrite par Obra-

[1] Voyez *Narodne Srpske piesne*, par Vuk Stefanović; *Volkslieder der Serben*, par Talvj; *Servian Poetry*, par Bowring; *Chants serbes*, par Mme E. Voïart.

dović (1739-1811), auteur de plusieurs ouvrages d'éducation; par Solarić, renommé pour son érudition paradoxale; par Davidović, zélé publiciste; et surtout par *Vuk* Stefanović (né 1786), célèbre éditeur des chants populaires, connu par ses travaux sur la langue serbe[1], et par une foule de traités remarquables qui ont donné un nouvel élan à la littérature nationale, cultivée maintenant par plusieurs poètes, tels que Mušickii, lyrique plein d'onction, et Milutinović, auteur d'un poème épique intitulé *Serbianca*.

Les Serbes occidentaux, établis en Dalmatie et soumis à l'église romaine, ont aussi commencé par écrire en esclavon; mais les caractères cyrilliens ayant été interdits par les évêques, furent remplacés par l'alphabet glagolitique, dont l'auteur est inconnu, et qui, calqué sur le précédent sous une forme compliquée et étrange, fut sans doute une espèce de compromis pour le maintien de la langue slavonne, que l'adhésion des successeurs de Cyrille au patriarche de Constantinople avait rendue suspecte et condamnable à Rome. Grâce à cette subtile

[1] *Dictionnaire* et *Grammaire serbes*, par Vuk Stefanović. Vienne. 1818.

métamorphose, la traduction de la Bible en esclavon continua à être lue dans les églises à côté de la version latine de saint Jérôme, à qui l'on finit par les attribuer toutes deux, et le peuple put prier dans sa langue sous l'égide de l'église romaine. Mais cet alphabet, d'un usage difficile, n'a point prévalu dans la littérature, où les caractères latins l'ont partout remplacé. Exclusivement borné aux livres de piété, il se retrouve dans un *Psautier* de 1220, et dans des copies plus modernes de la Bible, soit manuscrites, soit imprimées [1]. Ce fut en lettres glagolitiques qu'on imprima le premier ouvrage slavon en 1483; la plus ancienne impression cyrillienne ne datant que de 1491.

La littérature profane des Dalmates prit son essor au seizième siècle dans la florissante république de Raguse, où s'étaient réfugiés beaucoup de savants grecs après la prise de Constantinople. Leur influence vivifiante s'y fit bientôt sentir, et l'on vit surgir, à l'imitation des classiques, plusieurs his-

[1] Le savant Kopitar a dernièrement retrouvé en Illyrie un manuscrit glagolitique qu'il croit être du onzième siècle. Voyez son *Glagolitica Clozianus*. Vienne, 1836.

toriens et plusieurs poëtes. Les premiers, toutefois, tels que *Nicolas* Ragnina et *François* Gondola, vers 1550, écrivirent leurs chroniques en latin ou en italien; mais les poëtes adoptèrent la langue serbe, à l'exemple de Gozze (1500-1576), auteur de la *Dervišiade*, et de Giubranovič, auteur de la *Zigane*, en 1559. Une dame, *Floria* Zuzzeri (1577-1600), composa des épigrammes. La littérature dramatique fut cultivée avec succès par *Jean* Gondola († 1638), auteur de plusieurs pièces de théâtre, d'une traduction de la Jérusalem du Tasse, et du poëme héroïque de l'*Osmanide*; et par *Junius* Palmota († 1657), qui traduisit la Christiade de Vida, et composa des drames sur des sujets nationaux. Un affreux tremblement de terre ayant détruit la ville en 1667, les lettres se ressentirent de ce désastre et ne se relevèrent que difficilement. Cependant plusieurs poésies remarquables parurent encore à cette époque. *Nicolas* Bona publia, dans cette même année, son *Épître* aux magistrats de Raguse, et *Jacques* Palmota († 1680), son poëme élégiaque de *Raguse renouvelée*. Miossich réunit plus tard dans un recueil les chansons populaires les plus connues. Les écrits

historiques et religieux continuèrent à être rédigés en latin ; mais la prééminence de la langue usuelle fut défendue avec énergie par quelques membres du clergé, et surtout par le savant prêtre Rosa, qui, en 1750, proposa hautement de célébrer l'office en dalmate, et fit même une traduction de la Bible qu'il soumit à l'approbation du pape. Cette grande œuvre, alors arrêtée, a été accomplie de nos jours par Katancsich, dont la Bible a été admise en 1832; tandis que Stulli, dans un excellent dictionnaire, et Appendini, dans sa grammaire, ont fixé et régularisé l'orthographe de la langue [1].

Les Croates, quoique formant un peuple distinct, qui a même joui d'une domination éphémère dans ses luttes contre l'empire grec et l'empire germanique, ont été si souvent subdivisés et fondus dans d'autres tribus slaves, que, loin de produire une littérature nationale, leur langue même a perdu son caractère et s'est assimilée, dans ses deux dialectes, d'un côté au servien, et de l'autre au carnique. Ils ont cru cependant devoir adopter une manière particulière

[1] Stulli, *Lexicon Lat. Ital. Illyricum*, Raguse, 1801. Appendini, *Grammatik der Illyrischen Sprache*, 1808.

de l'écrire. Parmi le petit nombre d'auteurs de cette nation, on doit distinguer Buchich (vers 1550), ardent promoteur de la réforme, qu'il soutint par ses prédications et ses traités. A une époque plus récente, une *Chronique* croate a été publiée par Vitezovich († 1713), zélé patriote, qui a composé divers ouvrages d'instruction. Parmi les contemporains, Mianovich s'est occupé de dissertations philologiques, et a même composé récemment un poëme héroïque national.

Si une distance assez considérable sépare du serbe la langue carnique ou vinde, parlée par les Slaves de Carniole, de Carinthie et de Styrie, placés sous la domination de l'Autriche, c'est ici toutefois que nous devons consigner le peu de détails qu'offre leur littérature. Descendants des Slaves de Pannonie, établis dans ces provinces depuis le cinquième siécle et convertis de bonne heure par Cyrille et Méthode, qui leur destinèrent même leur traduction des livres saints, ils perdirent bientôt tous ces avantages par les luttes et les violences auxquelles ils furent soumis dans leur existence religieuse et politique, étant entrainés vers l'église de Rome et

forcés d'adopter le rite latin, en même temps que les Allemands et les Hongrois les tenaient sous une dure sujétion. Tout paraît cependant démontrer que leur langue était intimement unie à l'esclavon, et l'existence d'un assez grand nombre de manuscrits glagolitiques qui s'y rapportent prouve qu'elle fut anciennement cultivée.

Toutefois, ce n'est qu'au milieu du seizième siècle, vers l'époque de la réformation, que la langue carnique actuelle se montra sous une forme positive, grâce aux efforts du pieux et zélé Truber (1508-1586), qui traduisit l'Évangile dans l'idiome national, et l'exprima le premier par des lettres latines, consacrant sa longue et laborieuse carrière à l'instruction de ses compatriotes. Son système de transcription fut modifié, vers 1561, par Dalmatin, son collaborateur; et lorsque, plus tard, la Bible entière dut être imprimée en carnique, les règles de l'orthographe furent définitivement fixées en 1584 par la grammaire de Bohorizh. Cependant le retour du catholicisme ayant ramené l'usage du latin, l'idiome populaire fut négligé et resta inculte pendant long-temps. Ce n'est que depuis peu qu'il

a repris quelque vie par une nouvelle traduction de la Bible publiée en 1800, sous les auspices de Iapel, par les poésies nationales de Vodnik (vers 1806), et par l'excellente grammaire carnique du célèbre slaviste Kopitar [1].

[1] *Grammatik der Slavischen Sprache in Krain, Kärnten und Steyermark.* Laibach, 1808. Voyez aussi ses *Wiener Jahrbücher,* 1822.

IV.

Littérature bohémienne.

La Bohême fut d'abord habitée par les Boïens, tribu celtique que les Marcomans germains rejetèrent en Bavière au commencement de l'ère chrétienne. Les Germains, à leur tour, furent remplacés par les Čeches ou Tchekhes, peuple slave, qui s'empara de la Bohême au milieu du sixième siècle. Vers la même époque, la Moravie fut occupée par les Mères, et la Hongrie par les Slovaques, également d'origine slavonne. L'histoire primitive de ces tribus errantes est entourée d'une grande obscurité. Les noms du belliqueux Samo, du sage Krok, de l'héroïne Libuša, et de Premysl, son époux, élevé d'un rang obscur à la puissance suprême, apparaissent les premiers dans les annales bohémiennes, qui placent vers l'an 700 la fondation de Prague. Sous les ducs qui leur succédèrent et défendirent leur indé-

pendance contre l'Allemagne, le paganisme se maintint long-temps encore au milieu du peuple, malgré la conversion de Borzivoï et de Spitinev; et ce ne fut guère que sous Boleslav II, marié dans le dixième siècle à la princesse saxonne Emma, que le christianisme romain, enfin reconnu, commença à influer sur la civilisation de la Bohême. La Moravie, avant de se réunir à elle, avait reçu l'Évangile dès le milieu du neuvième siècle, sous les ducs Rostislav et Svatopluk, qui appelèrent auprès d'eux Cyrille et Méthode. Quant aux Slovaques, descendants des anciens Iazyges, ils furent d'abord soumis à Svatopluk et à ses fils; mais bientôt l'invasion des Magyares hongrois, en 895, et leurs victoires successives sur les Slaves, mirent fin à la domination des princes moraves, et transformèrent la Hongrie en un nouvel état, étranger et hostile à l'empire germanique, auquel la Bohême venait de s'associer.

Ces deux pays se développèrent ainsi dans des conditions différentes, l'un sous l'influence magyare, qui domina et absorba tout privilége et toute culture; l'autre sous l'influence germanique, qui, moins immédiate et moins envahissante, laissa aux C̃eches leur nationalité et le libre développement de leur

génie. Aussi voyons-nous dans le treizième siècle Ottokar Ier et Venceslav Ier, devenus rois de Bohême, élever leur pays à un haut degré de puissance, qui ne finit qu'avec la vie d'Ottokar II, vaincu par Rodolfe de Habsbourg. Le trône passa ensuite à la maison de Luxembourg ; et le roi Jean Ier, son fils Charles IV, consacrèrent tous leurs soins à la prospérité de la Bohême, qui, dotée d'une université, devenue un centre de lumières, produisit Jean Huss, le premier après Wiclef qui osa proclamer la liberté religieuse. Sa mort injuste et cruelle lui ayant suscité mille vengeurs, le quinzième siècle fut pour la Bohême une époque de sang et de larmes, au milieu de laquelle les noms du généreux Husinec, du terrible Žižka, du sage et noble Podëbrad, attestent toute l'énergie nationale. Au siècle suivant, la Bohème, acceptant pour roi l'archiduc Ferdinand Ier, frère de Charles-Quint, fut définitivement réunie à l'Autriche, et par elle à l'empire germanique, dont elle ne s'est plus séparée, et dont elle a subi toutes les phases et partagé toutes les vicissitudes, sans toutefois perdre le caractère spécial qui distingue et sa littérature et sa langue.

Cette langue, dont nous avons exposé ailleurs



l'antique et curieuse originalité, dans ses deux dialectes principaux, le bohémien propre et le slovaque, offre des monuments littéraires qui remontent jusqu'au paganisme. Plus favorisés sous ce rapport que les autres peuples de même famille, les Bohêmes ont pu retrouver, dans des manuscrits long-temps oubliés, des chants nationaux qui datent du huitième siècle et qui célèbrent la gloire de leurs aïeux[1]. Ces poèmes héroïques, qui portent les noms de *Libuša*, de *Zaboï et Slavoï*, de *Čestmir et Vlaslav*, se rapportent soit à l'héroïne des Bohêmes jugeant les différends de ses sujets, soit aux guerriers encore païens qui défendirent l'indépendance de leur patrie contre les attaques des empereurs francs et de leurs belliqueux vassaux. Les ballades et les romances qui s'y trouvent jointes sont pleines de délicatesse et de grâce. D'autres chants plus récents, conservés dans la bouche du peuple, ont pour sujet des exploits individuels, qu'ils peignent sous d'énergiques couleurs et avec cette verve entraînante que la nature seule peut inspirer.

S'il faut en croire les traditions anciennes, Boso,

[1] *Manuscrit de Kralodvorsky ou Koniginhof*, découvert en 1817 par Hanka, et publié à Prague, 1819.

évêque de Mersebourg, appliqua le premier, au milieu du dixième siècle, où fut fondé l'évêché de Prague, l'alphabet latin à la langue jusque alors barbare des Bohèmes. Ses pieux efforts pour la prédication de l'Évangile et pour l'instruction du peuple furent continués par WERNER, au commencement du siècle suivant. Bientôt après, COSMAS (1045-1125), le premier historien national, écrivit sa *Chronique* latine, qui est la base de l'histoire bohémienne. Cependant l'influence allemande se fit sentir chaque jour davantage dans un pays si rapproché de l'empire; des couvents s'ouvrirent en grand nombre, et la noblesse, religieuse et enthousiaste, comme était celle de la Hongrie, se porta avec ardeur vers les croisades. Seuls de tous les peuples slaves, les Bohèmes adoptèrent les chants des Minnesinger, qui produisirent chez eux des imitations heureuses, telles qu'une élégie du roi Venceslav Ier, qui existe en bohémien et en allemand, et des poésies originales d'une haute portée, telles que la *Victoire de Iaroslav* sur les Mongols. Cette ardeur s'affaiblit néanmoins au commencement du quatorzième siècle, où des légendes rimées remplacèrent, comme en Allemagne, l'inspiration désormais éteinte; et bientôt les investigations de la

science occupèrent exclusivement tous les esprits, quand l'empereur Charles IV, roi de Bohème, eut fondé l'université de Prague en 1348. On vit paraître alors plusieurs annales en langue bohémienne, la *Chronique* attribuée à Dalimil, celle composée par Pulkava, des traductions partielles de la Bible et plusieurs écrits religieux.

La Bohème était alors parvenue à un degré de prospérité remarquable; Prague était un foyer de lumières vers lequel affluaient de toutes parts des étudiants avides de cette science dont les limites, long-temps si restreintes, tendaient de plus en plus à s'agrandir et à s'élever avec les idées. Ce besoin du siècle, si fortement senti, trouva dans *Jean* Huss (1373-1415), professeur à l'université, et dans ses collègues Jérôme de Prague et Jacobel de Mies, de nobles et éloquents interprètes. Imbus des écrits de l'Anglais Wiclef, que le mariage d'Anne, sœur de Venceslav IV, avec Richard II, roi d'Angleterre, avait fait connaître en Bohème, ils attaquèrent les abus de l'église romaine dans une série d'écrits pleins de verve, la plupart composés en langue nationale, particulièrement ceux de Huss sur l'*Église*, sur les *Six Erreurs*, ainsi que ses hymnes

et ses lettres, regardées comme un modèle de style. A la même époque, vers 1410, la traduction de la Bible en langue vulgaire fut complétée et distribuée dans toute l'étendue de la Bohême, malgré les efforts du clergé catholique pour maintenir l'usage du latin. Quand Huss eut péri, dans l'année 1415, par l'arrêt inique du concile de Constance, victime de la haine des évêques et de la lâcheté de Sigismond, la guerre désastreuse des hussites mit toute la Bohême à feu et à sang, et les horreurs de la discorde défigurèrent les produits littéraires, qui ne parurent que sous des formes acerbes, plus empreintes d'animosité que de bon goût, et retraçant avec une effrayante vérité les persécutions mutuelles des catholiques et des hussites, des taborites et des calixtins. Toutefois, de ce conflit d'idées jaillirent plusieurs écrits remarquables, des traités, des chroniques, des commentaires religieux, des hymnes et des satires allégoriques. L'idiome bohémien, de plus en plus cultivé, et favorisé par les rois Podĕbrad et Vladislav, devint langue d'église et langue de cour, jusqu'à ce qu'enfin, dans le milieu du seizième siècle, après avoir résisté à l'influence allemande et aux rigueurs de Ferdinand Ier, il atteignit sa plus grande perfection.

On cite à cette époque, où la Bohême respira sous le sceptre pacifique des empereurs Maximilien II et Rodolfe II, où Tycho-Brahé et Kepler rallumaient le flambeau de la science, une foule d'écrivains distingués dont les ouvrages existent encore et attestent à la fois leur talent et leur sincère patriotisme. Le théologien Lucas (vers 1500) écrivit des traités religieux; Hruby (vers 1510) fit connaître les auteurs classiques, Blahoslav (1523-1571) traduisit le Nouveau-Testament; Hagek († 1553) composa ses savantes *Chroniques*, et Veleslavin (1546-1599), s'exerçant avec fruit dans tous les genres de littérature, publia une foule d'ouvrages utiles. Sous les auspices de la noble famille Zerotin, parut vers 1580 une traduction complète de la Bible, accompagnée de savants commentaires. A la même époque, Kocyn se distinguait comme historien, Slavata comme orateur politique, Kotva et Miřkovsky comme orateurs sacrés; et la poésie, déjà cultivée avec succès par le chantre slovaque *Jean* Sylvanus († 1572), s'éleva sous *Simon* Lomnicky (vers 1600), auteur d'hymnes et d'odes admirables, au plus haut degré d'enthousiasme. On doit ajouter à ces noms ceux d'une foule de traducteurs et de commentateurs d'un

grand mérite, dont la tendance, principalement religieuse, s'est cependant portée avec un égal bonheur vers l'intelligence des auteurs classiques. Ce fut l'âge d'or de la littérature bohémienne, qui devait trop tôt s'éclipser.

L'avènement de Ferdinand II, en 1620, malgré la résistance des Bohêmes, qui perdirent contre lui la sanglante bataille de Prague, fut le signal de la guerre de trente ans, dont ce malheureux pays supporta toutes les horreurs. Les protestants expulsés de leur patrie, leurs livres brûlés, leurs villes détruites, présentent à cette époque une scène de désolation et d'anéantissement intellectuel qui s'étendit sur presque toute l'Europe. Toutefois, parmi les fugitifs, un homme de génie, KOMENSKY (1592-1671), plus connu sous le nom de *Comenius*, s'illustra par de savants ouvrages tant latins que bohémiens, qui lui valurent une juste renommée. Sa *Janua linguarum*, publiée en 1631, fut traduite successivement en quinze langues. Il consacra tous ses soins à l'instruction de la jeunesse, et son zèle infatigable ne finit qu'avec sa vie. Après lui suit une longue lacune, où n'apparaissent que des noms obscurs, jusqu'au temps où Marie-Thérèse et Joseph II ren-

dirent à la Bohême sa liberté religieuse, et avec elle son esprit national. KRAMERY (1753-1808) se fit connaître alors par la publication de ses feuilles littéraires, écrites dans un style élégant et pur. Au commencement de ce siècle, POLAK s'est distingué comme poète lyrique; STEPANEK et KLICPERA, comme auteurs dramatiques; NEGEDLY et ČELAKOVSKY ont également marqué, l'un par une traduction de l'Iliade, l'autre par un recueil de poésies populaires [1]. Un grand nombre de traducteurs en vers et en prose ont ranimé le goût des saines études, et Prague a retrouvé une partie de sa gloire dans les travaux philologiques de PUCHMAYER, de IUNGMANN, de HANKA, illustré par des découvertes importantes; et surtout de DOBROVSKY (1753-1829), dont les *Institutiones linguæ slavicæ* et les autres écrits ont assuré pour toujours la renommée européenne [2].

Les Slovaques, de leur côté, ces descendants des anciens Slaves répandus dans le nord de la Hon-

[1] Sous le titre de *Slovanske narodni pisne*. Prague, 1822.

[2] Parmi les nombreux ouvrages de ce philologue distingué, la plupart rédigés en allemand ou en latin, nous citerons particulièrement sa *Grammaire*, son *Histoire de la langue bohémienne*, son *Etymologicon*, et ses *Institutiones linguæ Slavicæ*.

grie, dont toute la littérature se confond avec celle de leurs frères les Bohêmes, quoiqu'ils parlent un dialecte spécial, ont produit plusieurs hommes d'un talent remarquable, tels que Krman (1663-1740) et Bel (1684-1749), dans le siècle dernier, et, de nos jours, Bernolak, grammairien judicieux; les deux Palkovič, traducteurs de la Bible; Dankovsky, profond helléniste; Holli et Rošnay, chantres élégiaques; Kollar, poète lyrique estimé; et Schaffarick, surtout, le savant et infatigable philologue, dont l'excellente *Histoire de la langue et de la littérature slavonne* a servi de base à cet essai [1].

La meilleure grammaire pour l'étude de la langue bohémienne est sans contredit celle de Dobrovsky; les dictionnaires les plus complets sont ceux de Tham et de Palkovič pour le bohémien pur, et ceux de Bernolak et de Palkovič pour le slovaque [2].

[1] Schaffarick, *Geschichte der Slavischen Sprache und Literatur*, en allemand. Bude, 1826.

[2] Dobrovsky, *Lehrgebäude der Böhmischen Sprache*. Prague, 1819. Palkovič, *Böhmisch-Deutsches Wörterbuch*. 1821. Bernolak, *Slovakisch-Deutsches Lexicon*, 1825.

V.

Littérature polonaise.

La région qui s'étend de la Vistule à la Baltique, d'abord habitée par des tribus germaines qui l'abandonnèrent pour d'autres conquêtes, fut occupée par divers peuples slaves ou lettons jusqu'à la fin du sixième siècle, où les Leches ou Liekhes (hommes libres), et plus tard les Polènes (hommes de la plaine), s'y établirent définitivement. Selon leurs traditions fabuleuses, ils obéirent d'abord à l'héroïne Vanda. Mais ce ne fut qu'en 840 que leurs tribus disséminées se réunirent sous Piast, leur premier duc, dont les successeurs immédiats sont peu connus. En 965, le duc Mieczislav Ier embrassa le christianisme ainsi que tout son peuple, qui, converti par des prêtres latins, resta attaché à l'église de Rome. Gnesen et Posen eurent alors leurs évêques; mais, bientôt après, des troubles intérieurs et la funeste invasion des

Mongols divisèrent et affaiblirent la Pologne, jusqu'au moment où le roi Vladislav le Bref la réunit, en 1320, sous un même sceptre, que son fils Casimir le Grand illustra par un règne glorieux. L'influence de la Pologne s'accrut encore à dater de 1386, où le grand-duc de Lithuanie Iagellon fut appelé à la gouverner. Elle se maintint sous ses descendants, et particulièrement sous Sigismond Ier et Sigismond II, jusqu'en 1572. Mais, après eux, le trône fut électif, et malgré la valeur d'Étienne Battory et les conquêtes de ses successeurs sur les Russes, les discordes intérieures minèrent de plus en plus ce royaume, que le grand Sobieski lui-même, vainqueur des Turcs en 1684, ne put relever qu'un instant[1]. Les ducs de Saxe ne durent qu'à l'appui de la Russie l'affermissement momentané d'une puissance qui devait s'éclipser après eux. Depuis 1772, trois partages successifs, entre la Russie, l'Autriche et la Prusse, ont démembré la malheureuse Pologne et aliéné toutes ses provinces, sans cependant affaiblir cette nationalité vivace et géné-

[1] Voyez, sur cette glorieuse époque des annales polonaises, l'éloquent tableau de M. de Salvandy dans son *Histoire de la Pologne sous Sobieski.*

reuse qui revit dans chaque nouvelle lutte, et triomphe au sein même des revers.

La langue polonaise, de tous les idiomes slaves le plus répandu après le russe, puisqu'elle est parlée par environ dix millions d'individus, possède une littérature brillante, quoique dépourvue de monuments anciens. Ses premiers temps, agités par les guerres, influencés par la domination du latin, que le clergé substituait partout à l'usage de l'idiome national, n'ont laissé d'autre trace qu'un *Hymne à la Vierge*, espèce de chant de guerre sous forme d'invocation, attribué à Adalbert, évêque de Prague, qui vivait à la fin du dixième siècle. Tous les autres écrits de cette époque et des cinq siècles suivants sont composés en latin, langue introduite et propagée par les prêtres allemands, exclusivement chargés de l'éducation de la jeunesse. A la tête des chroniqueurs latins on cite *Martin* GALLUS, dont les *Annales* remontent à l'année 1110, et qui eut plusieurs continuateurs. Sous Casimir le Grand, qui donna à la Pologne un *Code de lois*, la langue nationale commença à peine à sortir de sa longue enfance; Vladislav Iagellon organisa en 1400 l'université de Cracovie, la reine Hedwige fit traduire un Missel, et

Dlugosz écrivit une *Chronique* latine, précieuse pour l'histoire de son temps.

Mais ce ne fut qu'au commencement du seizième siècle, après l'apparition du grand Kopernic, sous les règnes florissants de Sigismond I[er] et de Sigismond Auguste, que la littérature prit une marche assurée en débutant par une traduction de la Bible. L'influence féconde de la réforme, malgré les obstacles qu'elle rencontra plus tard, imprima subitement aux esprits une activité salutaire qui leur fit reporter sur eux-mêmes et sur leur nationalité le fruit de tant de veilles laborieuses consacrées à l'étude des classiques. Aussi la littérature polonaise s'éveilla-t-elle comme par enchantement, et l'époque de son premier début fut-elle en même temps celle de son âge d'or, qui se prolongea encore pendant les règnes d'Étienne Battory et de Sigismond Vasa. *Rey* Naglovic (1515-1569) fut le père de la poésie polonaise, qu'il appliqua surtout aux sujets religieux, en composant entre autres une traduction des Psaumes en vers rimés; mais il fut bientôt surpassé par *Jean* Kochanovski (1530-1584), génie éminent, auteur d'odes et d'élégies touchantes, d'un drame d'après le rhythme grec, et d'une magnifique traduction des

Psaumes. Encouragés par son exemple, *André*, son frère, traduisit l'Énéide; *Pierre*, son neveu, la Jérusalem; Rybinski (vers 1590), et Grochovski († 1644) se distinguèrent comme lyriques. Szymonovicz ou *Simonides* (1558-1629), poëte lauréat, célèbre par ses productions latines, écrivit en polonais de charmantes idylles. Son ami Zimorovicz (1604-1629) suivit ses traces dans la poésie pastorale, tandis que Dambrovski (1577-1625), Miaskovski (vers 1610), et plusieurs autres poëtes, composaient des hymnes religieux. L'éloquence politique et la prose littéraire furent également cultivées avec succès par Orzechovski († 1570), par Ianuszovski († 1613), et particulièrement par Gornicki († 1591), secrétaire de Sigismond Auguste, et le plus grand orateur de son époque, dont les ouvrages passent maintenant encore pour un modèle accompli de style. L'éloquence sacrée eut de dignes interprètes dans les prédicateurs Skarga (1536-1612) et Vuiek (1540-1597), traducteur de la Bible. Les annales continuèrent encore quelque temps à être composées en latin, comme celles de Miechov et de Kromer; mais enfin la langue polonaise fut appliquée à l'histoire par *Martin* Bielski (1496-1576), dont la *Chro-*

nique de Pologne, continuée par son fils *Joachim*, est écrite dans le style le plus pur.

Tant de gloire devait malheureusement s'éclipser tout-à-coup au début du dix-septième siècle, vers la fin du règne de Sigismond III, quand la violence des dissensions religieuses, l'expulsion d'une foule de nationaux, et l'influence prépondérante des jésuites étrangers, eurent rendu au latin une domination exclusive sur l'idiome vulgaire, désormais dédaigné. Le style, de plus en plus défiguré, perdit sa simplicité primitive; l'afféterie et la boursoufflure marquèrent la tendance de l'époque, et les mots rendus méconnaissables furent chargés de terminaisons parasites latines, italiennes ou françaises. La structure même de la langue fut méconnue, et les esprits les plus distingués, tels que Tvardovski (1600-1660), poète héroïque remarquable; Kochovski (vers 1683), auteur d'odes estimées; et jusqu'au laborieux biographe Niesiecki († 1743), cédèrent au mauvais goût du siècle, qui se manifesta avec le plus de force au moment même où le grand Sobieski répandait tant d'éclat sur les armes polonaises. Cette décadence funeste de la langue se prolongea encore sous ses successeurs.

Toutefois l'exemple de Stanislav Leszczynski, de ce roi philanthrope sans cesse occupé du bien-être de ses sujets, avait commencé dès le dix-huitième siècle à ranimer le goût des saines études, qu'il encourageait lui-même avec zèle dans ses compositions soit françaises, soit polonaises, parmi lesquelles on compte entre autres des légendes bibliques en vers. Il était réservé au religieux KONARSKI (1700-1773), son secrétaire et son ami, d'opérer cette révolution salutaire par la fondation d'une foule d'écoles, tant à Varsovie que dans le reste de la Pologne, et par la publication d'excellents ouvrages, soit pédagogiques, soit littéraires. Il fut secondé dans cette noble tâche par ZALUSKI (1701-1774) et RZEVUSKI (1705-1779), l'un renommé par son érudition, l'autre par son talent poétique. Ces heureux germes portèrent leurs fruits sous le règne de Stanislav Poniatovski, illustré, malgré les malheurs de la patrie et au moment même de la crise la plus terrible, par des talents du premier ordre groupés autour de l'oncle du roi, du prince *Adam* CZARTORISKI (1733-1823), noble Mécène, grand patriote, écrivain plein de goût, qui composa en polonais les premiers drames vraiment nationaux. Sous ses auspices pa-

rurent Naruszevicz (1733-1796), que son admirable *Histoire de la nation polonaise* et ses belles poésies lyriques placent en tête de tous les écrivains de cette époque; Krasicki (1734-1801), remarquable par sa verve et sa finesse, auteur de la *Guerre de Chocim*, de plusieurs satires spirituelles et d'une bonne traduction d'Ossian; Albertrandy (1731-1808), connu par son érudition immense; Vengierski (1755-1787), et Kniaznin (vers 1780), l'un célèbre par ses épigrammes toutes françaises, l'autre par ses chansons anacréontiques; Szymanovski (1748-1801), et Trembecki († 1812), chantres gracieux d'idylles et d'élégies; Karpinski enfin († 1820), poète original, auteur de pastorales renommées et d'une brillante imitation des Psaumes.

La diète de 1788, présidée par le prince Czartoriski, donna un noble essor à l'éloquence polonaise; on y vit briller une foule de noms illustres, et, au-dessus de tous, ceux d'*Ignace* Potocki (1750-1810), écrivain philanthrope, généreux promoteur de l'affranchissement des serfs, et de son frère *Stanislav* Potocki (1759-1821), le plus brillant des orateurs de sa patrie, le plus judicieux des critiques littéraires, célèbre surtout par son *Traité sur le style*. Ils furent

secondés par leur ami KOLLANTAY (1752-1812), savant publiciste, et par NIEMCEVICZ (né 1767), compagnon d'armes de Kosciuszko, génie universel qui s'est distingué, et se distingue encore, par ses *Chants historiques* et ses drames nationaux, par ses odes et ses élégies, par ses traités d'histoire et de littérature. L'érudition classique fut aussi représentée avec éclat par DMOCHOVSKI (1762-1808), PRZYBYLSKI (vers 1790), FELINSKI († 1820), auteurs d'excellentes traductions en vers. L'évêque KARPOVICZ a relevé l'éloquence de la chaire; BENTKOVSKI a composé un *Cours de littérature;* BANTKIE (né 1768), LINDE (né 1771), OSSOLINSKI, ont publié d'utiles travaux sur la philologie et sur l'histoire, dont LELEVEL est maintenant le représentant le plus célèbre. La poésie trouve encore de dignes interprètes dans KOZMIAN et TOMASZEVSKI, auteurs de bons poèmes didactiques; dans OSINSKI et BRODZINSKI, traducteurs et lyriques distingués; dans GURSKI et MICKIEVICZ, connus par d'aimables poésies légères, et particulièrement dans VORONICZ, chantre inspiré de la *Sibylle* et de la *Lechiade*. Outre les drames de NIEMCEVICZ, on distingue la tragédie de *Glinski* par VENŽYK. Toutefois la poésie dramatique est restée

jusqu'ici arriérée en Pologne, s'étant bornée presque exclusivement à de simples imitations; tandis que dans tous les autres genres on ne peut épuiser la liste des noms célèbres. Le meilleur roman polonais, *Malvina*, est dû à la princesse Czartoriska de Wurtemberg. Quelques chansons populaires, que l'on s'étonne de voir si peu nombreuses, ont également fait le sujet d'une publication intéressante [1].

Nous ne suivrons pas dans toutes les branches de la science le développement du génie polonais, si actif, si fécond, si prompt à s'enrichir de toutes les impressions qui le frappent. Qu'il suffise de dire que ce peuple infortuné, dont les souvenirs glorieux ont survécu et survivront toujours aux vicissitudes les plus terribles, signale à chaque instant, par des productions remarquables, son existence intellectuelle et nationale, qu'aucune catastrophe politique n'effacera jamais dans les esprits ni dans les cœurs.

Les ouvrages les plus complets pour l'étude de la langue polonaise sont le dictionnaire de Linde pour les Polonais eux-mêmes, celui de Bantkie pour

[1] *Sielanki Polske*, 1778. *Volkslieder der Polen*, Leipzig, 1833.

les Allemands et les Français, ainsi que les excellentes grammaires de Bantkie et de Kopczynski [1].

Avant de terminer cette rapide esquisse de la littérature polonaise, nous jetterons un coup d'œil sur une peuplade slavonne, voisine de la Bohème et de la Pologne, quoique incorporée dans le sein de l'Allemagne et ne conservant plus que de faibles vestiges de son antique nationalité. Les Vendes ou Sorabes, ces chétifs débris des redoutables Slaves du nord qui, sous les noms d'Obotrites, de Wilzes, d'Oukraniens et de Lutitses, occupaient le Mecklenbourg, la Poméranie, le Brandenbourg et la Lusace, renfermés de nos jours dans ce dernier pays, sous la domination de la Saxe et de la Prusse, parlent encore deux dialectes fortement altérés, le haut et le bas venède, alliés de près au bohémien et au polonais, quoique distincts de l'un et de l'autre. Seuls debout après tant d'orages qui ont renouvelé tout le nord de l'Allemagne, en substituant partout la race germaine à la race slave proscrite et anéantie, les Vendes sont long-temps restés dans une obscurité

[1] Linde, *Slovnik iez. pol.* Varsovie, 1807. Bantkie, *Worterbuch und Grammatik der Polnischen Sprache,* 1808. Kopczynski, *Grammaire polonaise,* 1807.

profonde dont les efforts de quelques patriotes sont cependant parvenus à les faire sortir. Le dialécte de la Lusace supérieure a été fixé et écrit pour la première fois, vers 1680, par Ticin et par Bierling, qui en ont développé les principes; la Bible a été traduite par Matthäi et Frenzel (vers 1706), et Mohn a publié récemment plusieurs hymnes religieux. Le dialecte de la Lusace inférieure fut écrit, dès 1575, par Moller, auteur d'un catéchisme et d'un recueil de cantiques; une traduction de la Bible, commencée par Fabricius, a été complétée par Fritze en 1798, et les principes de la langue ont été expliqués par Hauptmann. Tous ces ouvrages sont composés par des savants dont l'allemand est la langue maternelle, car l'usage habituel de l'idiome venède est exclusivement borné aux campagnes. C'est aussi là qu'on a recueilli quelques chansons nationales, où se peignent en traits naïfs le caractère, les émotions, et surtout les souffrances de ce peuple opprimé, qui, passant de l'esclavage à l'indigence, n'a guère connu que le malheur.

VI.

Littérature lettonne.

Jusqu'ici nous avons parlé des peuples qui, de l'avis de tous les auteurs, constituent la famille slavonne. Ceux qui vont nous occuper maintenant n'y appartiennent pas moins, nous osons le croire, malgré l'opinion long-temps accréditée qui en a fait une famille mixte, une race intermédiaire sans nom, sans langue distincte, jetée entre les Germains, les Finnois et les Slaves, dont elle défigurait et brouillait les idiomes. Cependant, si jamais une nation a su conserver au sein même de la barbarie, à travers des siècles de ténèbres, la langue traditionnelle qu'elle reçut de ses pères, et la transmettre intacte jusqu'à ce jour, cet honneur appartient aux tribus qui constituent la race lettonne ou prussienne primitive, établie dans la Prusse orientale, la Lithuanie, la Courlande et la majeure partie de la

Livonie, au nombre d'environ deux millions et demi d'hommes. Leurs idiomes sont à l'égard des langues slaves dans le même rapport que le grec au latin et le gothique au scandinave, et tout prouve d'ailleurs dans leur histoire une étroite affinité et une communauté d'origine avec les Slaves proprement dits.

Dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, Tacite parle des peuples des côtes de la Baltique, où se recueillait l'ambre jaune, et Ptolomée désigne parmi eux plusieurs tribus que leur isolement sauvage fit oublier jusqu'au commencement du dixième siècle, où Adam de Brême cite pour la première fois le nom des Porusses ou Prussiens. Vers la même époque, nous trouvons dans une chronique saxonne le nom des Litves ou Lettes, qui rappelle celui des Lutitses, leurs voisins, et paraît être dérivé, comme celui-ci, du mot *letuva*, terrain bas et humide, ou peut-être de la rivière *Latte*, comme celui des Porusses vient de la rivière *Russ*. C'est en effet près de ces eaux paisibles, entre la Vistule et la Bérésina, dans une vaste étendue de pays entrecoupée de bois et de marais, qu'habitaient ces peuples au temps où Nestor traçait les origines de l'histoire russe. Mais si, en

remontant à travers les siècles, nous cherchons quelle nation occupait ces parages au moment de la chute de l'empire romain, nous y trouvons les Vendes Hérules, redoutables conquérants de l'Italie, qui, après la mort d'Odoacre, se reportèrent vers leur ancienne patrie, ainsi que l'attestent et Procope et Helmold, qui les assimilent aux peuples slaves.

Quant à leur langue, tous les annalistes du moyen âge s'accordent à dire qu'elle offrait des ressemblances avec le latin et le grec; mais qu'avant tout, une affinité intime l'unissait à l'idiome slavon. Cette langue, qui dans l'origine s'étendait sans doute à toute la nation, paraît s'être subdivisée plus tard, suivant la position respective des tribus, en trois idiomes principaux, ceux des Porusses, des Lithuanes et des Lettes.

Les Porusses ou Prussiens, qui doivent nous occuper d'abord, habitaient, au douzième siècle, les côtes de la Baltique, entre la Vistule et le Memel, dont une des embouchures porte le nom de Russ. Ce fut là que les chevaliers teutoniques les trouvèrent plongés dans une grossière idolâtrie, adorant Perkounas, le dieu du tonnerre, comme les anciens Slaves adoraient Peroun, outre une foule de divi-

nités subalternes dont la plupart existaient chez leurs voisins. Ce ne fut qu'après une lutte sanglante et une résistance désespérée que l'ordre religieux, à qui l'empereur venait d'en faire cession complète, parvint à les convertir par les armes et à les soumettre à sa puissance, tandis que les chevaliers porte-glaives combattaient les Koures de Livonie, et résistaient non sans peine aux Lithuanes. Ces guerres, où malheureusement la religion servit de prétexte à des cruautés inouïes, affaiblirent et décimèrent tellement les Prussiens, que leur nationalité même fut détruite, et qu'entourés de colonies allemandes, gouvernés par des grands-maîtres et des évêques, et plus tard par les margraves de Brandenbourg, qui leur imposaient l'usage de l'allemand, ils finirent par oublier leur langue, qui maintenant est complètement éteinte. Les débris de ce curieux idiome, parlé jadis par une tribu nombreuse, se sont cependant conservés jusqu'au seizième siècle dans quelques districts du Samland, près de Memel, et il en est resté un manuscrit qui suffit pour nous donner une idée de sa configuration primitive. Ce monument unique de l'ancienne littérature prussienne est une traduction du *Catéchisme* de Luther, im-

primé en 1561 pour quelques communes rurales, et heureusement retrouvé par le savant philologue Vater, qui l'a publié avec une analyse grammaticale dont nous avons tiré des renseignements précieux [1].

A côté des Prussiens habitaient, au dixième siècle, dans le pays qu'arrosent la Vilia et le Niémen, la tribu des Litves ou Lithuanes, jusque alors inconnue à l'histoire, mais qui descendait probablement comme eux des belliqueux Hérules, vainqueurs de l'Italie. Sortie sans doute plus tard de la patrie asiatique qui a donné naissance à tous ces peuples, cette sauvage arrière-garde des Slaves, quoique plongée dans la barbarie, a apporté en Europe un langage plus complet, plus pur, plus réellement indien que celui des autres nations slaves, modifié par le contact des peuples de l'Oural. Ce n'est en effet que par une transmission fidèle, étrangère à toute altération, que l'on peut expliquer l'étonnante perfection de formes qui distingue cet idiome remarquable. Le peuple qui le parlait, doué d'un caractère énergique, mais ignorant tous les arts de

[1] *Die Sprache der alten Preussen*, von Vater. Brunswick, 1821.

la paix, fut d'abord soumis au joug des Russes, plus puissants et plus éclairés que lui. Bientôt, cependant, sa résistance devint plus vive, et quand l'invasion des Mongols eut affaibli l'empire de leurs ennemis, les Litves, devenus agresseurs à leur tour, étendirent leur domination sur les provinces voisines, qu'ils réunirent à leur pays sous le nom général de Lithuanie. Ringold, seul maître du pouvoir en 1235, jeta les bases d'un état formidable qui s'agrandit encore sous ses successeurs, et particulièrement sous Gedimine, fondateur de Vilna vers 1320, prince aussi humain que brave, qui, vainqueur à la fois des Russes, des Mongols et des chevaliers porte-glaives et teutoniques, sut faire respecter son autorité des frontières de l'Allemagne jusqu'aux portes de Kiev. En même temps la civilisation commença à pénétrer en Lithuanie; mais comme elle venait du côté de la Russie, chez un peuple dépourvu de toute culture, l'idiome national fut dédaigné comme barbare, et le russe devint la langue de la cour. Cependant le christianisme eut peine à s'établir chez ces fiers enfants de la nature, malgré la conversion de plusieurs chefs, et ce ne fut qu'en 1386 que le grand-prince Iagiel, devenu

chrétien par son mariage avec la noble Hedvige, fille du roi de Pologne, parvint, par son exemple et ses exhortations, à convertir son peuple au christianisme, en même temps que sa nouvelle alliance l'élevait au trône de Pologne. Depuis cette époque, l'union des deux pays, quoique souvent troublée par des dissensions intérieures et par le peu de sympathie des deux peuples, a cependant existé et s'est consolidée jusqu'au moment où la division de la Pologne elle-même a amené sa fusion dans d'autres états, et a fait définitivement de la Lithuanie, sauf quelques districts devenus prussiens, une vaste province de l'empire russe.

Autant la langue des Lithuanes est curieuse, ainsi que nous l'avons développé ailleurs, autant leur littérature offre peu d'aliment à l'intérêt de l'homme de goût et du critique. Presque tous les monuments antérieurs au dernier siècle sont écrits chez eux en russe ou en polonais, seules langues usitées jusqu'à ce jour dans les villes et les maisons des grands. Outre plusieurs chroniques, on remarque parmi eux le célèbre *Statut* de Lithuanie, composé en russe en 1529, et traduit en polonais en 1588 par le chancelier Sapieha. Une traduction de la Bible en langue

lithuanienne, à l'usage des paysans, fut commencée en 1580 par Bredke, mais ne put être achevée que long-temps après par une réunion de pasteurs instruits, qui ont aussi publié plusieurs cantiques, et parmi lesquels on doit citer avec éloge les noms de Klein, de Schwab, de Schimmel, de Ruhig. Enfin, Donaleitis (1714-1780), Lithuanien de naissance, doué d'une imagination puissante, d'une âme poétique et religieuse, a composé sur les *Saisons* un poème justement admiré. Le dictionnaire et la grammaire des deux Ruhig ont été complétés par Mielcke en 1800 [1]. Ostermeyer a composé une *Histoire littéraire*, et Hassenstein une *Histoire de la Réformation*. Enfin le recueil de chansons populaires récemment publié par Rhesa, et les travaux que ce savant éclairé poursuit avec activité [2], nous permettent d'avoir maintenant des idées plus positives et plus justes sur un peuple et un idiome trop peu connus et cependant si dignes d'intérêt.

Pendant qu'une partie des Lettes occupait la

[1] *Lithauisch-Deutsches Wörterbuch und Grammatik*, von Ruhig und Mielcke. Königsberg, 1800.

[2] *Das Iahr in vier Gesängen*, von Donaleitis; traduit par Rhesa. 1818. *Dainos oder Lithauische Lieder*, recueillis par Rhesa.

Prusse et la Lithuanie, une autre branche de cette nation s'avançant vers l'est, sur les côtes de la Baltique, s'emparait du pays des Koures et des Lives, tribus finnoises établies dans ces parages où se pêchait anciennement l'ambre jaune, et voisines des Estiens, mentionnés par Tacite. Cependant l'indépendance des Lettes de la Livonie et de la Courlande fut bientôt menacée par des colons partis de Brême sous la conduite de Mainhard, dont le successeur Albert fonda en 1200 la ville et l'évêché de Riga, et établit l'ordre de chevalerie connu sous le nom de frères porte-glaives, dont la mission était d'extirper l'idolâtrie et de tout soumettre au pouvoir de l'évêque. Il leur fut d'autant plus facile d'y réussir, malgré la résistance des indigènes, qu'ils trouvèrent de puissants auxiliaires dans les chevaliers teutoniques, déjà maîtres de la Prusse, en 1237, où s'opéra la fusion des deux ordres. Toutefois, au milieu des guerres que leur suscitaient les Russes et les Lithuanes, des contestations s'élevèrent souvent entre l'autorité spirituelle et temporelle, et affaiblirent réciproquement leur puissance, jusqu'au moment où l'ordre fut sécularisé, en 1561, sur la demande du grand-maître Kettler, qui fit hommage

du territoire livonien au roi de Pologne, grand-prince de Lithuanie, en restant lui-même duc de Courlande. Vers la même époque, la réforme pénétra et s'établit dans ce pays, qui, soumis un instant aux Suédois, ne forme plus, depuis Pierre le Grand, qu'une province de l'empire de Russie.

La langue lettonne, alliée de près au lithuanien, est, comme nous l'avons dit, moins complète, moins sonore, moins originale que cet idiome. Le contact incessant de l'Allemagne et son influence dominatrice se font remarquer non seulement dans ses mots, mais jusque dans son alphabet, dont la bizarre orthographe augmente inutilement les obstacles qui s'attachent d'ailleurs à son étude. Cependant on ne peut disconvenir qu'elle ne l'emporte sur sa rivale en variété, en souplesse et en délicatesse d'expression, avantages dus à l'habile culture qu'elle a reçue de plusieurs écrivains.

Sa littérature est également plus riche, et présente plusieurs ouvrages importants qui remontent jusqu'au seizième siècle. De ce nombre sont les Psaumes de Ramm, publiés en letton vers 1530, et plusieurs autres recueils religieux. Einhorn, vers 1634, composa en latin une *Histoire des Lettes;* bientôt après,

Manzel (1593-1654) fixa l'orthographe et les règles de la langue dans sa traduction des Épîtres, dans ses cantiques et son dictionnaire letton. Enfin la Bible entière parut en 1689, traduite par Fischer et par Glück, chez qui fut élevée, vers 1702, Catherine, la noble épouse de Pierre le Grand. Graven (1679-1746) a aussi composé d'excellents cantiques.

Mais la langue lettonne ne prit un véritable essor que lorsque Stender (1714-1796), son plus grand écrivain, l'eut épurée et enrichie d'une foule d'ouvrages qui tous portent le cachet d'un talent supérieur, tels que ses récits bibliques, ses fables et ses chants nationaux, son dictionnaire et sa grammaire raisonnée [1]. Après lui on doit citer Baumbach (1742-1801), poète lyrique remarquable; Stobbe (vers 1796), rédacteur d'un journal littéraire où se trouvent réunies les poésies contemporaines; Elverfeld (vers 1804), connu par de gracieuses pastorales; Indrick, chansonnier populaire; Bergmann, éditeur d'ouvrages d'instruction; enfin Rosenberger, auteur d'une grammaire lettonne [2], et

[1] *Lettische Grammatik und Lettisch-Deutsches Lexicon*, von Stender. Mitau, 1789.

[2] *Formenlehre der Lettischen Sprache,* von Rosenberger, 1830.

Zimmermann, dont l'*Histoire littéraire* a servi de base à cette esquisse, dans laquelle beaucoup d'autres noms pourraient figurer encore avec honneur. Ceux-ci suffisent au moins pour prouver que la nation lettonne, quoique politiquement soumise et incorporée à la Russie, a cependant conservé en Livonie et en Courlande une sphère d'action assez étendue pour pouvoir aspirer encore à une renommée littéraire.

QUATRIÈME PARTIE.

POÈMES NATIONAUX.

Quatrième Partie.

POÈMES NATIONAUX.

Après le coup d'œil que nous venons de jeter sur l'histoire de la littérature des Slaves, nous voudrions pouvoir citer pour preuves des jugements que nous avons émis la traduction des meilleurs morceaux sortis de la plume des écrivains slavons. Mais une pareille tâche, qui exigerait un concours de connaissances aussi rares que variées, et une richesse de style à laquelle nous sommes loin de prétendre, dépasserait d'ailleurs de beaucoup les limites que nous nous sommes tracées. Toutefois, quel que soit notre désir de concision dans un sujet qui n'a pu être qu'effleuré, nous ne croyons pouvoir mieux terminer ce volume qu'en y joignant encore, pour complément, quelques extraits des monuments les plus anciens et les plus authentiques de la nationalité sla-

vonne, de ces poëmes enthousiastes et guerriers qui ont marqué le réveil de chaque peuple, et qui perpétuent à travers les siècles l'empreinte de son caractère individuel.

Si les Hébreux ont eu leur David, les Indiens leur Valmiki et leur Vyasa, les Grecs leur Orphée et leur Homère ; si les rauques accents d'Ennius ont préludé à la grandeur romaine, comme plus tard ceux des bardes et des scaldes réveillèrent l'Écosse et la Norvège, jusqu'à ce que le douzième siècle vît naître, dans le midi et dans le centre de l'Europe, les troubadours et les minnesinger célébrant la gloire des chevaliers, les Slaves aussi, dès une époque reculée, au milieu des ténèbres du paganisme, ont eu des chantres nationaux dont la lyre redisait leurs exploits. Quand les premières lueurs du christianisme commencèrent à poindre au milieu d'eux, les esprits s'émurent, et une inspiration nouvelle jaillit de la lutte des deux principes. Elle s'anima encore quand un conflit sanglant vint profaner les bienfaits du ciel, en y mêlant les vues de l'ambition et les excès des passions humaines ; jusqu'à ce qu'enfin, dans un temps plus prospère, elle vouât tout son enthousiasme à l'heureuse conversion des peuples et au règne glo-

rieux de la foi. Chacune de ces impressions successives qui, chez les Slaves, marquent différentes époques, a dû produire des chants patriotiques, qui presque tous ont péri sans retour, mais dont quelques débris surnagent encore pour attester leur antique énergie. C'est parmi ces chants, que nous avons signalés en tête de la littérature de chaque peuple, que nous choisirons ici les plus saillants, les plus fortement caractérisés, pour présenter quelques traits originaux de l'antique nationalité des Slaves.

Les Bohèmes sont de tous ces peuples ceux dont les monuments remontent le plus haut. Ils correspondent à leurs souvenirs historiques, qui se rattachent aux septième et huitième siècles, et deux fragments d'un poème sur Libuša, conservés dans le musée de Prague, suffiraient pour prouver chez eux l'élan précoce du génie poétique. Mais une preuve plus évidente et plus curieuse est due à la découverte du savant Hanka, qui a trouvé en 1817, dans l'église de Königinhof, sous un amas de vieilles armures, triste héritage de la guerre des hussites, une portion de manuscrit du treizième siècle, arrachée à un plus gros volume, et contenant des chants

héroïques et lyriques dont plusieurs appartiennent au paganisme. Publiés en 1819, et reproduits depuis avec une traduction allemande, ces chants ont excité à juste titre la surprise et l'admiration générales, tant par leur antiquité vénérable que par la perfection qui les distingue et qui permet de les comparer aux plus brillantes productions du moyen âge. Les poèmes historiques retrouvés dans ce recueil, réuni sans doute par quelque patriote du treizième siècle, dans le noble but de perpétuer la gloire de la Bohème au moment même où elle s'éclipsait, portent, sans noms d'auteurs, les titres de *Zaboï et Slavoï*, de *Čestmir et Vlaslav*, de *Udalrich, vainqueur des Polonais*, de *Iaroslav*, *vainqueur des Mongols*, de *Beneš*, *vainqueur des Saxons*, de *Ludiše et Lubor*, de *Zbyhon* et du *Cerf*. Les chants lyriques sont peu nombreux ; mais, s'il faut en croire l'indication des chapitres marqués sur le manuscrit mutilé, le volume dont il faisait partie devait contenir plus de cent cinquante poèmes semblables à ceux qu'un fortuné hasard vient enfin de rendre à la lumière.

Parmi ces morceaux, dont la verve entraînante égale la naïveté et la grâce, nous choisirons celui qui,

par son importance, sa touche originale et son antiquité, nous paraît le plus propre à peindre d'un seul trait le caractère des Bohêmes encore païens. Zaboï, puissant guerrier de cette nation, qui, après la mort d'un de ses chefs, s'était vue opprimée par les Germains et forcément soumise au christianisme, réunit secrètement ses amis, les exhorte à une défense généreuse, et joignant sa troupe à celle de Slavoï, son frère d'armes, il fond sur les Germains commandés par Ludiek, tue leur chef, en fait un grand carnage, et rend la liberté à sa patrie.

Tel est, dans sa simplicité, le sujet de ce chant remarquable, dont l'élan et l'énergie martiale dénotent un barde contemporain de l'événement. Mais quelle est sa date? quelles sont ses circonstances? quel est le véritable rôle de ses acteurs? C'est ce qu'on ne saurait déterminer au milieu des troubles de cette époque, où les Bohêmes, divisés entre différens chefs et sans cesse menacés dans leur indépendance, n'avaient ni annales positives ni succession traditionnelle. Parmi les savants qui se sont occupés de l'examen de ce chant national, les uns ont cru voir dans Ludiek, oppresseur des Bohêmes, l'illustre empereur Louis le Germanique, opinion

que le texte même nous paraît repousser. D'autres pensent avec plus de raison qu'il remonte à une époque antérieure, où le nom de Ludiek ou Chludvieg était déjà commun parmi les Francs. Alors l'événement qu'il retrace, et auquel le poète attache tant d'importance, pourrait bien être la mémorable défaite d'un lieutenant de Dagobert à Voigtberg, en 630, par Samo, chef des Vendes, cru généralement un marchand franc, mais qui appartiendrait à la nation slavonne si son nom de Samo, rapporté dans quelques chroniques, n'était qu'une altération fort naturelle de celui de Zaboï, le héros de ce poème.

Quel qu'en soit le véritable sujet, cette œuvre, éminemment patriotique, devait rappeler vivement aux Bohêmes l'énergique résistance de leurs ancêtres, défendant leur liberté et leur croyance contre l'oppression cruelle des Germains, pour qui la religion, dans ces siècles de ténèbres, ne servait que de prétexte à des conquêtes sanglantes. Le rhythme bref et animé des strophes retrace bien l'émotion du barde, et produit une harmonie sauvage qui frappe l'oreille même la moins exercée. Du reste, le texte, tel que nous le présentons d'après notre transcription ordinaire, est tiré de l'excellente édition

que Hanka et Svoboda viennent de donner de ce précieux recueil[1]. Des indications et des remarques placées à la fin du volume éclairciront quelques difficultés.

Les Polonais, ces frères des anciens Tchekhes, soumis aux mêmes souffrances et aux mêmes luttes, ont dû, comme eux, célébrer de bonne heure les brillants exploits de leurs guerriers, et la gloire des Boleslav, des Casimir, n'a pu passer inaperçue. Mais ces chants d'inspiration naïve qui retentissent dans chaque tribu naissante, pour s'éclipser ensuite s'ils ne sont recueillis, ont totalement disparu en Pologne, où les danses seules, si vives et si gracieuses, en conservent comme un vague souvenir. Un seul hymne, solennel et religieux, attribué à St Adalbert, évêque de Prague, qui résida quelque temps à Gnesen vers la fin du dixième siècle, forme le lien entre le moyen âge et les nombreux chefs-d'œuvre de nos jours. Cette *Prière d'Adalbert*, adressée à la Vierge et chantée de temps immémorial par les belliqueux enfants de la Pologne au moment de marcher au

[1] *Kralodvorsky Rukopis*, *Manuscrit de Koniginhof*, publié par Hanka et Svoboda. Prague, 1829.

combat, remonte ainsi à l'époque même où ils embrassèrent le christianisme. Toutefois, la forme actuelle de son langage, que le temps a sans doute modifié, semblerait la rapprocher du treizième siècle, quoiqu'elle soit certainement plus ancienne. Nous en donnerons les vers et la traduction littérale d'après le texte que le vénérable Niemcevicz a placé en tête de ses chants historiques [1].

Les Russes, convertis à la foi dans les dernières années du dixième siècle, n'ont guère de tradition poétique qui s'élève au-delà de cette époque. Encore les légendes religieuses et guerrières qui se rattachent à Vladimir et à ses braves, les exploits de Dobrinia, de Rogdaï, d'Ilia, de Čurilo, ne vivent-ils que dans des récits populaires, élaborés plus tard en ballades, mais dépouillés de ce vernis antique qui en faisait le charme et le prix. Le nom mystérieux de Boïan, chantre inspiré comme Lumir chez les Bohèmes, remplit seul le long intervalle qui s'étend jusqu'au treizième siècle; et cette lacune, due aux guerres sanglantes qui ravagèrent si long-temps la

[1] *Historyczni Dumy*, *Chants historiques polonais*, par Niemcevicz, Varsovie.

Russie, se prolongerait beaucoup plus loin encore et atteindrait la fin du moyen âge, si un hasard inespéré n'avait fait retrouver aux Russes un de ces monuments inappréciables qui équivalent à toute une histoire.

Ce fut en 1795 que le comte A. Musin Puškin découvrit à Moscou, dans un vieux manuscrit, un récit cadencé ou poème en prose remontant à la fin du douzième siècle, ainsi que le prouvent et la langue et les faits qui y sont retracés. Le sujet est l'*Expédition d'Igor*, prince apanagé de Sievero-Novgorod, qui régnait vers 1185, quand Sviatoslav, son père, était grand-prince de Kiev, et Vsevolod III grand-prince de Vladimir, époque de troubles et de luttes intestines qui minaient de plus en plus la Russie, harcelée et ravagée par les Polovces, turbulente avant-garde des Mongols. Igor, ne consultant que son courage, sans s'unir aux princes ses voisins, s'avance, avec son jeune frère Vsevolod et un petit nombre de guerriers, jusqu'au Don, où campent les ennemis, et tombant sur eux à l'improviste, les met en déroute le premier jour. Mais le lendemain, les Polovces, plus nombreux, lui font subir une défaite sanglante; lui-même est prison-

nier avec son frère, et Sviatoslav, accablé de vieillesse, déplore vainement son malheur. Cependant une fuite habilement ménagée le dérobe à la vigilance des Polovces; Igor est rendu à la Russie, et le poète célèbre son retour.

Tel est le sujet de ce poème historique, semé d'une foule d'allusions curieuses soit à l'ancienne gloire de la Russie, soit à ses récentes infortunes, et surtout à ses dissensions intérieures, aux luttes désastreuses de ses princes, que l'auteur déplore avec l'accent du patriotisme le plus pur. C'est le dernier trophée de l'indépendance russe, et en quelque sorte le dernier appel adressé à cette nation infortunée, que les Mongols allaient fouler aux pieds. Aussi ne peut-on lire sans émotion, en se reportant vers cette funeste époque, les pressentimens qui agitent le successeur inspiré de Nestor. Était-il religieux ou laïque? c'est ce qu'il est difficile de préciser; quoique certaines réminiscences païennes, et l'extrême élégance du style, doivent plutôt faire soupçonner un érudit, contemporain des minnesinger de l'Allemagne et nourri de la lecture des poètes grecs. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit du mérite littéraire de cette œuvre, phé-

nomène presque inexplicable au milieu de la barbarie du douzième siècle, où les poèmes romans et germaniques respiraient encore tant de rudesse. Quant à la langue, dialecte particulier, flottant entre le polonais et le russe, elle se rattache de près au petit-russien, parlé à Kiev et dans le sud de l'empire. Mais ses formes surannées et difficiles, et sans doute plusieurs fautes du manuscrit, malheureusement détruit dans l'incendie de Moscou, laissent subsister beaucoup d'incertitudes qu'il ne nous appartient pas de trancher. Nous nous sommes attaché à l'édition complète publiée par Hanka à Prague, d'après plusieurs éditions faites en Russie[1], et aux récentes explications de Sederholm, en nous éclairant des conseils d'un ami particulièrement versé dans cette étude[2].

Les Serbes, voisins des Russes, unis à eux par une même origine, ont aussi les mêmes traditions nationales qui se rapportent au temps de leur conversion. Cependant les règnes prospères de plusieurs souverains n'ont laissé que peu de traces

[1] *Igor Sviatoslavič*, publié et traduit par Hanka. Prague, 1821.
[2] Mr. Szotarski, auteur d'une traduction polonaise de ce poème.

poétiques, tandis qu'à leur dernière catastrophe, à la sanglante défaite de Kosovo, leur génie noblement enthousiaste, heureux mélange d'énergie et de souplesse, s'est fait jour à travers les ravages et les horreurs de la tyrannie turque, et a fui au sommet des montagnes, pour y chanter l'hymne de la liberté. Ce sont ces mélodieuses complaintes d'un peuple généreux et opprimé, qui, long-temps transmises de bouche en bouche au milieu de retraites inaccessibles, ont fourni à Stefanovič le vaste recueil de chants serbes qui, traduit maintenant dans toutes les langues, excite partout une juste admiration.

Parmi ces chants, dont les plus importans appartiennent au quatorzième siècle, les uns, dans leur enjouement aimable, peignent les peines et les plaisirs de la vie, et les sensations individuelles de ces fiers enfans de la nature; d'autres, plus solennels et plus austères, retracent leurs exploits et leurs luttes terribles, leur dévouement et leur martyre pour la foi sacrée de leurs pères. Tels sont, au milieu d'une foule d'autres, le *Mariage de Maxime*, la *Fondation de Scutari*, les *Frères Iakšičes*, les *Aventures de Marko*, et surtout la *Bataille de Kosovo*, célé-

brée dans plusieurs récits, tous empreints d'une religieuse terreur.

Nous avons choisi celle de ces narrations qui nous a paru la plus touchante et la plus simple. La veille de la bataille, la tsarine Milicia, assise à table à côté de Lazare, le supplie de laisser auprès d'elle un de ses frères pour la protéger. Le tsar y consent, et au lever de l'aurore, elle se tient aux portes de la forteresse, sur le passage de l'armée qui défile. Elle s'adresse à chacun de ses frères; mais tous préfèrent la gloire à la vie. Presque mourante, elle n'a, pour se soutenir, que le bras d'un vieux serviteur, qui lui-même, malgré l'ordre de Lazare, reprend la route de Kosovo. Le lendemain, deux corbeaux viennent s'abattre sur la tour du château de Kruševac. Milicia apprend d'eux son malheur, qu'un guerrier blessé confirme au même instant, en lui racontant la mort de Lazare et d'Amurat, celle de son père et de ses frères, celle de Miloš Obilič, son gendre, et la trahison de Vuk Brankovič, cause odieuse de la victoire des Turcs.

Les vers de ce poëme, harmonieux et faciles, respirent dans leurs répétitions nombreuses une espèce d'abandon plein de charmes qui donne de la naïveté

au récit. Nous les avons extraits du texte même de la collection authentique[1], traduite en allemand avec tant de bonheur par Mme Robinson, née Iakob, connue sous le nom littéraire de Talvj.

Les Lithuanes, représentant la branche lettonne, dont ils forment la plus puissante tribu, ont aussi leurs chansons populaires, d'une origine et d'une date inconnues, puisqu'ils sont privés, comme les Polonais, de tout poëme vraiment historique, lacune inexplicable chez des peuples qui comptèrent dans leur sein tant de héros. Parmi les chansons recueillies par Rhesa[2], et qui ne peignent que des émotions fugitives, il en est cependant quelques-unes qui se rapportent au paganisme, et qui sont évidemment antérieures à la fin du quatorzième siècle, époque de la conversion des Lithuanes. Dans ce nombre, nous en avons remarqué deux, probablement beaucoup plus anciennes, que nous avons cru pouvoir réunir sous le nom de *Légende des Astres*, puisqu'elles peignent en traits allégoriques les premières notions d'astronomie que ces peuples appor-

[1] *Narodna Srbska Piesnarica*, par Stefanovič. Vienne, 1815.
[2] *Dainos oder Lithauische Volkslieder*, par Rhesa. Königsberg.

tèrent peut-être du fond de leur patrie asiatique.

A ces divers morceaux, où l'on voit se refléter, d'une manière originale et positive, les premières lueurs de civilisation sur chacune des tribus de race slavonne, nous avons joint une ode en russe moderne dont nous avons déjà signalé l'excellence, et que le suffrage de l'Europe et de l'Asie a élevée au rang de poème universel. L'*Hymne à Dieu*, du poète Derža̅vin, inscrit en lettres d'or dans le palais de Pékin ainsi que dans le temple de Jeddo, après avoir été traduit ou imité dans la plupart des idiomes de l'Europe, méritait une place exceptionnelle parmi les monuments nationaux, et nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de le placer à la fin de notre livre, accompagné d'une traduction en vers, que nous avons essayée pour la première fois, et qui, dans son imperfection à côté d'un modèle si sublime, aura au moins, faute d'autre mérite, celui de la fidélité[1].

[1] Quant à la prononciation des lettres adoptées dans notre transcription slavonne, il suffit de se rappeler que, parmi les voyelles, *u* équivaut à *ou*, *y* à *ui*, *ė* à *eu*, et *e* simple très-souvent à *ie*. Parmi les consonnes *c* correspond à *ts*, *c̄* à *tch*, *s̄* à *ch*, *z̄* à *j* français, *h* à *ch* allemand, *ṅ* à *nj*, *ṙ* à *rj*, *ḷ* à *ll* dur, outre les autres particularités indiquées au chapitre de l'alphabet. Des observations sur chaque poème termineront le volume.

I.

VICTOIRE DE ZABOI.

Texte bohémien.

S črna lesa vystupuie skala,
Na skalu vystupi silny Zaboi,
Obzira kraiiny na vše strany;
Zamuti sie ot kraiin ote všeh,
I zastena plačem holubinym.
Sedie dluho, i dluho sie mutie,
I vzhopi sie vzhoru iako ielen,
Dolov lesem, lesem dluhopustym,
Bystro spiehaše ot muže k mužu,
Ot silna k silnu po všickei vlasti.
Kratka slova ke všem skryto rieče,
Pokloni sie bohom,
Otsut k druhu spieha.
I minu deň prvy,
I minu deň vtery.
Kdaž za třetiem luna v noci bieše,
I sniehu sie mužie siemo v les črn.
K niem zdie (přiide) Zaboi,
Otvede ie v uval,

I.

VICTOIRE DE ZABOI.

Traduction française.

Dans la forêt noire s'élève un rocher; sur ce rocher s'élance le fort Zaboï[1] : il contemple au loin les campagnes, et les campagnes affligent ses regards. Gémissant comme le ramier sauvage, long-temps il reste assis, et long-temps il s'afflige. Tout-à-coup il bondit comme le cerf à travers la forêt solitaire; il court de l'homme à l'homme, du guerrier au guerrier, dans toute l'étendue de la contrée, dit en secret quelques brèves paroles, s'incline devant les dieux, et continue sa marche.

Un jour s'écoule, un autre jour s'écoule; mais quand la lune éclaire la troisième nuit, les hommes sont réunis dans la sombre forêt. Zaboï vient à eux, les mène dans la vallée, dans la vallée la plus profonde du bois. Il descend bien loin au-dessous d'eux, et prend en main sa guitare mélodieuse[2] :

V poniženy uval
Hlubokeho lesa.
I sestupi Zaboi
Nainižeie dolov,
Vze varito zvučno :
« Mužie bratrskyh srdec
I iiskrenyh zrakov !
Vam pieiu nainiži,
(Pieiu) zdola piesen.
Ide z srdce meho,
Z srdce nainižeie
Pohružena a hoři.
» Otčik zaide k otcem
Ostavi v diedinie
(Otčik) dietky svoie,
I svoie lubice.
Nereče nikomu :
Batio, ty mluvi k niem
Oteckymi slovy.
» I priide cuzi
Usilno v diedinu
I cuzimi slovy
(Cuzi) zapovida.
I kak sie zdie (tamo),
(Tamo) v cuzei vlasti
Ot iutra po večer,
Tako bieše zdieti
I dietkam i ženam.
I iedinu družu
Nam imieť po puti
Z Vesny po Moranu.

« Amis aux cœurs de frères, aux yeux de flamme, ce chant qu'ici j'entonue en cette vallée profonde, il part de mon cœur, du fond de mon cœur plongé dans une sombre tristesse.

» Notre père a rejoint ses ancêtres; il a laissé ici ses enfants, ses compagnes, sans dire à aucun d'entre nous : Ami, donneleur des conseils paternels [3]!

» Et l'étranger est venu avec violence; il nous commande dans une langue inconnue, et, les coutumes de la terre étrangère, il faut que, du matin au soir, nos enfants, nos femmes s'y soumettent; il faut qu'une seule épouse nous accompagne depuis Vesna jusqu'à Morana [4]!

» I vyhanie z haiev vše krahuie,
I kaci (ssu) bozi v cuzei vlasti;
Takym sie klanieti zdie
Iim obiecati obiet.
Nesmiehu se biti
V čelo přede bohy,
Ni v sumrky iim davati iesti;
Kam otčik davaše krmie bohom,
I kamo k niem hlasat hodivaše.
I posiekahu vše drva
I rozhrušihu vše bohy. »
« Ai ty Zaboiu, ty
Pieieš srdce k srdcu,
Piesnu z středa hoře,
(Piesnu) iako Lumir,
Ky slovy i pieniem
Pohybal Vyšehrad i vše vlasti;
Tako ty mie i všiu bratř.
Ai pievce dobra miluiu bozi.
Piei ty, tobie ot nih dano
Pieti v srdce protiv vrahom. »
Zře Zaboi na Slavoieva
Zapolena zraky,
I pieniem dale srdce iimaše :
« Dva syny, ieiuže hlasy
Přehazesta v muska,
Vyhazevasta v les;
Tamo mečiem, mlatem,
(Tamo) i oščepem
Učista (sve) paži.
Tamo sie pokrysta,

» Ils ont chassé les éperviers de nos bois[5]; et les dieux qu'ils adorent, il faut qu'on les invoqne! Nous n'osons plus frapper nos fronts devant nos dienx, leur apporter des mets au crépuscule, où notre père venait leur en offrir, où il venait chanter leurs louanges. Ils ont abattu tous les arbres, et ils ont brisé tous les dieux! »

« Ah! Zaboï, tes chants vont droit au cœur; tes chants, empreints de tristesse, ressemblent à ceux de Lumir, dont la voix et la lyre émeuvent le Vyšehrad et les extrémités de la terre[6]! Tous nos frères l'ont senti comme moi : oui, un noble barde est cher aux dieux. Chante! c'est à toi qu'il est donné d'enflammer nos âmes contre l'ennemi. »

Zaboï a remarqué d'nn regard les yeux étincelants de Slavoï, et ses chants continuent à pénétrer leurs âmes :

« Deux des fils dont la voix marquait l'adolescence sortirent de la forêt profonde; armés de l'épée, de la hache, du javelot, ils exercèrent leurs bras encore novices. Cachés à tous les yeux, ils revinrent avec joie; et, les bras affermis en vigueur, les esprits mûris contre l'ennemi, entourés de frères du même âge, tous fondirent sur l'ennemi commun, et leur fureur fut celle de la

I vracesta sie rozkošem.
I kehdy dorostla biesta paže
I ieiu umy protivo vrahom,
I dorostahu druzi bratřieci;
Aita všici vyrazihu vz-vrahy,
I by krutost iih buřiuce nebe,
I v diediny vratiše sie
Vratiše sie byvše blahost. »
Ai skočihu všici v dol k Zaboiu,
I tiščehu iei v přesilna paži,
I s prsu na prsi
Vši kladehu ruce,
Viehlasno davahu slova k slovom.
Přehazeše noc před iutro;
Ai vystupihu z uvala rozno,
Vezdie ke všem dřevom,
Ke všem ke stranam brahu sie lesem.
I minu deň (prvy),
I minu deň vtery,
I po třetiem (po) dni,
Kehdy sie zatemniše noc,
Bra sie Zaboi v les,
Lesem za Zaboiem sbory;
Bra sie Slavoi v les,
Lesem za Slavoiem sbory.
Však imie vieru k voievodie,
Však srdce uporno kralu,
Však zbraň bystru na kral.
« Ai Slavoii bratře!
Tamo k modru vrhu,
Vrh ten po všeh po kraiinah,

tempête, et le bonheur, le bonheur d'autrefois, revint enfin dans leur patrie [7] ! »

Tous aussitôt descendent vers Zaboï, tous le pressent dans leurs bras nerveux; le cœur répond au cœur et les mains s'entrelacent, et de sages discours se succèdent. La nuit va faire place à l'aurore : ils remontent sans bruit de la vallée, et longeant isolément les arbres, ils quittent de toutes parts la forêt.

Un jour s'écoule, un autre jour s'écoule; mais, après la troisième journée, quand la nuit a répandu ses ombres, Zaboï s'avance dans la forêt, et avec lui une troupe de guerriers; Slavoï s'avance à sa rencontre, et avec lui une troupe de guerriers; tous pleins de confiance dans leurs chefs, tous brûlant de haine contre le roi, tous le menaçant de leurs armes.

« Slavoï, frère bien-aimé, vois-tu cette montagne bleue qui domine les plaines d'alentour? c'est là que nous portons nos pas. Au levant de la montagne, vois-tu cette forêt sombre? c'est là

Tamo zamieřimy hody!
Ot vrha k ranemu sluncu,
Ai, tamo les temen;
Tamo si podamy ruce.
Nynie beř sie tam lisimi kroky,
I iaz tako poidu tudy.»
«Ai Zaboii bratře!
Čiemu naše braň ima tepruv
Ot vrha soptati krutost?
Otsavad buřmy protivo,
(Protivo) kralevym vrahom.»
«Ai Slavoii bratře!
Kdaž hada potřieti hceši,
Na hlavu mu naiiistieie.
Tamo hlava ieho.»
Rostupi sie mustvo lesem,
Rostupi sie v pravo v levo;
Tudy taže zaboievym slovem,
Onamo slovem prudka Slavoie,
Hlubinami lesov k modru vrhu.
I kehdy bieše piet slunci,
Podasta si (tu) přesilnie ruce,
I pozřiesta lisima zrakoma
Na kralovy voie.
«Sraziti nam drbi Ludiek voie,
Voie sve pod iednu ranu (srazit').
Ai Ludieče, ty si parob,
(Parob) na paroby krale!
Ty rci svemu ukrutniku,
Že dymem iest nam velenie ieho.»
Rozluti sie Ludiek,

que nous nous tendrons les mains. Cours-y à pas de renard; j'y marche de mon côté [8]. »

« Frère Zaboï, pourquoi donc nos armes ne puiseraient-elles leur force qu'au haut de cette montagne? D'ici même attaquons en face les hordes homicides du roi! »

« Frère Slavoï, veux-tu écraser le dragon? marche-lui sur la tête; et sa tête est là-bas! »

Aussitôt la troupe, divisée dans le bois, se partage à droite et à gauche; les uns suivent les ordres de Zaboï, les autres ceux de l'ardent Slavoï. Tous marchent vers la montagne bleue à travers les forêts profondes.

Cinq fois le soleil avait paru quand de nouveau ils se tendirent les mains, quand de loin leurs yeux de renard observèrent les cohortes royales.

« Que Ludiek réunisse ses légions, toutes ses légions sous un coup de nos haches! Ah, Ludiek, tu n'es qu'un vassal parmi tous les vassaux du roi : va dire à ton maître superbe que ses décrets ne sont qu'une vaine fumée [9]! »

Ludiek s'irrite, et son prompt appel a aussitôt réuni les co-

I ručiem hlasem svola sve voie.
Podnebesie bie plno osvietу,
Ot slunce v osvietie plno blska
Z kralevyh voiev.
Hotovi všici nohu v krok,
Ruku v brań Ludiekova dle slova.
« Ai Slavoii bratře!
Tudy spiei lisimi kroky;
Iaz poidu vstřiecu iim v čelo. »
I vyrazi Zaboi
V před (iim) iako krupobitie;
I vyrazi Slavoi
V bok iim iako krupobitie.
« Ai bratřie, ai, ti sie
Nam krušihu bohy,
Ti sie nam kacehu dřeva,
Plašihu krahuie z lesov.
Bozi nam vicestvie daiu! »
Aita prudkost vyrazi Ludiekem
Z četnyh vrahov protivo Zaboiu.
I vyrazi Zaboi
Hořiuciema očima ve Ludiek.
Mieři dub protivo dubu,
Zřieti (sie) ze všeho lesa.
Zaboi hna protiv Ludieku
Nade vše voie.
(Ai) Ludiek uderi silnym mečem
Přetie třie hože ve ščitie.
I uderi Zaboi mlatem,
(A) otskoči hbity Ludiek.
Ve dřevo vrazi mlat,

hortes. Leur reflet remplit l'étendue, et le soleil resplendit sur leurs armes; tous les pieds sont prêts à marcher, toutes les mains à frapper au signal de Ludiek [10].

« Slavoï, frère bien-aimé, cours ici à pas de renard, pendant que je les attaquerai de front! »

Et comme la grêle, Zaboï les charge en face; comme la grêle, Slavoï les charge en flanc.

« Frères, voici ceux qui ont brisé nos dieux, qui ont déraciné nos arbres, qui ont chassé les éperviers des bois! Les dieux eux-mêmes les livrent à nos coups! »

Aussitôt, du milieu des ennemis, la rage entraîne Ludiek contre Zaboï; et, les yeux étincelants de colère, Zaboï se précipite contre Ludiek. Comme les chênes s'abattent sur les chênes arrachés du sein de la forêt, Zaboï s'élance sur Ludiek en avant de l'armée entière.

Ludick frappe de sa forte épée, et traverse trois plaques du bouclier; Zaboï lève sa hache d'armes sur Ludick qui l'évite: la hache rencontre un arbre qui s'abîme sur la foule, et trente des combattants ont rejoint leurs aïeux [11].

I skoti sie dřevo na voi;
I třiedeset iĭh otide k otcem.
I zluti sie Ludiek :
« Ai ty zhovadily,
Ai ty velika potvoro hadov,
Mečem sie potykai se mnu. »
Maše Zaboi mečem,
Kus ščita vrahu otrazi.
I tasi Ludiek meč,
Meč sie smeče po koženie ščitie.
I zapolesta sie oba k ranam,
Ranami vše po sobie stesasta,
Vše kolem zbrocesta krviu,
Krviu zbrocehu ie mužie
Kolkol ieiu vezdie
Ve přelutei sieči.
Slunce přeide poledne,
Ot poledne iuž na pol k večeru;
I valeno iešče
Ni siemo, ni tamo ustupeno,
Valeno zdie (ot Zaboie),
Valeno tam ot Slavoie.
« Ai ty vraze, Bies v tie!
Čemu ty našu krev piyeši? »
Hopi Zaboi svoi mlat,
I otskoči Ludiek.
Napřeže mlat Zaboi vyše vzhoru,
I vrže po vraze.
Letie mlat (po vraze),
I roskoči sie ščit,
Za ščitem sie roskočista

« Ah! s'écrie Ludiek en furenr, monstre homicide, exécrable dragon, essaie contre moi ton épée! »

Zaboï a brandi son épée et échancré le bouclier enneml; Ludiek saisit la sienne, mais elle glisse sur l'écu rabotenx. Tous deux s'excitent à redoubler leurs coups, et lenrs coups ont brisé leurs armures; lenr sang coule, le sang jaillit à flots snr les guerriers dans cette lutte implacable.

Le soleil atteint son midi, et du midi il s'incline vers le soir: cependant l'on combat encore, sans céder ni d'un côté ni de l'autre; ici combat Zaboï, et là Slavoï, son frère.

« Meurtrier! Bies te réclame; assez tn as bu notre sang [12]! »

Zaboï saisit sa hache, Lndiek s'est détonrné; Zaboï élève sa hache et la lance sur l'ennemi: dans son vol elle fend le bonclier, et, sous le bouclier, la poitrine de Ludiek. L'âme a frémi devant la hache puissante, et la hache entraîne l'âme à cinq toises dans les rangs [13].

Ludiekova prsi.
Uleče sie duše tiežka mlata,
I mlat i dušu vyrazi,
I zanese piet siehov u voisku.
Strah vrahom vyrazi z hrdel skřieky;
Radost zevznie z ust voinov,
(Z ust voinov) Zaboievyh,
Zaiiskři z radostnu zraku.
« Ai bratřie bozi ny
Vicestviem dařihu!
Rostupi sie vas ieden hluk v pravo,
(Rostupi sie vas ieden hluk) v levo.
Z všeh udoli siemo sved'te konie,
Koni řehce vešken les. »
« Ai Zaboi bratře!
Ai ty udaty lve!
Neupuščei buřiu vz vrahy! »
Aita otvrže Zaboi ščit,
I v ruce mlatim, i v druhei mečem,
Tako v přieč proraže
Drahy v přieč u vrazeh.
I by upieti vrahom,
I bi ustupati vrahom.
Třas ie hnaše z boišče,
I strah z hrdl iih vyraže skřieky.
Koni řehce vešken les.
« Vzkoru na konie,
S koni za vrahy
Přese vše vlasti.
Ruči koui neste
U patah za nimi

Un cri d'effroi dans la bouche des ennemis, un cri de joie dans celle de nos braves, des braves compagnons de Zaboï, un rayon de joie dans leurs yeux!

« Frère, les dieux nous donnent la victoire! Une troupe à droite, une autre troupe à gauche! Amenez les chevaux des vallées; qu'ils hennissent dans toute la forêt! »

« Frère Zaboï, lion intrépide! que rien ne retarde ta poursuite! »

Zaboï a jeté son bouclier : l'épée d'une main, la hache de l'autre, il se fraie de larges sentiers à travers les cohortes royales. Ils hurlent, ils fuient, nos oppresseurs! Tras les repousse du champ de bataille, et l'épouvante leur arrache de grands cris [14].

Les chevaux hennissent dans la forêt : « A cheval! à cheval! à la suite des ennemis, à travers la contrée toute entière. Coursiers agiles, portez notre vengeance, portez-la sur nos oppresseurs [15]! »

(Neste) našu krutost!»
I skočihu hluci vz ručie konie,
I skok na skok po vrazeh sie hnahu,
Ranu na ranu soptihu krutost.
I miiehu rovnie,
I hory i lesi,
V pravo i v levo vše ubieha vzad.
Hučie diva řeka,
Vlna za vlnu sie vale,
I hučiehu vši voï skok na skok,
Vše sie hnaše přes buřiucu řeku.
Vody uhvatihu mnostvie cuzih,
I přenesehu sve zviesty,
(Přenesehu) na druhy břeh.
Po kraiinah vezdie v šiř i šiř
Luty ostřiež zozepie
Svoie křiedle dluzie,
Bystro leta za ptactvem.
Zaboievi voï
Rosehnahu sie v šiř,
Vezdie po vlasteh
Hnahu luto po vrazeh;
Vezdie sražehu ie,
I stupahu koni.
Nocu pod lunu za nimi luto,
I dnem pod sluncem za nimi luto,
I opiety temnu nocu,
I po noci šedym iutrem.
Hučie diva řeka
Vlna za vlnu sie vale;
I hučehu vši voï skok na skok,
Vše sie hnaše přes buřiucu řeku.

Nos guerriers s'élancent sur les chevaux; pas à pas ils poursuivent les ennemis, coup sur coup ils assouvissent leur rage; et les plaines, les montagnes, les forêts, disparaissent à droite et à gauche.

Devant eux mugit un torrent, dont les vagues s'accumulent sur les vagues : l'un sur l'autre ils s'y précipitent, chacun brave ses noirs tourbillons. L'onde engloutit en foule les étrangers; mais elle porte les fils de la patrie, elle les porte au rivage opposé [16].

A travers toutes les plaines, bien loin, bien loin encore, le milan étend ses vastes ailes et poursuit sans relâche les oiseaux. Les guerriers de Zaboï se précipitent et sillonnent de toutes parts la contrée, culbutant, abattant les ennemis sous les pieds de leurs coursiers agiles. Furieux, ils les poursuivent aux lueurs de la lune, à l'éclat du soleil, dans la nuit ténébreuse, et au lever du jour ils les poursuivent encore.

Devant eux mugit un torrent dont les vagues s'accumulent sur les vagues : l'un sur l'autre ils s'y précipitent, chacun brave ses noirs tourbillons. L'onde engloutit en foule les étrangers; mais elle porte les fils de la patrie, elle les porte au rivage opposé.

Vody uhvatihu mnostvie cuzih,
I preneschu sve zviesty,
(Preneschu) na druhy breh.
« Tamo k šedym horam
Tam doburi naše pomsta. »
« Ai Zaboi bratre!
Iuž nam nedaleko hory.
A iuž hluček vrahov,
I ti žalostivo prosie. »
« Vratno kraiinami,
Tudy ty, iaz tudy,
Vyhubit vše kralevo! »
Vietr buri pres vlasti,
Voisky burie pres vlasti,
Pres vlasti v pravo i v levo,
Vezdie širu silu voisky
U radostnem hluce.
« Ai bratre, ai šery vrh!
Ai bozi ny tamo
Vicestviem darili!
Tamo i viele duš tieka
Siemo tamo po drevch.
Jih boie sie ptaetvo,
(Boie sie) plahy zvier;
Iedno sovy neboie sie.
Tamo k vrhu pohrebat mrh,
Dat pokrm bohovom,
I tamo bohom spasam
Dati mnostvie obieti,
A iim hlasat milyh slov,
I iim oružie pobityh vrahov! »

« Là-bas, vers la montagne grise, que là s'arrête notre vengeance[17] ! »

« Regarde, Zaboï, mon frère, nous ne sommes plus loin de la montagne ; regarde cette faible troupe d'ennemis comme ils invoquent notre pitié ! »

« En arrière, à travers les plaines, toi par ici, moi par là ! Périsse tout ce qui vient du roi ! »

Les vents grondent dans tout le pays, dans tout le pays grondent les armées ; à droite, à gauche, en rangs serrés, elles font entendre leurs cris de triomphe.

« Frère, vois cette montagne éclairée ! C'est là que les dieux nous donnèrent la victoire ; c'est là que les âmes par essaims voltigent maintenant d'arbre en arbre, effrayant les oiseaux, les bêtes fauves, terribles à tous, excepté aux hiboux. Allons sur le sommet ensevelir les corps et présenter aux dieux les mets du sacrifice ; aux dieux qui nous sauvèrent sacrifions largement, et chantons un hymne à leur gloire, en leur offrant les dépouilles des vaincus[18] ! » (*)

(*) *Voyez les Remarques*, page 346.

II.

PRIÈRE D'ADALBERT.

Texte polonais.

Boga rodzica dzieviea, Bogiem sławiona,
Marya! u tvego Syna hospodyna
Matko zvolona,
Marya! zisci nam, spusci nam
Kirie eleyson tvego Syna
Krciciela zbožny čas;
Usłyš głosy, napełniy mysli človieče.
Słyš modlitve, ienže cie prosimy;
To dać račy, iegož prosimy:
Day na sviecie zbožny pobyt,
Po žyvocie rayski přebyt,
Kirie eleyson!
Rarodził sie dla nas Syn Božy;
V to vierzay človieče zbožny,
Iž přez trud Bog svoy lud
Odioł diabłu z stražy.
Přydał nam zdrovia viečnego,
Staroste skovał piekielnego:
Smierć podioł, vspomionoł človieła pierv̌sego.
Iešče trudy cierpiał bezmierne,
Iešče był nie přyspiał za vierne,
A že sam Bog zmartvyhvstał.

II.

PRIÈRE D'ADALBERT.

Traduction française.

Vierge, mère de Dieu, que Dieu a glorifiée[1], Marie, qui de ton Fils divin as reçu le titre de mère, Marie, donne-nous, fais descendre sur nous, par la grâce de ton Fils, la foi pure du premier baptême! Exauce les vœux, remplis les pensées des mortels!

Exauce la prière que nous t'offrons avec humilité; il l'écoutera, puisque nous l'invoquons. Accorde-nous nne vie pieuse dans ce monde, et, après cette vie, l'entrée du paradis, par la grâce du Seigneur[2]!

C'est pour nous que le Fils de Dieu est venu dans ce monde Mortel, sache que Dieu, par ses souffrances, a délivré son peuple du pouvoir de Satan.

Il a assuré notre salut éternel, en chargeant de liens le prince des enfers. Il est mort comme le premier homme, souffrant des douleurs indicibles, et les souffrant pour les élus, jusqu'au moment où Dieu ressuscita.

Adamie ty Božy kmieciu,
Ty siedziš u Boga v viecu,
Domieść nas sve dzieci, gdzie kroluio anieli.
Tam radość, tam milość, tam vidzenie
Tvorca anielskie bez konca :
Tu sie nam ziavilo diable potempenie.
Ni srebrem, ni złotem nas z piekla odkupil,
Moco svo zastompil.
Dla ciebe človieče, dal Bog překloć sobie,
Bok, rence, nodze obie,
Krev svienta šla z boku na zbavienie tobie.
Vie' že v to človieče, iž Iesu Chryst
Pravy cierpial za nas rany,
Svo sviento krev p'elal za nas Chřesciany.
Iuž nam čas, godzina, gřehov sie kaiaci,
Bogu hvale daci,
Ze všemi silami Boga milovaci.
Marya dzievica, prosi Syna svego,
Krola niebieskiego,
Aby nas uhoval ode všego zlego,
Všyscy svienci proseie,
Nas gřešnyh vspomožcie;
Bysmy z vami přebyli,
Iesu Chrysta hvalili.
Tegož nas domiesci, Iesu Chryste mily!
Bysmy z tobo byli,
Gdzie sie nam raduio iuž niebieskie sily.
Amen, amen; amen, amen;
Amen, amen; tako Bog day,
Bysmy všyscy pošli v ray,
Gdzie kroluio anieli!

Adam, toi l'élu du Seigneur, tu es assis dans l'assemblée céleste[3]. Ah! conduis-nous là où règnent les anges! Là est la joie, l'amour, la présence des chœurs bienheureux à jamais, tandis qu'ici règne la malédiction. Ce n'est point par l'or, par l'argent qu'ils nous ont sauvés de l'enfer; sa toute-puissance nous a seule délivrés.

Mortel, c'est pour toi que Dieu même laissa percer ses flancs, ses mains et ses deux pieds; c'est pour ton salut que son sang a coulé! Crois fermement que Jésus-Christ le juste a souffert pour nous toutes ces plaies, et versé son sang pour les chrétiens.

Le temps s'écoule et l'heure approche: pleurez sur vos péchés, honorez le Seigneur et aimez-le de toute votre âme. O vierge Marie, daigne prier ton Fils, le roi du ciel, de nous préserver de tout mal! Saints, priez pour nous; sauvez-nous, pécheurs que nons sommes, afin que nous venions vers vous pour louer Jésus-Christ!

Prends-nous à toi, Jésus, bonté divine, pour que nous demeurions avec toi dans la joie des puissances célestes! Amen, amen, amen, amen, amen, amen! Dieu nous accorde à tous d'aller dans le paradis, où règnent à jamais les anges[4]! (*)

(*) *Voyez les Remarques*, page 348.

III.

EXPÉDITION D'IGOR.

Texte russien.

Ne lepo li-by biašet, bratie, načati starymi slovesy trudnyħ poviestii o plku Igorevie, Igoria Sviatslavliča? Načati-že sia toi piesni po bylinam sego vremeni, a ne po zamyšleniiu Boïaniu. Boïan-bo vieščii, ašče komu ħotiaše piesnĭ tvoriti, to rastiekašet sia mysliïu po drevu, sierym vlkom po zemli, šizym orlom pod oblaky. Pomniašetĭ-bo rieč prvyħ vremen usobicie : togda puščašetĭ desiati sokolov na stado lebediei ; kotoryi dotečaše, ta predi piesĭ poïaše, staromu Iaroslavu, ħrabromu Mstislavu, iže zarieza Rededіu pred plky Kasožskymi, krasnomu Romanovi Sviatslavličiu. Boïan-že, bratie, ne desiati sokolov na stado lebediei puščaše; n-svoïa vieščia prsty na živaïa struny vskladaše; oni-že sami kniazem slavu rokotaħu.

Počnem že, bratie, poviestĭ siïu ot starago Vladimera do nyniešniago Igoria; iže istiagnu um kriepostiïu svoïeiu, i poostri serdca svoïego mužestvom, naplniv sia ratnago duħa, navede svoïa ħrabryïa plky na zemliu Poloveckuïu za zemliu Ruskuïu. Togda Igorĭ vzrie na svietloïe solnce i vidie ot nego tĭmoïu vsią svoïa voïa prikryty, i reče Igorĭ k družinie svoïei :

III.

EXPÉDITION D'IGOR.

Traduction française.

Ne serait-il pas bien, frères, de commencer en vieux style le pénible récit de l'expédition d'Igor, du fils de Sviatoslav[1]? Que le poëme commence donc d'après l'histoire des temps, et non à la manière de Boïan[2]. Boïan le barde voulait-il faire un poëme? ses pensées s'égaraient dans les bois comme le loup gris au milieu de la plaine, comme l'aigle cendré dans les airs. Pensait-il à quelque guerre des anciens temps? il lançait dix faucons contre une troupe de cygnes, et le premier qui faisait une capture entonnait aussi le premier chant, soit sur le vieux Iaroslav, soit sur Mistislav l'intrépide, qui abattit Rededia à la vue des troupes kasožkes, soit enfin sur le beau Roman Sviatoslavič[3]. Or, Boïan, frères, ne lançait pas dix faucons sur une troupe de cygnes; mais ses doigts prophétiques touchaient les cordes vivantes, et d'elles-mêmes elles célébraient la gloire des héros[4].

Continuons donc, frères, ce récit depuis l'ancien Vladimir[5] jusqu'au règne actuel d'Igor, qui rassembla avec force ses esprits, qui arma son cœur de courage, et, rempli d'ardeur belliqueuse, conduisit ses braves légions dans le pays des Polovces pour défendre la terre de Russie.[6] Igor leva les yeux vers le soleil brillant, et vit qu'il couvrait d'ombre son armée toute entière; et Igor

« Bratie i družino! lučež ny potiatu byti, neže polonenu byti : a vsiadem, bratie, na svoïi brzyïa komoni, da pozrim sinego Donu ! » Spiala kniaziu um poȟoti, i žalosti ĭemu znamenie zastupi, iskusiti Donu velikago. « Ȟošču-bo, reče, kopie prilomiti konec polia Poloveckago s vami Rusici, ȟošču glavu svoïu priložiti, a liubo izpiti šelomom Donu. »

O Boĭane, soloviĭu starago vremeni , aby ty siĭa plky uščekotal ! skača slaviĭu po myslenu drevu, letaïa umom pod oblaky, svivaïa slavy obapoly sego vremeni , ryšča v tropu Troĭaniu črez polia na gory ; pieti bylo piesĭ Igorevi, togo vnuku. Ne buria sokoly zanese črez polia širokaïa , galici stady biežati k Donu velikomu ; čili vzpieti bylo , vieščeĭ Boĭane , Velesov vnuče ! Komoni ržutĭ za Suloïu , zvenitĭ slava v Kyĭevie, truby trubiatĭ v Noviegradie , stoĭatĭ stiazi v Putivlie. Igorĭ ždet mila brata Vsevoloda ; i reče ĭemu Bui-Tur Vsevolod : « Odin brat , odin sviet, svietlyi ty Igoriu, oba ĭesvie Sviatslavličia. Siedlai, brate, svoïi brzii komoni ; a moïi-ti golovi, osiedlani u Kurska na peredi ; a moïi-ti Kuriani sviedomi k meti , pod trubami poviti , pod šelomy vzlelieĭani , konec kopia vzkrmleni, puti im viedomi, ĭarugy im znaĭemi, luci u niȟ napriaženi, tuli otvoreni, sabli izostreni, sami skačutĭ aky sierii vlci v polie, iščuči sebie čti, a kniaziu slavie. »

Togda vstupi Igorĭ kniazĭ v zlat stremenĭ , i poĭeȟa po čistomu poliu. Solnce ĭemu tĭmoïu putĭ zastupaše ; nošč stonušči ĭemu grozoïu ptič ubudi ; svist zvierin v stazbi ; Div kličet vrȟu dreva, velit poslušati zemli neznaĭemie, Vlzie, i po moriu, i po

dit à ses compagnons : « Frères et compagnons! mieux vaut pour nous d'être tués que captifs. Montons, frères, sur nos coursiers agiles, afin de voir le Don azuré! » Une noble ardeur s'empare de l'esprit du prince, et efface les sinistres présages, pour le pousser vers le grand fleuve du Don. « Je veux, dit-il, rompre mon fer de lance avec vous, Russes, sur la terre des Polovces; je veux y coucher ma tête ou boire le Don avec mon casque [7]. »

O Boïan, rossignol des vieux temps, que ne peux-tu célébrer ces légions! Rossignol voltigeant dans les bois animés, et planant en esprit sous les nuages, que ne peux-tu chanter la gloire mutuelle des temps, et suivre les traces de Troïan à travers les plaines et les montagnes, pour célébrer Igor, son petit-fils [8]? « La tempête n'a pas emporté les faucons au-delà des vastes plaines, mais des essaims de geais accoururent vers le Don. » Voilà ce que tu aurais dû chanter, divin Boïan, descendant de Veles [9]! Les chevaux hennissent derrière la Sula, la renommée retentit à Kiev, les trompettes résonnent à Novgorod, les étendards flottent à Putivl [10]. Igor attend son cher frère Vsevolod; et Vsevolod, le fier taureau, lui dit [11] : « Mon frère unique, ma seule lumière, illustre Igor! tous deux nous sommes fils de Sviatoslav. Selle, ô mon frère, tes coursiers agiles : déjà les miens sont prêts et sellés devant Kursk; et mes Kuriens sont des hommes belliqueux, nés au son de la trompette, bercés dans le creux des casques, nourris sur la pointe des lances; les chemins leur sont familiers, les défilés leur sont connus, leurs arcs sont bandés, leurs carquois entr'ouverts, leurs sabres aiguisés, et eux-mêmes s'élancent comme des loups gris dans la plaine, pour venger leur honneur et la gloire de leur prince. »

Aussitôt le prince Igor mit le pied à l'étrier doré, et chevaucha dans la vaste plaine. Le soleil couvrit sa route de ténèbres; la nuit réveilla les oiseaux aux chants sinistres et les bêtes féroces hurlant dans leurs repaires [12]. Div cria du faîte de l'arbre,

Suliĭu, i Surožu, i Korsuniu, i tebie Tĭmutorokanĭskyi blvan. A Polovci negotovami dorogami pobiegoša k Donu velikomu; kričat tieliegy polunoščí, rei lebedi rozpuščeni. Igorĭ k Donu voĭi vedet: uže-bo biedy ïego paset ptic; podobiĭu vlci grozu vsrožat, po ïarugam; orli klektom na kosti zvieri zovut, lisici briešut na črlenyïa ščity. O Ruskaïa zemle! uže za Šelomianem ïesi. Dlgo noč mrknet, zaria sviet zapiala, mgla polia pokryla, ščekot slavii uspe, govor galič ubudi. Rusiči velikaïa polia črlenymi ščity pregorodiša, iščuči sebie čti a kniaziu slavy.

S zaraniĭa v piatk potoltpaša pogauyïa plky Poloveckyïa; i rassušiasi strielami po poliu, pomčaša krasnyïa dievky Poloveckyïa, a s nimi zlato i pavoloky, i dragyïa oksamity; orĭtmami i ïapončicami, i kožuhy načašia mosty mostiti po bolotom i griazivym miestom, i vsiakymi uzoroči Poloveckymi. Črlen stiag, biela horiugovi, črlena čolka, srebreno stružie hrabromu Sviatslavličiu. Dremlet v polie Olgovo horobroïe gniezdo, daleče zaletielo; nebylon obidie poroždeno, ni sokolu, ni krečetu, ni tebie črnyi voron, poganyi Polovčine. Gzak biežit sierym vlkom; Končak ïemu slied pravit k Donu velikomu.

Drugago dni velmi rano krovavyïa zori sviet povieda ïut; črnyïa tučia s moria idut, hotiat prikryti četyre solnca: a s nih trepeščutĭ sinii mlnii, byti gromu velikomu, iti doždiu strielami s Donu velikago. Tu sia kopiem prilamati, tu sia sabliam

et rendit attentifs les pays lointains, les bords du Volga et de la mer, ceux de la Sula, du Surog, du Korsun, et toi aussi, idole de Tmutorokan [13]! Les Polovces se précipitent alors par des chemins non frayés vers le Don majestueux : leurs chariots retentissent dans la nuit; on dirait des cygnes dispersés. Igor mène ses troupes vers le Don : mais déjà leur désastre repait les oiseaux de proie; les loups grondent au fond des cavernes, les aigles, battant des ailes, appellent aux ossements les bêtes fauves, et les renards glapissent devant les boucliers rouges [14]. Russes, déjà vous êtes derrière Šelomian! Depuis long-temps la nuit s'abaissait; le crépuscule cacha sa lumière, les brouillards couvrirent au loin la plaine, le chant des rossignols s'assoupit, et les cris des geais se réveillèrent. Les Russes entourèrent les vastes champs de leurs boucliers rouges, pour venger leur honneur et la gloire de leur prince.

Le vendredi dès l'aurore, ils écrasèrent les hordes païennes des Polovces, et se répandirent comme des traits dans la plaine [15]. Ils s'emparèrent de jolies filles polovces, prirent de l'or, des tapis, du velours précieux [16]; les ortmes, les manteaux, les pelleteries, et maints ustensiles des Polovces leur servirent à jeter des ponts sur les marais et sur les fondrières. L'étendard rouge, le drapeau blanc, le bandeau rouge, le bâton d'argent, appartiennent au fils intrépide de Sviatoslav! Elle dort sur la plaine, la courageuse couvée d'Oleg, après avoir porté au loin son vol [17]. Elle n'était pas née pour le malheur, pas vouée au faucon, au vautour, ni à toi, noir corbeau, Polovce infidèle! Gsak s'élance comme un loup gris; Kančak lui fraie un chemin vers le grand fleuve du Don [18].

Le lendemain matin, une aurore sanglante annonce le jour: du côté de la mer s'élèvent des nuages noirs gonflés de grêle, capables d'obscurcir quatre brillants soleils; de leur sein volent des éclairs livides, gronde le tonnerre, jaillissent des torrents de

potručati o šelomy Poloveckyïa, na riecie na Kaïalie, u Donu velikago. O Ruskaïa zemlie, uže ne Šelomianem ïesi! Se vietri, Stribožii vnuci, vieïut s moria strielami na hrabryïa plky Igorevy! zemlia tutnet, rieky mutno tekutï; porosi polia prikryvaïut, stiazi glagoliut. Polovci idut ot Dona, i ot moria, i ot vsieh stran Ruskyïa plky obstupiša. Dieti Biesovi klikompolia pregorodiša, a hrabrii Rusici pregorodiša (sia) črlenymi ščity. Iar-Ture Vsevolode! stoïiši na boroni, pryščeši na voïi strielami, gremleši o šelomy meči haraluž nymi. Kamo Tur poskočiaše, svoïim zlatym šelomom posviečivaïa, tamo ležat poganyïa golovy Poloveckyïa; poskepany sabliami kalenymi šelomy Ovariskyïa ot tebe Iar Ture Vsevolode. Kaïa rany doroga, bratie, zabyv čti i života, i grada Črnigova, otnia zlata stola, i svoïa milyïa hoti, krasnyïa Glievovny svyčaïa i obyčaïa? Byli vieci Troïani, minula lieta Iaroslavlia, byli plci Olgovi, Olïga Sviatslavličia.

Tyi-bo Oleg mečem kramolu kovaše, i striely po zemli sieïaše. Stupaïet v zlat stremeni v gradie Tmutorokanie. Tože zvon slyša davnyi velikyi Iaroslav syn Vsevolož: a Vladimir po vsia utra uši zakladaše v Černigovie. Borisa-že Viačeslavliča slava na sud privede, i na kaninu zelenu papolomu postla, za obidu Olgovu, hrabra i mlada kniazia. S toïa-že Kaïaly Sviatoplk povelieïa otca svoïego meždiu Ugorskymi inohodci ko sviatiei Sofii k Kyïevu. Togda pri Olzie Gorislavliči sieïašet sia i rastiašetï usobicami; pogybašetï žiznï Daždïbožа vnuka, v kniažih kramolah vieci čeloviekom skratišasi. Togda po Ruskoi zemli riedko rataïevie kykahutï, n-často vrani graïahuti,

pluie versés par le Don redoutable. Ici la lance se brise, les sabres éclatent sur les casques des Polovces, aux bords de la Kaïala, près du Don[19]. O Russes! vous n'êtes plus à Šelomian! Voyez, les vents, ces enfants de Stribog[20], fondent de la mer, comme des traits acérés, sur les vaillantes légions d'Igor; la terre tremble, les fleuves se troublent, la poussière roule, les étendards frémissent. Les Polovces s'élancent des bords du Don, des bords de la mer, de tous côtés ils cernent les troupes russes. Les fils de Bies traversent la plaine en rugissant[21], et nos braves Russes se retranchent derrière leurs boucliers rouges. Puissant Tur Vsevolod! tu te mets en défense: tes traits volent sur les ennemis, tes glaives d'acier tonnent sur leur armure. Partout où le taureau s'élance, où son casque d'or a brillé, on voit les têtes infidèles des Polovces fendues sous leurs casques ovariens par des sabres tranchants, par toi, intrépide Vsevolod[22]! Quelles profondes blessures, ô frères! Il a oublié sa gloire et sa vie, et le château de Černigov, et le trône d'or de ses pères, et sa tendre épouse, la belle Gliebovna, et ses attraits et ses vertus[23]! Ils sont passés les temps de Troïan, les années de Iaroslav sont passées, et les armées d'Oleg, fils de Sviatoslav, ne sont plus[24]!

Cet Oleg, dont l'épée excitait la discorde et dont les traits parsemaient le pays, monta sur son étrier d'or dans la ville de Tmutorokan. Le bruit en a frappé le vieil et puissant Iaroslav fils de Vsevolod; mais Vladimir, à Černigov, se bouchait chaque matin les oreilles[25]. Boris, au contraire, le fils de Viačeslav, fut entraîné par l'honneur au jugement, et son corps fut couvert d'une housse verte par la vengeance du jeune et brave Oleg. Des bords de la Kaïala, Sviatopolk conduisit son père, à travers les cavaliers hongrois, jusqu'à Sainte-Sophie de Kiev[26]. Ce fut alors que, sous Oleg, fils de Gorislav, naquit et germa la discorde, que s'éteignirent les jours du petit-fils de Dažbog, et qu'au milieu des querelles des princes la vie humaine fut abrégée.

trupia sebie dieliače; a galici svoïu rieč govoriahuti, hotiati poletieti na uïedie.

To bylo v ty rati, i v ty plky; a sice i rati neslyšano. S zaraniïa do večera, s večera do svieta letiat striely kalenyïa, grimliut sabli o šelomy; treščat kopia haraluznyïa, v polie neznaïemie sredi zemli Poloveckyi. Črna zemlia pod kopyty, kostimi byla posieïana, a kroviïu poliana, tugoïu vzidoša po Ruskoi zemli. Čto mi šumiti, čto mi zveniti davečia rano pred zoriami? Igorï plky zqvoročaïet; žal-bo ïemu mila brata Vsevoloda. Biša sia deni, biša sia drugyi: trietiago dni k poludniïu padoša stiazi Igorevi. Tu sia brata razlučista na brezie bystroi Kaïaly. Tu krovavago vina nedosta; tu pir dokončaša hrabrii Rusiči: svaty popoïiša, a sami polegoša za zemliu Ruskuïu. Ničiti trava žaloščami, a drevo s tugoïu k zemli preklonilosi. Uže-bo, bratie, neveselaïa godina vstala, uže pustyni silu prikryla. Vstala obida v silah Dažboža vnuka.

Vstupil dievoïu na zemliu Troïaniu, vspleskala lebedinymi krily na siniem morie u Donu pleščuči, ubudi žirnia vremena. Usobicia kniazem na poganyïa pogybe, rekosta-bo brat bratu: « Se moïe, a to moïe-že. » I načiaša kniazi pro maloïe, se velikoïe mlviti, a sami na sebie kramolu kovati; a poganii s vsieh stran prihoždahu s pobiedami na zemliu Ruskuïu. O! daleče zaide sokol, ptic biïa k moriu: a Igoreva hrabrago plku nekriesiti. Za nim kliknu Karna i Žlia, poskoči po Ruskoi zemli, smagu myčiuči v plamianie rozie. Ženy Ruskyïa vsplakašasi a rkuči: « Uže nam svoïih milyh lad ni mysliïu smysliti, ni dumoïu sdumati, ni očima sgliadati, a zlata i srebra ni malo togo potrepati. » A vstona-bo, bratie, Kyïev tugoïu, a Černigov napastimi;

Rarement on voyait les paysans se réjouir sur la terre russienne; les corbeaux, au contraire, croassaient en se partageant les cadavres, et les geais criaient en volant vers leur proie.

Telles étaient ces guerres, tels ces conflits de troupes; et cependant rien n'égala le combat actuel. Du matin au soir, du soir à l'aurore, les traits acérés volent, les glaives tonnent sur les casques, les lances durcies retentissent sur cette plage inconnue, au milieu du pays des Polovces. La terre, noircie sous les pieds des chevaux, est semée de membres, abreuvée de sang, pour le malheur de la Russie. Quel bruit, quel frémissement entends-je avant l'aurore? Igor replie ses bataillons, car il plaint Vsevolod, son frère chéri. Ils combattirent le premier jour, ils combattirent le second; au midi du troisième tomba la bannière d'Igor. Les deux frères se séparèrent sur les bords de l'impétueuse Kaïala : ici s'épuisa le vin sanglant, ici se termina le festin des braves Russes; ils avaient abreuvé leurs hôtes, et eux-mêmes tombèrent pour leur patrie[27]. L'herbe s'incline de douleur, et les arbres se penchent vers la terre! Bientôt, frères, arriva l'heure fatale; bientôt le désert engloutit notre armée, et le malheur fondit de toutes parts sur les sujets du petit-fils de Dažbog.

Une vierge se montra sur la terre de Troïan, voltigeant sur ses ailes de cygne, non loin de la mer Noire, sur les rivages du Don, et appelant sur nous des jours funestes[28]. Les princes cessèrent de combattre les païens, car le frère dit au frère : « Ceci est à moi, et cela aussi est à moi. » Et sur de petites choses ils dirent de grandes paroles, et se dressèrent mutuellement des embûches. Cependant les païens victorieux envahirent de toutes parts la Russie. Oh! le faucon étend au loin son vol, chassant les oiseaux vers la mer; mais les guerriers du brave Igor il ne les réveille point. Derrière lui grondent Karna et Žlia, lançant sur la terre de Russie les brandons renfermés dans la corne flamboyante[29]. Les femmes russes pleurent et s'écrient : « Jamais nous

toska razliïa sia po Ruskoi zemli; pečal žirna teče sredĭ zemli Ruskyi. A kniazi sami na sebe kramolu kovaȟu; a poganii sami pobiedami naryščušče na Ruskuïu zemliu, ïemliaȟu danĭ po bielie ot dvora.

Tii-bo dva ȟrabraïa Sviatslavliča, Igorĭ i Vsevolod uče lžu ubudi, kotoruïu to biaše uspil otec iȟ Sviatslav grosnyi velikyi Kyïevskyi. Grozoïu biašeti; pritrepetal svoïimi silnymi plky i ȟaralužnymi meči; nastupi na zemliu Poloveckuïu; pritopta ȟlmy i ïarugy; vzmuti rieky i ozery; issuši potoky i bolota, a poganago Kobiaka iz luku moria ot železnyȟ velikyȟ plkov Poloveckyȟ ïako viȟr vytorže; i pade sia Kobiak v gradie Kyïevie, v gridnicie Sviatslavli. Tu Niemci i Venedici, tu Greci i Morava poïut slavu Sviatslavliu, kaïut kniazia Igoria, iže pogruzi žir vo dnie Kaïaly rieky Poloveckyïa, Ruskago zlata nasypaša.

Tu Igorĭ kniazĭ vysiedie iz siedla zlata, a v siedlo Koščiïevo; unyša-bo gradom zabraly a veselie poniče. A Sviatslav muten son vidie: «V Kyïevie na goraȟ si noč s večera odievaȟte mia, reče, črnoïu papolomoïu na krovati tisovie; črpaȟuti mi sineïe vino s trudom smiešeno; sypaȟuti mi tščimi tuly poganyȟ tlkovin velikyi ženčiug na lono, i nieguïut mia; uže dsky bez kniesa v moïem teremie zlatovrsiem. Vsiu nošč s večera Bosuvi vrani vzgraïaȟu, u Pliesniska na boloni bieša debri (v) Kysaniu; i nesošliu k sinemu moriu?» I rkoša boïare kniaziu: «Uže kniaže tuga um polonila: se-bo dva sokola slietiesta s otnia stola zlata, poiskati grada Tmutorokania, a liubo ispiti šelomom Donu. Uže sokoloma krilica pripiešali

ne pourrons plus songer à uos époux, ni les rappeler à notre souvenir, ni les contempler de nos yeux; de l'or et de l'argent, nous n'en aurons jamais! » Frères! Kiev gémit de douleur, et Černigov de saisissement; l'épouvante se répandit sur la Russie, et un déluge de maux fondit sur elle. Les princes eux-mêmes se tendaient des embûches, et les païens vainqueurs parcouraient la contrée, levant sur chaque ferme l'impôt d'un écureuil[30].

Car les deux fils de Sviatoslav, Igor et Vsevolod, avaient ressuscité les maux assoupis par leur père, le puissant souverain de Kiev. Qu'il était terrible quand il s'élançait avec ses fortes troupes et ses sabres d'acier; quand il envahit le pays des Polovces, foulant les monts et les vallées, troublant les fleuves et les lacs, desséchant les torrents et les marais[31]! Semblable à l'ouragan, il arracha du fond de la baie, du milieu des armes des Polovces, l'infidèle Kobiak; et Kobiak périt à Kiev, dans le palais de Sviatoslav. Maintenant, Allemands et Vénitiens, Grecs et Moraves, célèbrent la gloire de Sviatoslav, et plaignent le prince Igor d'avoir plongé la sève du pays au fond de la Kaïala, du fleuve polovce, et d'y avoir répandu l'or russien.

Mais le prince Igor quitta sa selle dorée et s'assit sur la selle de Koščey[32]. Les créneaux des villes s'affaissèrent, et partout la joie disparut. Alors Sviatoslav eut un songe sinistre. « Cette nuit, dit-il, à Kiev, sur la hauteur, vous couvrîtes d'un tapis noir mon lit d'ébène; vous me versâtes du vin bleu empoisonné, et, d'un carquois vidé par la magie païenne, vous répandîtes dans mon sein une grosse perle en me frottant. Déjà les planches n'ont plus de solives sur ma tour au faîte doré; toute la nuit les corbeaux de Bics croassèrent; à Plesensko était une vallée, au détour de Kysan[33] : et je n'enverrais pas vers la mer Noire? » Les Boïars lui dirent alors : « O prince! la douleur a saisi tes esprits. Regarde : deux faucons se sont élancés

poganyh sabliami, a samaïu opustoša v putiny železny. Temno-bo bie v trietii denĭ : dva solnca pomerkosta, oba bagrianaïa stlpa pogasosta, i s nim molodaïa miesiaca, Oleg i Sviatslav tĭmoïu sia povolokosta. Na riecie na Kaïalie tĭma sviet pokryla : po Ruskoi zemli prostroša sia Polovci, aky parduže gniezdo, i v morie pogruzista, i velikoïe buistvo podastĭ Ћinovi. Uže snese sia ћula na ћvalu; uže tresnu nužda na voliu; uže vrže sia Div na zemliu. Se-bo Gotskyïa krasnyïa dievy vzpieša na brezie sinemu moriu. Zvonia Ruskym zlatom, poïut vremia Busovo, lelieiut mestĭ Šarokaniu. A my uže družina žadni veselia. »

Togda velikyi Sviatslav izroni zlato slovo slezami smiešeno, i reče : « O moïa synovča Igoriu i Vsevolode! rano ïesta nažala Poloveckuïu zemliu meči cvieliti, a sebie slavy iskati. N-nečestno odolieste, nečestno-bo krovi poganuiu proliïaste. Vaïu ћrabraïa serdca v žestocem ћaraluzie skovana, a v buïesti zakalena. Se-li stvoriste moïei srebrenei siedinie! A uže neviždu vlasti silnago, i bogatago i mnogovoïi brata moïego Iaroslava s Černigovskymi byliami, s Moguty i s Tatrany i s Šelibiry, i s Topčaky, i s Revugy, i s Olibery. Tii-bo bez ščitov s zasapožniky klikom plky pobieždaïut zvoniači v pradeduiuïu slavu. N-rekoste: mužaime sia sami, predniuïu slavu sami poћytim, a zadniuïu sia sami podielim !

» A či divo sia, bratie, staru pomoloditi? Koli sokol v myteћ byvaïet, vysoko ptic vzbivaïet; nedast gniezda svoïego v obidu. N se zlo, kniaže mi neposobie; na niče sia godiny obratiša.

du siége d'or de leur père pour s'emparer de la forteresse de Tmutorokan, ou pour boire le Don avec leurs casques. Mais les ailes des faucons ont été coupées par des sabres païens, et eux-mêmes ont été chargés de chaînes de fer. Il fit sombre le troisième jour, et deux soleils furent obscurcis; deux colonnes pourprées s'éclipsèrent, et avec elles deux lunes nouvelles, Oleg et Sviatoslav, se couvrirent de ténèbres[34]. Sur les rives de la Kaïala, les ténèbres ont étouffé le jour : les Polovces se sont répandus comme une couvée de panthères; ils ont tout jeté à la mer, et livré au Khan une riche proie. La gloire s'est convertie en honte, la misère a succédé à l'abondance, et Div a dévasté la terre. Voici : les jolies filles des Goths entonnent leurs chants aux bords de la mer Noire[35] : toutes resplendissantes d'or russien, elles célèbrent le règne de Bus, et calment la vengeance de Šarokan. Et nous, amis, pour nous il n'y a plus de bonheur! »

Sviatoslav fit alors entendre ces belles paroles entrecoupées de larmes[36] : « O mes enfants, Igor et Vsevolod! vous avez commencé de bonne heure à menacer de votre glaive le pays des Polovces pour y chercher la gloire; mais vous avez été malheureux en combattant, malheureux en versant le sang infidèle. Vous, dont les cœurs intrépides sont trempés d'acier, cuirassés de courage, était-ce là ce que vous réserviez à mes cheveux blancs! Je ne verrai donc plus régner ce prince si brave, si riche, si puissant, mon frère Iaroslav, sur les guerriers de Černigov, les Mogutes, les Tatrans, les Šelibires, les Topčaks, les Revuges, les Olibères[37]! Sans bouclier, la lance à la main, ils repoussaient à grand bruit les armées, en chantant la gloire de leurs ancêtres. Mais vous avez dit : Nous seuls, nous voulons tout oser, égaler nous seuls la gloire des anciens temps, et réserver pour nous tous les nouveaux trophées!

» Et serait-ce un miracle, ô frères! si un vieillard se rajeunissait? Tant que le faucon règne dans la forêt, il fond du haut des airs sur tous les oiseaux, et défend son nid de toute atteinte.

Se Urim kričat pod sabliami Poloveckymi, a Volodimir pod ranami; tuga i toska synu Gliebovu. Velikyi kniaže Vsevolode! ne mysliïu ti preletieti iz daleča, otnia zlata stola pobliusti? Ty-bo možeši Volgu vesly raskropiti, a Don šelomy vyliati. Aže-by ty byl, to byla-by Čaga po nogatie, a Koščeï po rezanie. Ty-bo možeši po suhu živymi šereširy strieliati udalymi syny Gliebovy. Ty bui Riuriče i Davidel ne vaïu-li zlačenymi šelomy po krovi plavaša? Ne vaïu-li hrabraïa družina rykaïut aky turi, raneni sabliami kalenymi, na polie neznaïemie? Vstupita, gospodina, v zlata stremeni, za obidu sego vremeni, za zemliu Ruskuïu, za rany Igorevy, buïego Sviatslavliča!

» *Galičkyi Osmomysle Iaroslave, vysoko siediši na svoïem zlatokovaniem stolie. Podper gory Ugorskyi svoïimi železnymi plky, zastupiv korolevi puti, zatvori v Dunaïu vorota, meča bremeny črez oblaky, sudy riadia do Dunaïa. Grozy tvoïa po zemliam tekut; otvoriaïeši Kyïevu vrata, strielaïeši s otnia zlata stola Saltany za zemliami. Strieliai, gospodine, Končaka, poganago Koščeïa za zemliu Ruskuïu, za rany Igorevi, buïego Sviatslavliča. A ty bui Romane i Mstislave! hrabraïa mysli nosit vaš um na dielo; vysoko plavaïeši na dielo v buïesti, ïako sokol na vietreh širiaïa sia, hotia pticiu v buistvie odolieti. Suti-bo u vaïu železnii paporzi pod šelomy Latinskymi. Tiemi tresnu zemlia, i mnogy strany Hinova: Litva, Iatviazi, Deremela, i Polovci sulici svoïa povrgoša, a glavy svoïa poklonisa pod ty meči haraluzny.*

» *N-uže, kniaže Igoriu, utrpie solnciu sviet, a drevo nebologom listvie sroni: po Rsii, po Suli grady podieliša; a Igoreva*

Mais il est triste que les princes me délaissent; notre temps est voué au malheur. Voyez, Urim gémit sous le glaive des Polovces, et Vladimir sous ses blessures; l'angoisse et le désastre accablent le fils de Glieb[38]. O grand prince Vsevolod! ne voleras-tu pas comme la pensée au secours du trône paternel? Car tu peux vaporiser le Volga sous tes rames, et vider le Don avec tes casques. Si tu vivais, Čaga ne vaudrait qu'une nogata, et Koščey un rézan[39]; car tu peux foudroyer la plaine avec tes vivants žerežires, comme les fils vaillants de Glieb. Et vous, braves Rurik et David! vos casques dorés n'ont-ils pas nagé dans le sang[40]? Vos soldats intrépides n'ont-ils pas mugi, comme des taureaux percés par les glaives, sur la plage étrangère? Montez, princes, sur l'étrier d'or, pour venger les maux de notre époque, pour venger la Russie et les blessures d'Igor, du brave fils de Sviatoslav!

» Et toi, Osmomysl Iaroslav de Galič[41]! tu es fièrement assis sur ton trône bosselé d'or, tu défends par le fer les montagnes de Hongrie; tu arrêtes les pas du roi, tu fermes l'entrée du Danube; tu élèves des fardeaux jusqu'aux nuages, et jusqu'au Danube tu règnes en maître. Tu sèmes l'épouvante dans toutes les contrées; tu ouvres les portes de Kiev, et, du haut du trône paternel, ton bras frappe au loin les Sultans. Frappe, ô prince! les païens Končak et Koščey; frappe-les pour venger la Russie et les blessures d'Igor, du brave fils de Sviatoslav! Et vous, intrépides Roman et Mistislav! vos nobles pensées poussent vos cœurs à l'action; vos pensées planent vers les hauts faits comme le faucon s'élève dans les airs[42]. Car des liens de fer serrent vos casques latins, et devant eux trembla toute la terre soumise à l'empire du Khan: les Lithuanes, les Iatviazes, les Deremèles et les Polovces, jetèrent leurs lances et courbèrent la tête sous les coups de vos sabres d'acier.

» Mais maintenant, prince Igor, la lumière du soleil est voilée, et, dans ces jours de désastre, les arbres ont perdu leur feuillage.

ȟrabrago plku nekriesiti. Don ti kniaže kličet, i zoveti kniazi na pobiedu. Olgoviči ȟrabrii kniazi dospieli na branĭ : Ingvarĭ i Vsevolod, i vsi tri Mstislaviči, ne ȟuda gniezda šestokrilci, nepobiednymi žrebii sobie vlasti rasȟytiste? Koïe vaši zlatii šelomi i sulici Liackyi i ščity! Zagorodite poliu vorota svoïimi ostrymi strielami za zemliu Ruskuïu, za rany Igorevy, buïego Sviatslavliča !

» *Uže-bo Sula ne tečet srebrenymi struïami k gradu Pereïaslavliu ; i Dvina bolotom tečet onym groznym Poločanom, pod klikom poganyȟ. Iedin-že Iziaslav syn Vasilikov pozvoni svoïimi ostrymi meči o šelomy Litovskyïa, pritrepa slavu diedu svoïemu Vseslavu; a sam pod črlenymi ščity na krovavie travie pritrepan Litovskymi meči. I shoti ïu na krovatĭ, i rek: družinu tvoïu, kniaže, ptic krily priodie, a zvieri krovi polizaša. Ne bysĭ tu brata Briačiaslava, ni drugago Vsevoloda ; ïedinče izroni žemčiužnu dušu iz ȟrabra tiela, črez zlato ožerelie. Unyli golosi, poziče veselie; truby trubiat Gorodenskyi.*

» *Iaroslave i vsi vnuce Vseslavli uče ponizitĭ stiazi svoïi, vonzitĭ svoïi meči vereženi; uže-bo vyskočiste iz diednei slavie. Vybo svoïimi kramolami načiaste navoditi poganyïa na zemliu Ruskuïu, na žizni Vseslavliu. Kotoroïe-bo bieše nasilie ot zemli Poloveckyi! Na sedimom viecie Troïani, vrže Vseslav žrebii o dieviciu sebie liubu. Tyi kliukami podpr sia o koni, i skoči k gradu Kyïevu, i dotče sia stružiem zlata stola Kyïevskago. Skoči ot niȟ liutym zvierem v plnoči, iz Bielagrada, obiesi sia sinie mglie, utr-že vozzni strikusy otvori vrata Novugradu, razšibe slavu Iaroslavu. skoči vlkom do Nemigy s Dudutok. Na Nemizie snopy stelint golovami, molotiat ciepy*

Sur la Rsa, sur la Sula, ils se sont partagé les châteaux; et les braves légions d'Igor, personne ne les réveillera! Le Don t'appelle, ô prince, et exhorte les chefs à la victoire. Ils sont mûrs pour le métier des armes, les fils d'Oleg, Ingvar et Vsevolod, ainsi que vous trois Mistislaviĉes! redoutables avec vos six ailes, vous qui, par l'arrêt immuable du sort, avez conquis un vaste domaine[43]. Qu'ils sont brillants, vos casques d'or, vos javelots liackites, vos boucliers! Défendez l'accès du pays avec vos armes meurtrières; vengez la Russie et les blessures d'Igor, du brave fils de Svlatoslav!

» La Sula ne roule plus en flots d'argent vers le fort de Pereïaslav; la Dvina, troublée comme un marais, se perd chez les terribles Poloĉans, au milieu des cris des païens[44]. Isiaslav seul, le fils de Vasilko, fait gémir sous son glaive les casques lithuaniens, et rehausse la gloire de son aïeul Vsleslav; mais lui-même, sous son bouclier rouge, est jeté sur l'herbe sanglante par le fer des Lithuanes. Se soulevant de sa couche, il s'écrie : « O prince! les oiseaux couvrent tes guerriers de leurs ailes, et les bêtes féroces lèchent leur sang! » Son frère Briaĉiaslav n'était pas là, ni son autre frère Vsevolod; seul il exhala son âme pure du fond de sa forte poitrine, à travers son collier d'or. Les voix se turent, la joie disparut, et les trompettes mugirent à Grodno.

» Iaroslav, et vous tous petit-fils de Vseslav, abaissez vos bannières, cachez vos glaives émoussés, car vous êtes déchus de la gloire de vos pères! Par vos querelles, vous avez excité les païens contre la Russie et la vie de Vseslav; et quelles n'ont pas été les violences des Polovces! Sept siècles après Troïan, Vseslav jeta le sort sur une vierge qui lui était chère[45]. Aussitôt il presse son cheval de ses éperons, s'élance à Kiev, et frappe de son javelot le trône d'or de l'antique Kiev. De là, semblable à l'animal sauvage, il fuit pendant la nuit les murs de Bielgorod, enveloppé dans un sombre brouillard. Dès le matin il dresse les béliers, brise les portes de Novgorod et flétrit la gloire de Iaroslav, et

haralužnymi, na tocie život kladut, vieiut dušu ot tiela. Nemizie krovavi brezie nebologom biahuti posieiani, posieiani kostimi Ruskyh synov. Vseslav kniazi liudem sudiaše, kniazem grady riadiaše, a sam v noč vlkom ryskaše; iz Kyieva doryskaše do kur Tmutorokania, velikomu Hrsovi vlkom puti preryskaše. Tomu v Polotskie pozvoniša zautrenniuiu rano u sviatyia Sofei v kolokoly: a on v Kyievie zvon slyša. Ašče i viešča duša v druzie tielie, n-často biedy stradaše. Tomu vieščei Boian i prvoie pripievku smyslenyi reče: ni hytru, ni gorazdu, ni pticiu gorazdu, suda Božia ne minuti. O! stonati Ruskoi zemli, pomianuvše prvuiu godinu, i prvyh kniazei. Togo starago Vladimira ne lizie bie prigvozditi k goram Kyievskym: sego-bo nynie staša stiazi Riurikovi, a druzii Davidovi; n rozinosia im hoboty pašut, kopia poiut na Dunaii. »

Iaroslavnin glas slyšit; zegziceiu neznaiem, rano kyčet. « Poleču, reče, zegziceiu po Dunaievi; omoču bebrian rukav v Kaialie riecie, utru kniaziu krovavyia iego rany na žestociem iego tielie. — Iaroslavna rano plačet v Putivlie na zabralie, a rkuči: « O vietrie, vietrilo! čemu, gospodine, nasilino vieieši? čemu myčeši Hinovskyia strielky na svoieiu netrudnoiu krilciu na moieia lady voii? Malo ti biažet gor pod oblaky, vieiati lelieiuči korabli na sinie morie? Čemu, gospodine moie, veselie po koviliiu razvieia? — Iaroslavna rano plačeti Putivliu gorodu na zaborolie, a rkuči: « O Dnepre slovuticiu! ty probil iesi kamennyia gory skvozie zemliu Poloveckuiu; ty lelieial iesi na sebie Sviatoslavli nosady do plku Kobiakova. Vzleliei, gospodine, moiu ladu k-mnie, abyh neslala k nemu slez na more

de là il plonge comme un loup dans la Nemiga de Dudutok. Sur les bords de la Nemiga on amoncela les têtes comme des gerbes, on fit jouer les fléaux d'acier; sur l'aire s'éteignait la vie, et l'âme s'envolait loin du corps. Les rives ensanglantées étaient semées de carnage, semées d'ossements des fils de la Russie. Le prince Vseslav exerça son jugement sur les peuples, il distribua des châteaux aux chefs; lui-même, errant comme un loup dans la nuit, arriva de Kiev à Tmutorokan avant le chant du coq matinal, devançant le grand Khors dans sa marche. Pendant que les cloches de Sainte-Sophie sonnaient pour lui matines à Polock, il entendait les cloches à Kiev. Mais quoiqu'un esprit prophétique habitât dans son corps humain, rarement il fut exempt de peines. C'est de lui que Boïan, le chantre inspiré, a parlé jadis, en disant[46] : « Ni l'homme rusé, ni l'homme agile, quand il serait plus prompt qu'un oiseau, ne peut échapper au jugement de Dieu. » O Russie! gémis en songeant au passé, en songeant à tes anciens princes! Il n'était pas facile d'enchaîner le vieux Vladimir sur les hauteurs de Kiev : l'un de ses étendards est échu à Rurik, l'autre à David; et leurs taureaux labourent des champs lointains, et le Danube redit leurs faits d'armes[47] ! »

La voix de Iaroslavna retentit comme celle du coucou caché à l'aube du jour[48] : « Je volerai, dit-elle, comme le coucou sur les rives du Danube; je tremperai ma manche de castor dans les flots de la Kaïala pour étancher les plaies sanglantes sur le corps brûlant de mon prince! » — Iaroslavna pleure dès l'aurore sur la terrasse du château de Putivl : « O vent! s'écrie-t-elle, vent bienfaisant! pourquoi souffler avec tant de force? pourquoi lancer de tes ailes invincibles les traits du Khan sur les guerriers de mon époux? N'as-tu pas tes montagnes aériennes d'où ton souffle atteint les vaisseaux et les berce sur les vagues azurées? Pourquoi, seigneur, abattre sur l'herbe ce qui faisait tout mon bonheur! » — Iaroslavna pleure dès l'aurore sur la terrasse du château de Putivl : « Glorieux Dnieper! s'écrie-t-elle, tu t'es

rano. — Iaroslavna rano plačet v Putivlie na zabralie, a rkuči : « Svietloïe i tresvietloïe slnce! vsiem teplo i krasno ïesi : čemu, gospodine, prostre goriačuïu svoïu luču na ladie voïi? V polie bezvodnie žaždeïu im luči spriaže, tugoïu im tuly zatče. »

Prysnu more polunošči; idut smorci mglami: Igorevi kniaziu Bog puti kažet iz zemli Poloveckoi za zemliu Ruskuïu, k otniu zlatu stolu. Pogasoša večeru zari : Igorĭ spit, Igorĭ bdit, Igorĭ mysliïu polia mierit ot velikago Donu do malago Donca. Komonĭ v polunoči! Ovlur svisnu za riekoïu, velitĭ kniaziu razumieti : kniaziu Igoriu ne bytĭ. Kliknu, stuknu zemlia, všumie trava, veži sia Polovecky podvizaša : a Igorĭ kniazĭ poskoči gornastaïem k trostiïu, i bielym gogolem na vodu; v-vrže sia na brz komonĭ, i skoči s nego bosym vlkom i poteče k lugu Donca, i poletie sokolom pod mglami, izbivaïa gusi i lebedi, zavtroku, i obiedu i užinie.

Koli Igorĭ sokolom poletie, togda Vlur vlkom poteče, trusia soboïu studenuïu rosu; pretrgosta-bo svoïa brzaïa komonia. Donec reče : « Kniaže Igoriu! ne malo ti veličia, a Končaku neliubia, a Ruskoi zemli veselia. — Igorĭ reče : « O Donče! ne malo ti veličia, leliĕavšu kniazia na vlnah, stlavšu ïemu zelienu travu na svoïih srebrenyh breziĕh, odievavšu ïego teplymi mglami pod sieniïu zelenu drevu; strežaše ïe gogolem na vodie, čaicami na struïah, črniadimi na vietrieh. » Ne tako li reče rieka Stugna? hudu strucu imieia, požrši čuži ručii, i strugy

frayé une route à travers les rochers des Polovces ; tu as porté sur tes flots les proues recourbées de Sviatoslav s'avançant contre les hordes de Kobiak. Seigneur, porte aussi vers moi mon bien-aimé, afin que mes larmes matinales cessent enfin de couler dans la mer! » — Iaroslavna pleure dès l'aurore sur la terrasse du château de Putivl : « Soleil ! s'écrie-t-elle, soleil trois fois brillant ! tu réchauffes et tu charmes tous les yeux ; mais pourquoi, seigneur, darder tes flammes ardentes sur les guerriers de mon époux ? Couchés dans la plaine aride, la chaleur a desséché leurs arcs, et l'angoisse a fermé leurs carquois ! »

A minuit, la mer bouillonne; des fantômes s'élèvent dans le brouillard : Dieu montre au prince Igor la voie qui mène de la terre des Polovces vers la Russie, vers le trône de ses pères[49]. L'éclat du soir s'évanouit : Igor dort, Igor veille, Igor mesure en idée les plaines qui séparent le Don de l'humble Donece. « A minuit, mon cheval ! » Ovlur siffle à travers le fleuve pour donner au prince le signal : Igor n'était point là. La terre résonne et tremble, l'herbe frémit, les tentes des Polovces se dressent : le prince Igor s'élance comme une hermine dans les roseaux, comme un plongeur dans les vagues; il saute sur son coursier rapide, il le quitte comme un loup bondissant, et fuit vers les bords du Donece, et vole comme le faucon dans les ténèbres, quand il tue les oies et les cygnes pour s'en repaître le matin, le jour et le soir.

Pendant qu'Igor vole ainsi comme le faucon, Ovlur court comme le loup trempé de froide rosée. Ils forcèrent leurs coursiers rapides. « Prince Igor, s'écria le Donece, à toi est la gloire, à Končak l'amertume, à la Russie la joie[50]. » Igor répondit : « O Donece ! à toi aussi la gloire de porter un prince sur tes flots, de lui offrir un lit de gazon sur tes rives argentées, de le couvrir d'un nuage à l'ombre des verts rameaux, de le sauver comme le plongeon dans les vagues, comme le vanneau dans les torrents, comme le canard au haut des airs. » N'est-ce pas ainsi que parla

rostre na kustu. Unošu kniaziu Rostislavu zatvori Dnieprĭ temnie berezie : plačet sia mati Rostislavia po unoši kniazi Rostislavie. Unyša cviety žaloboïu, i drevo s tugoïu k zemli prieklonilo, a ne soroky vtroskotaša. »

Na sliedu Igorevie ĭezdit Gzak s Končakom. Togda vrani ne graïaħutĭ, galici pomlkoša, soroky ne troskotaša ; po loziu polzoša, toliko diatlove tektom putĭ k riecie kažut, solovii veselymi piesimi sviet poviedaïut. Mlvit Gzak Končakovi : « Aže sokol k gniezdu letit, sokoliča rostrieliaïevie svoïimi zlačenymi strielami. — Reče Končak ko Gzie : « Aže sokol k gniezdu letit, a vie sokolca oputaïevie krasnoïu dieviceïu. — I reče Gzak k Končakovi : « Ašče ĭego oputaïevie krasnoïu dieviceïu, ni nama budet sokolca, ni nama krasny dievice, to počnut naïu ptici biti v polie Poloveckom.

Rek Boïan i ħody na Sviatslavlia piestvorca, starago vremeni Iaroslavlia, Oligova Kogania ħoti : tiažko ti golovy kromie plečiu ; zlo ti tielu kromie golovy : Ruskoi zemli bez Igoria! Solnce svietit sia na nebesie, Igorĭ kniazĭ v Ruskoi zemli. Dievici poïut na Dunaii ; viïut sia golosi črez more do Kyïeva. Igorĭ ĭedet po Boričevu k sviatiei Bogorodici Pirogoščei. Strany radi, gradi veseli, pievše piesni starym kniazem, a potom molodym. Pieti slava Igoriu Sviatslaviča, Bui-Turu Vsevolodie, Vladimiru Igorevičŭ ! Zdravi kniazi i družina, pobaraïa za ħristiïany na poganyïa plky ! Kniazem slava, a družinie. Aminĭ !

également la rivière Stugna au cours misérable, elle qui engloutit tant de torrents lointains et qui brise les barques sur les broussailles? Le Dnieper ferma ses sombres rives devant le jeune prince Rostislav; la mère de Rostislav pleura son jeune fils : de douleur la fleur se flétrit, les arbres inclinèrent leurs têtes, et les pies cessèrent leurs accords.

Gsak et Končak suivent les traces d'Igor. Cependant les corbeaux ne croassent point, les geais se taisent, les pies ne crient plus; les pics seuls, grimpant lentement sur les arbres, indiquent par leurs battements le chemin de la rivière, tandis que, par leurs chants joyeux, les rossignols saluent l'aurore[51]. Gsak dit à Končak : « Si le faucon parvient au nid, nous percerons le jeune avec nos flèches dorées. — Končak répondit : « Si le faucon parvient au nid, nous enchaînerons le jeune par une jolie fille. — « Alors, dit Gsak, si nous l'enchaînons par une jolie fille, nous n'aurons ni le jeune faucon ni la jolie fille, et la couvée se répandra sur la terre des Polovces. »

Boïan, qui chanta les exploits de Sviatoslav dans l'ancien temps de Iaroslav, a dit à Olga, l'épouse de Kogan[52] : « Malheur à la tête sans épaules, malheur au corps sans tête, malheur à la Russie sans Igor! » Le soleil brille dans le ciel, le prince Igor dans la Russie. Les jeunes filles chantent sur les bords du Danube, et leurs voix sont portées sur les flots jusqu'à Kiev. Igor se rend par Boričevo vers la sainte Vierge de Pirogošč[53]. Les campagnes se réjouissent, les châteaux se réjouissent, et célèbrent les anciens et les nouveaux princes. Chantons la gloire d'Igor, fils de Sviatoslav, de l'intrépide Tur Vsevolod, et de Vladimir, fils d'Igor! Salut aux princes et aux guerriers, qui ont combattu pour le christianisme contre les hordes des infidèles! Gloire aux princes et à leurs armées! Amen[54]. (*)

(*) *Voyez les Remarques*, page 349.

IV.

BATAILLE DE KOSOVO.

Texte servien.

Car Lazare siede za večeru,
Pokraĭ niega carica Milica;
Veli niemu carica Milica:
« Car' Lazare Srbska kruno zlatna!
Ty polaziš sutra u Kosovo,
S' sobom vodiš sluge i voĭvode,
A kod dvora ni kog' ne ostavliaš,
Care Lazo! od muž'kie glava,
Da ti može knĭigu odnĭeti
U Kosovo, i na trag vratiti;
Odvodiš mi devet mile bratĭe,
Devet bratĭe, devet Iugovitĭa:
Ostavi mi brata bar ednoga,
Ednog' brata sestri od zakletve. »
Ntoi govori Srbskiĭ knez Lazare:
« Gospo moia carice Milice!
Koga by ty brata naĭvoliela
Da t' ostavim u bĭelu dvoru? »
« Ostavi mi Božka Iugovitĭa. »
Tada reče Srbskiĭ knez Lazare:
« Gospo moia carice Milice!
Kada sutra bieo dan osvane,

IV.

BATAILLE DE KOSOVO.

Traduction française.

Le tsar Lazare était assis au souper ; à côté de lui la tsarine Milicia[1] ; et la tsarine Milicia lui dit : « Tsar Lazare, couronne d'or de la Servie, demain tu pars pour le champ de Kosovo[2], emmenant tes serviteurs, tes voivodes, et n'en laissant aucun au palais, aucun homme qui, chargé d'une lettre, puisse me rapporter ta réponse. Tu emmènes avec toi mes neuf frères, les neuf fils chéris de Iug : ah ! laisse-moi un seul de mes frères, un seul qui reçoive mon serment[3]. »

Lazare, prince des Serbes, lui répond : « Chère épouse, tsarine Milicia, lequel de tes frères veux-tu que je laisse dans la blanche enceinte de ce palais ? » — « Laisse-moi, dit-elle, Božko Iugovič ! » Lazare, prince des Serbes, lui répond : « Chère épouse, tsarine Milicia, lorsque demain l'aube du jour s'annoncera et que le soleil commencera à luire, lorsque la ville ouvrira ses portes, rends-toi à la sortie de la ville[4]. Là les guerriers défileront en ordre, tous à cheval, la lance à la main ; devant eux

Dan osvane i ograne sunce,
I vrata se otvore na gradu,
Ty izšetaï gradu na kapïiu,
Tuď ťie potťi voïska na aglae,
Sve konnïicy pod boïnym kopľima,
Pred nïima e Božko Iugoviťu,
I on nosi krstaša bariaka,
Kaži niemu od mene blagoslov :
Nek' da bariak kome niemu drago,
Pak nek' s' tobom kod dvora ostane. »
Kad' uiutru iutro osvanulo,
I gradska se otvoriše vrata,
Tad' izšeta carica Milica,
Ona stade gradu kod kapïe;
Al' eto ti voïske na aglae,
Pred voïskom e Božko Iugoviťu
Na alatu, vas u čistom' zlatu,
Krstaš ga e bariak poklopïo,
Pobratime! do konia alata;
Na bariaku od zlata iabuka,
Iz iabuke od zlata krstovi,
Od krstova zlatne kite vise,
Te kuckaiu Božka po pleťima.
Primačese carica Milica
Pak uhvati za uzdu alata,
Ruke sklopi Božku oko vrata,
Pak mu poče tiho govoriti:
« O moï brate Božko Iugoviťu!
Car e tebe meni poklonïo
Da ne ideš na boï na Kosovo,
I tebi e blagoslov kazao :
Da daš bariak kome tebi drago,

Božko, fils de Iug, tenant l'étendard de la croix. Souhaite-lui de ma part tout bonheur; qu'à son choix il cède l'étendard, et qu'il reste au palais avec toi. »

Le lendemain, quand l'aube vint à paraître et que s'ouvrit l'enceinte des murs, la tsarine Milicia sortit et se plaça aux portes de la ville. Et voici, les troupes sortirent en ordre, toutes à cheval, la lance à la main, et devant elles Božko, fils de Iug. Son cheval bai est resplendissant d'or, et jusque sur le dos du coursier se déploie la grande bannière du Christ. Sur la bannière s'élève une pomme d'or, de la pomme jaillissent les croix d'or, et des croix descendent une foule de houppes qui viennent frapper les épaules de Božko.

La tsarine Milicia s'approche, arrête le cheval bai par la bride, et élevant les bras vers Božko, elle lui parle ainsi à voix basse [5] : « O cher frère, Božko Iugovič ! le tsar a accordé à mes vœux que tu n'ailles point combattre à Kosovo. Il te souhaite toute prospérité; à ton choix tu céderas l'étendard, et tu resteras avec moi à Kruševac, afin qu'un frère reçoive mon serment. »

Da ostaneš sa mnom' u Kruševcu,
Da imadem brata od zakletve. »
Al' govori Božko Iugovitiu
« Idi, sestro, na bielu kulu;
A ia ti se ne by povratio,
Ni iz ruke krstaš bariak dao,
Da mi care pokloni Kruševac.
Da mi reče družina ostala :
Gle strašivca Božka Iugovitia;
On ne smiede potti u Kosovo
Za krst častnyi krvcu prolievati,
I za svoiu vieru umrieti. »
Pak protiera konia na kapiiu.
Al' eto ti starog' Iug' Bogdana
I za ntime sedam Iugovitia;
Sve s sedam ustavliala redom,
Al' ni edan ni gledati ne tte.
Malo vreme za tim postaialo,
Al' eto ti Iugovitt' Voina,
I on vodi careve edeke
Pokryvene sa suviem zlatom.
Ona pod ntim uhvati kulaša,
I sklopi mu ruke oko vrata,
Pak i niemu stade govoriti :
« O moi brate Iugovitt' Voine !
Car e tebe meni poklonio,
I tebi e blagoslov kazao,
Da daš edek' kome tebi drago,
Da ostaneš sa mnom u Kruševcu,
Da imadem brata od zakletve. »
Veli ntoizi Iugovitt Voine :
« Idi, sestro, na bielu kulu;

Mais le fils de Iug lui répond : « Va, ô ma sœur, retourne vers la tour blanche; mais je n'irai pas avec toi, et l'étendard ne quittera pas mes mains, quand le tsar me donnerait Kruševac. Faut-il donc que l'armée me montre au doigt, et dise : Voyez Božko, voyez le lâche, qui n'ose pas aller à Kosovo y verser son sang pour le Christ et mourir en défendant sa foi ! »

A ces mots il a franchi la porte. Alors paraît le vieillard Iug Bogdane, et avec lui sept Iugovičes. Elle appelle tous les sept l'un après l'autre, mais aucun d'eux ne veut voir la tsarine. Elle attend quelques moments encore, et voici ! Voino, fils de Iug, conduisant les fiers coursiers du tsar, sur lesquels brillent des harnais d'or[6]. La tsarine arrête son cheval gris, et élevant les bras vers Voino, elle lui adresse aussitôt ces paroles : « O cher frère, Voino Iugovič ! le tsar t'accorde à mes prières. Il te souhaite toute prospérité ; à ton choix tu remettras les coursiers, et tu resteras avec moi à Kruševac, afin qu'un frère reçoive mon serment. »

Mais Voino, fils de Iug, lui répond : « Va, ô ma sœur, retourne vers la tour blanche ; mais jamais un brave guerrier ne

Ne by ti se iunak povratïo,
Ni careve edeke pustïo,
Da by znao da by poginuo;
Idem seïo u Kosovo ravno
Za krst častnyĭ krvcu prolievati,
I za vieru s' bratiom umrieti. »
Pak protiera konia na kapïiu.
Kad to vidie carica Milica,
Ona pade na kamen studenyĭ,
Ona pade pak se obezznani.
Al' eto ti slavnoga Lazara,
Kada vidie gospodïu Milicu,
Udriše mu suze niz obraze;
On s' obzire s' desna na lievo,
Te dozivlie slugu Golubana :
« Golubane moia vierna slugo!
Ty odiaši od konia labuda,
Uzmi gospu na biele ruke,
Pak e nosi na tananu kulu;
Od mene ti Bogom prosto bylo,
Nemoĭ iïïe na boĭ na Kosovo,
Vetï' ostani u bielu dvoru. »
Kad' to začu sluga Golubane,
Proli suze niz bielo lice,
Pak odsiede od konia labuda,
Uze gospu na biele ruke,
Odnese e na tananu kulu;
Al' svom' srcu odoliet' ne može,
Da ne ide na boĭ na Kosovo,
Vetï' se vrati do konia labuda,
Posiede ga, ode u Kosovo.

« recule et n'abandonne les coursiers du tsar, quand il saurait d'avance qu'il périra. Laisse-moi, sœur, aller à Kosovo y verser mon sang pour le Christ, et y mourir pour la foi avec mes frères ! »

A ces mots il a franchi la porte. A cette vue, la tsarine Milicia tombe sur la froide pierre, tombe soudain évanouie[7]. Alors paraît le tsar Lazare lui-même : aussitôt qu'il voit Milicia, les larmes coulent de ses yeux, il regarde à droite et à gauche, et appelant Goluban, son écuyer : « Goluban, fidèle serviteur ! descends de ton cheval au cou de cygne, prends ta maîtresse par ses blanches mains, et ramène-la vers la tour élevée. Reste ici avec la grâce de Dieu; ne nous suis pas au champ de bataille, mais demeure dans l'enceinte du palais. »

L'écuyer Goluban a entendu ces mots, et des larmes s'échappèrent de ses yeux. Cependant il descend de son cheval, prend sa maîtresse par ses blanches mains, et la ramène vers la tour élevée. Mais il ne peut résister à son cœur, qui l'entraîne vers le champ de Kosovo; il rejoint son cheval au cou de cygne, s'élance dessus, et part pour Kosovo.

Kad' e sutra iutro osvanulo,
Doletieše dva vrana gavrana,
Od Kosova polia širokoga,
I padoše na bielu kulu,
Baš na kulu slavnoga Lazara;
Edan graktie, drugiĭ progovara:
« Dal' e kula slavnog' knez' Lazara;
Il' u kuli ni gdie ni kog neĭma? »
To iz kule nitko ne čuiaše,
Već to čula carica Milica,
Pak izlazi pred bielu kulu,
Ona pyta dva vrana gavrana:
« Oĭ Boga vam dva vrana gavrana!
Otkuda cte iutros poletieli?
Nieste li od polia Kosova?
Vidieste li dvie silne voĭske?
Esu li se voĭske udarile?
Čiia li li e voĭska zadobyla? »
Al' govore dva vrana gavrana;
« Oĭ Boga nam carice Milice!
My smo iutros od Kosova ravna,
Vidieli smo dvie silne voĭske;
Voĭske su se iuče udarile,
Obadva su cara poginula;
Pod Turaka nešto i ostalo,
A od Srba i što e ostalo,
Sve ranieno i izkrvavlieno. »
Istom oni tako besiedlahu,
Al' eto ti sluge Milutina,
Nosi desnu u lievoĭ ruku;
Na uiemu e rana sedamnaest,
Vas mu koniic u krv ogreznuo

Le lendemain, quand l'aube vint à paraître, voici! deux corbeaux noirs, venus du champ de bataille, se posèrent en volant sur la tour blanche, sur la tour du noble Lazare. L'un croassait, et l'autre s'écriait : « N'est-ce pas ici le palais de Lazare? N'y a-t-il personne dans le palais[8]? »

Aucune voix ne répond du palais, mais la tsarine les avait entendus. Aussitôt elle monte sur la tour blanche, et parle ainsi aux deux corbeaux : « Que Dieu vous conserve, noirs corbeaux! Dites-moi, d'où venez-vous dès l'aurore? Serait-ce peut-être du champ de Kosovo? Y vîtes-vous deux puissantes armées? ces armées se sont-elles battues? et laquelle est restée victorieuse? »

Les deux corbeaux répondent à la princesse : « Que Dieu vous exauce, tsarine Milicia! Nous venons ce matin de Kosovo; nous y avons vu deux puissantes armées, qui hier ont livré une bataille dans laquelle les deux tsars ont péri. Des Turcs, il en est peu qui survivent; mais des Serbes, ceux qui respirent encore sont tous couverts de sang et de blessures. »

Pendant que les corbeaux parlaient, voici l'écuyer Milutin, soutenant sa main droite de la gauche, sillonné de dix-sept blessures, et son cheval nageait dans le sang! A sa vue, Milicia s'écrie : « Qu'est-ce cela, malheureux Milutin! la trahison a-t-elle perdu le tsar? » L'écuyer Milutin lui répond : « Maitresse! aide-

Veli niemu gospodľa Milica :
« Što e bolan slugo Milutine!
Zar izdade cara na Kosovu? »
Al' govori sluga Milutine :
« Skin' me, gospo, sa konia viteza,
Umiľ mene studenom vodicom,
I zaliľ me crveniem vinom,
Težke su me rane osvoile. »
Skide niega gospodľa Milica,
I umi ga studenom vodicom,
I zali ga crveniem vinom.
Kad' se sluga malo povratio
Pyta niega gospodľa Milica :
« Što by, slugo, u poliu Kosovu ;
Gdľe pogibe slavnyi kneže Lazo ?
Gdľe pogibe staryľ Iug Bogdane ?
Gdľe pogibe devet Iugoviťa ?
Gdľe pogibe Miloš voevoda ?
Gdľe pogibe Vuče Brankoviťu ?
Gdľe pogibe Banoviľ Strainia ?
Tada sluga poče kazyvati :
« Svi ostaše, gospo, u Kosovu!
Gdľe pogibe slavnyľ knez Lazare,
Tu su mloga kopľia izlomliena,
Izlomliena i Turska i Srbska ;
Ali više Srbska nego Turska,
Braneľľ', gospo, svoga gospodara,
Gospodara slavnog' knez' Lazara.
A Iug ti e, gospo, poginuo
Upočetku, u boiu prvome ;
Pogibe ti osam Iugoviťa,
Gdľe brat brata izdati ne hľede

moi à descendre de cheval, humecte mon front d'eau limpide, et verse-moi du vin généreux; car mes blessures ont consumé mes forces[9]. »

La tsarine l'aide à descendre, humecte son front d'eau limpide, et lui verse du vin généreux. Quand il a repris quelques forces, Milicia interroge l'écuyer : « Dis-moi, qu'a-t-on fait à Kosovo? Comment a péri le noble Lazare? Comment le vénérable Iug Bogdane? Comment les neuf fils de Iug, et le voivode Miloš, et Vuk Branković, et Strainia Banović? »

L'écuyer lui répond alors: « Ils ont péri, tsarine! dans le combat. Là où est tombé le noble prince, on voit mille javelots tous brisés, mille javelots des Turcs et des Serbes; mais les plus nombreux sont ceux des Serbes, lancés pour la défense du prince, de notre immortel souverain[10]. Quant à Iug, au front de la bataille, il est tombé dès les premiers coups, et après lui huit de ses fils; car le frère soutenait toujours le frère, tant qu'un seul d'entre eux put se mouvoir. Seul encore, Božko survivait; sa bannière flottait dans la plaine, où il chassait les Turcs par essaims, comme le faucon disperse les colombes[11].

Dokle godīe edan tecyiaše.
Iošť ostade Božko Iugoviťu,
Krstaš mu se po Kosovu vīia;
Iošť razgoni Turke na buliuke,
Kao soko' ptice golubove.
» Gdīe ogreznu krvca do koliena
Tu pogibe Banoviťi Strainia.
Miloš ti e, gospo, poginuo
Kod Sitnice kod vode studene,
Gnīeno mlogi Turcy izginuli;
Miloš śgubi Turskog' car' Murata,
I Turaka dvanaest ħiliada.
Bog da prosti koga e rodīo!
On ostavi spomen rodu Srbskom,
Da se priča i pripovīeda
Dok e liudi i dok e Kosova.
A što pytaš za prokletog' Vuka?
Proklet byo i koga rodīo!
On izdade cara na Kosovu,
I odvede dvanaest ħiliada,
Gospo moia, liutog' oklopnika! »

» Là où le sang montait jusqu'aux genoux, là est mort Strainia, fils de Bano[12]. Miloš, ô princesse! est tombé près des froides eaux de la Sitnicia, où une foule de Turcs ont péri. Miloš a tué le sultan Murat, et avec lui douze milliers de Turcs! Que Dieu l'en récompense, ainsi que toute sa race! Il vivra dans les cœurs des Serbes, dans leurs chants et dans leurs récits, jusqu'à ce que le monde et Kosovo périssent. Mais si tu me demandes où est Vuk[13]? Qu'il soit maudit ainsi que toute sa race! Car c'est lui qui a trahi le tsar, et qui a entraîné vers les Turcs douze milliers de parjures comme lui[14]! (*)

(*) *Voyez les Remarques*, page 356.

V.

LÉGENDE DES ASTRES.

Texte lithuanien

Menů Saulužę vede
Pirmą pavasarelį.
Saulužė angsti kelės';
Menužis atsiskyre.
Menů viens vaikštinečio
Aušrinnę pamilečio.
Perkuns didey supykęs,
Ii kardù perdalliňo.
Ko Saulužės atsiskyrei?
Aušrinnę pamilečiei?
Viens naktii' vaikštinečiei?
Aušriune svodbą kėle;
Perkuns pro vartus įioio,
Aužolą žalą parmuše.
Aužolo kraui's varvėdams
Apšlakste mano drabužius,
Apšlakste vainikelį.
Saulės dukryte verkiant
Surinko, tris mettėlius,
Parytusus lapėlius.

V.

LÉGENDE DES ASTRES.

Traduction française.

Menû se fiança à Saulè au printemps de la création [1] : Saulè se leva de bonne heure, mais Menû se tint à l'écart [2]. Solitaire, il parcourait le ciel, adressant ses vœux à Aušrinne [3]; mais Perkuns s'en indigna, et le fendit en deux de son glaive [4]. Pourquoi donc quitter Saulè? pourquoi rechercher Aušrinne? pourquoi donc errer seul dans la nuit?

Aušrinne célébrait ses noces [5]: mais Perkuns, franchissant le seuil, abattit le chêne verdoyant. Le sang qui s'écoula du chêne vint jaillir sur ma robe, jaillir sur ma guirlande. La fille de Saulè pleura : trois ans elle ramassa les feuilles flétries du chêne.

« O kur, mamyte mano,
Drabuzius išmasgósu?
Kur kraują išmasgósu ? »
« Dukryte, mano iaunoïi,
Eik pas tą ežerátį
Kur tėk devynos uppátes. »
« O kur, mamyte mano,
Drabužėlius dzovisu?
Kur veïe išdzovisu ? »
« Dukryte tame daržatii'
Kur aug' devynos rožates. »
« O kur, mamyte mano,
Drabužeis apsivilksu?
Baltosus išnešósu? »
« Dukryte toi' dienėlei',
Kad spįs devynos saulėles. »

« Où dois-je, ô ma mère, laver maintenant ma robe, la purifier de sang? — « Va, ma fille chérie, à l'étang où coulent neuf ruisseaux. — « Où dois je, ô ma mère, sécher maintenant ma robe, l'exposer au grand air? — « Ma fille, dans le jardin où fleurissent neuf rosiers. — « Quand dois-je, ô ma mère, mettre maintenant ma robe, ma robe si bien blanchie? — « Ma fille, le jour où brilleront neuf soleils[6]. » (*)

(*) *Voyez les Remarques*, page 358.

VI.

HYMNE A DIEU.

Texte russe.

O ty, prostranstvom bezkonečnyĭ,
Živyĭ v dvižen'i veščestva,
Tečen'em vremeni previečnyĭ,
Bez lic, v treh̄ licah̄ božestva!
Duh̄ vsiudu suščiĭ i edinyĭ,
Komu niet miesta i pričiny,
Kogo nikto postič' ne mog,
Kto vse soboiu napolniaet,
Obemlet, ziždet, soh̄raniaet,
Kogo my nazyvaem : Bog!

Izmierit' okean glubokiĭ,
Sočest' peski, luči planet,
H̄otia i mog by um vysokiĭ,
Tebie čisla i miery niet!
Ne mogut duh̄ı prosvieščenny,
Ot svieta tvoego roždenny,
Izsliedovat' sudeb tvoih̄ :
Liš mysl' k tebie vznestis' derzaet,
V tvoem velič'i isčezaet;
Kak v viečnosti prošedšiĭ mig.

VI.

HYMNE A DIEU.

Imitation en vers.

O toi dont l'existence infinie, immuable,
De vie et de splendeur remplit l'immensité,
Seul en ta triple essence au fidèle adorable,
Seul traversant les temps en ton éternité!
Esprit présent partout et partout invisible,
A l'humaine raison toujours inaccessible,
Toi que nul n'a créé, que n'embrasse aucun lieu,
Dont la présence auguste anime la nature,
La règle, la soutient, l'embellit et l'épure,
Auteur de l'univers, que nous appelons Dieu!

Quand ma raison pourrait, par un effort sublime,
Compter les feux du ciel, les sables des déserts,
Et, plongeant dans les flots de l'orageux abîme,
Mesurer d'un regard la profondeur des mers:
Il n'est en toi, Seigneur, ni nombre ni distance;
Les chœurs des immortels, issus de ton essence,
Devant ta majesté s'arrêtent confondus;
Et si jusque vers toi s'élève une pensée,
Sous tes vives clartés elle tombe éclipsée,
Comme, au milieu d'un siècle, un instant qui n'est plus.

Haosa bytnosť dovremennu
Iz bezdn ty viečnosti vozzval,
A viečnosť, prežde viek roždennu,
V sebie samom ty osnoval.
Sebia soboiu sostavliaia,
Soboiu iz sebia siiaia,
Ty sviet, otkuda sviet istek;
Sozdavyĭ vse edinym slovom,
V tvoreni̇ prostiraias' novom:
Ty byl, ty es, ty budeš v viek!

Ty ciep suščestv v sebie vmieščaeš'
Ee soderžiš' i živiš';
Konec s načalom sopriagaeš',
I smertiiu život dariš'.
Kak iskry sypliutsia, stremiatsia,
Tak solncy ot tebia rodiatsia;
Kak v mraznyĭ, iasnyĭ den', zimoĭ,
Pylinki ineia sverkaiut,
Vratiatsia, zybliutsia, siiaiut,
Tak zviezdy v bezdnah pod toboĭ.

Svietil vozžennyh milliony
V neizmierimosti tekut;
Tvoi oni tvoriat zakony,
Luči životvoriašči l'iut.
No ognenny sii lampady,
Il' rdianyh kristaleĭ gromady,
Il' voln zlatyh kipiaščiĭ sonm,
Ili goriaščie éfiry,
Il' vkupie vsie svietiašči miry,
Pered toboĭ, kak nošč' pred dnem.

A l'aurore des temps, ta volonté suprême
Du vide sans limite a tiré le chaos;
Mais, avant sa naissance, existant par toi-même,
L'éternité marquait ton sublime repos.
En toi toute existence a sa source première;
Lumière sans déclin, d'où jaillit la lumière,
Des âges infinis tu poursuivais le cours:
Tu parlas, et soudain le monde, ton ouvrage,
En traits étincelants réfléchit ton image,
Seul tu vis, tu vécus, et tu vivras toujours.

De la création, que ton souffle pénètre,
Tous les cercles unis se confondent en toi;
Ce qui semble périr s'éclipse pour renaître,
Et la vie à la mort s'enchaîne par ta loi.
Dans les champs de l'éther, fécondes étincelles,
Jaillirent par essaims les étoiles nouvelles,
D'innombrables soleils brillèrent sous tes pas:
Ainsi qu'en un beau jour, sur les plaines neigeuses,
Le givre, s'épanchant en perles lumineuses,
Tourbillonne et scintille au milieu des frimas.

Aussi loin que s'étend ta puissance infinie,
Ces millions de feux proclament tes décrets;
Dans l'immense domaine où s'agite la vie
Sur des êtres sans nombre ils versent tes bienfaits.
Mais, au sommet des cieux, ces lampes rayonnantes,
Ces cristaux nuancés en gerbes scintillantes,
Ces globes d'or flottant sur des vagues d'azur,
Ces gloires, sillonnant les plaines éthérées,
A ta gloire ineffable un instant comparées,
Seraient ce qu'est la nuit à l'éclat d'un jour pur.

Kak kaplia v more opuščenna,
Vsia tverď pered toboĭ sïia;
No čto mnoĭ zrimaia vselenna?
I čto pered toboiu ia?
V vozdušnom okeanie onom,
Miry umnoža millïonom
Stokrat drugiħ mirov, i to,
Kogda derznu sravnit' s toboiu,
Liš' budet točkoiu odnoiu:
A ia pered toboĭ ničto.

Ničto! ... No ty vo mnie sïiaes'
Veličestvom tvoiħ dobrot;
Vo mnie sebia izobražaes',
Kak solnce v maloĭ kaplie vod.
Ničto! ... No žizn' ia oščuščaiu,
Nesytym niekakim letaiu
Vsegda paren'em v vysoty;
Tebia duša moia byt' čaet,
Vnikaet, myslit, razsuždaet;
Ia esm: konečno es i ty!

Ty es' ... Prirody čin viesčaet;
Glasit moe mnie serdce to;
Menia moĭ razum uvieriaet:
Ty es': i ia už ne ničto!
Častica cieloĭ ia vselennoĭ,
Postavlen, mnitsia mnie, v počtennoĭ
Sredinie estestva ia toĭ,
Gdie končil tvareĭ ty tielesnyħ,
Gdie načal ty duħov nebesnyħ,
I ciep' suščestv sviazal vsieħ mnoĭ.

Comme une goutte d'eau dans l'océan perdue,
L'univers tout entier s'efface à ta splendeur ;
Mais jusqu'où mes regards sondent-ils l'étendue ?
Et que suis-je moi-même auprès de toi, Seigneur ?
Si, peuplant à mon gré ces cavités profondes,
Par-delà tous les cieux, par-delà tous les mondes,
Je semais de soleils le gouffre aérien,
Leur foule, accumulée en ta sainte présence,
Que serait-elle ? Un point dans un orbite immense ;
Et moi, vaine poussière, hélas ! je ne suis rien.

Rien!... Mais toujours présente, à bénir disposée,
Ta grâce me relève en m'attirant à toi ;
Comme l'aube du jour colore la rosée,
Tes divines clartés se reflètent en moi.
Rien!... Mais mon cœur s'émeut d'amour et d'allégresse ;
Aux célestes hauteurs, où j'aspire sans cesse,
Un vol irrésistible entraîne mes esprits ;
Je reconnais ma force au sein de ma misère,
Je sens, je réfléchis, je raisonne, j'espère,
J'existe, et tout en moi proclame que tu vis.

Tu vis... Ta providence en tous lieux se déploie,
L'univers la publie et mon cœur la ressent ;
La voix de ma raison la signale avec joie :
Tu vis, et ce mot seul m'affranchit du néant.
Atome de ce monde où resplendit ta grâce,
Au centre de la sphère elle a marqué l'espace
Où, couronné d'honneur, je siége sans rival ;
Seul, au plus haut degré des formes corporelles,
Non loin des séraphins aux flammes immortelles,
De tant d'êtres divers je suis le nœud central.

Ia sviaz' mirov, povsiudu suščih,
Ia kraĭnia stepen' vsščestva;
Ia sredotočie živuščih,
Čerta načal'na božestva;
Ia tielom v prahie istlievaiu,
Umom gromam povelievaiu;
Ia car', ia rab, ia červ', ia bog!
No, buduči ia stol' čudesen,
Otkolie proisšel? bezviesten;
A sam soboĭ ia byt' ne mog.

Tvoe sozdan'e ia, sozdatel'!
Tvoeĭ premudrosti ia tvar',
Istočnik žizni, blag podatel',
Duša duši moeĭ i car'!
Tvoeĭ to pravdie nužno bylo,
Čtob smertnu bezdnu prehodilo
Moe bezsmertno bytie;
Čtob duh moĭ v smertnost' oblačilsia,
I čtob čtrez smert' ia vozvratilsia,
Otec! v bezsmertie tvoe.

Neiziasnimyĭ, nepostižnyĭ!
Ia znaiu, čto duši moeĭ
Voobraženiia bezsil'ny
I tieni načertat' tvoeĭ!
No esli slavoslovit' dolžno,
To slabym smertnym ne vozmožno
Tebia ni čiem inym počtit',
Kak im k tebie liš' vozvyšat'sia,
V bezmiernoĭ raznosti teriat'sia,
I blagodarny slezy lit'!

Emblème merveillenx de la nature entière,
Enchaîné par mon corps à la fragilité,
Je porte, en cet esprit qui dompte la matière,
Un glorieux reflet de ta divinité.
Mon corps usé s'affaisse et se réduit en poudre;
Mon esprit, dans les airs luttant contre la foudre,
Atteint les profondeurs où nul astre ne luit :
Esclave, je suis roi; ver impur, je suis ange.
D'où naquit ce contraste inexprimable, étrange?
Comment vit-il en moi, qui ne l'ai point produit?

C'est toi, Dieu créateur, c'est toi qui l'as fait naître,
Toi, dont la providence a voulu mon bonheur;
De ce vaste univers seul sauveur et seul maître,
Toi, souffle de mon âme et flambeau de mon cœur!
Ta jnstice suprême a voulu qne cette âme,
Avant de s'élever sur ses ailes de flamme,
Traversât ici-bas l'abîme de la mort:
Afin que, par l'épreuve au bonheur préparée,
Elle montât bientôt, pure, régénérée,
Au séjour éternel où tu fixas mon sort.

Être ineffable et saint! ton auguste sagesse
En traits mystérieux brille de toutes parts;
Ma raison devant toi succombe à sa faiblesse.
L'ombre de ta grandeur éblouit mes regards.
Cependant, si t'aimer est mon plus doux partage,
Si mon premier devoir est de te rendre hommage,
Que puis-je, hélas! si faible, en proie à tant d'erreurs?
J'humilierai, grand Dieu, mon âme en ta présence;
Et, perdus dans l'éclat de ta magnificence,
Mes yeux reconnaissants se baigneront de pleurs!

REMARQUES

SUR LA VICTOIRE DE ZABOÏ.

[1] Une preuve frappante de l'antiquité de ce poème est l'absence de tout nom propre de lieu. La vague désignation de Forêt-Noire se donne à une montagne de la Bohème occidentale, située près de Prestic, entre Kiattau et Pilsen. Quant au nom de Zaboï, il a en bohémien le sens de destructeur ; celui de Slavoï a le sens de glorieux.

[2] L'instrument ici désigné est le *varito* ou βαρϐιτον des Grecs, mot dérivé, comme le nom même de barde, d'un verbe qui signifie retentir. Ainsi les Bohèmes ont été de tout temps un peuple éminemment musical.

[3] Allusion à la mort récente d'un chef, suivie d'une invasion ennemie.

[4] Les étrangers dont parle ici le poète sont les Allemands, dont il ignore le nom. L'introduction du christianisme abolissait la polygamie et forçait les Bohèmes à n'avoir qu'une seule épouse, depuis Vesna, l'aurore ou la jeunesse (grec ἠώς, indien *usna*), jusqu'à Morana, la mort (grec μοιρα, indien *marana*).

[5] On pourrait s'étonner de trouver chez les Bohèmes le même oiseau sacré que chez les Égyptiens, si le même type, sous différentes formes, ne se reproduisait dans tout le monde ancien ; car il est évident que les peuples barbares personnifient toutes les forces de la nature, et qu'ils ont pu adorer les mêmes dieux sans avoir eu ensemble aucun rapport, à moins que l'identité d'origine ne soit prouvée par l'identité de nom.

[6] Lumir est l'Orphée des Bohèmes, et sa voix émeut les montagnes. Le Vyšehrad, ou haut-château, est la colline qui domine la ville de Prague.

[7] Quelle vérité et quel art à la fois dans la manière dont Slavoï se déclare, et dans la dernière exhortation de Zaboï présentant la révolte comme une victoire acquise ! Qui ne se rappelle, à la vue de ce discours et de l'élan généreux qu'il fait naître, le serment immortel des Suisses se dévouant pour la liberté ?

[8] Les Bohèmes, réunis pour attaquer l'ennemi, se dirigent vers une haute montagne qui ne saurait être maintenant déterminée, mais qui pourrait être la Donnerberg, près de Millešau, si le combat a eu lieu vers le nord. Zaboï, dans tout le cours du poème, joint à l'énergie d'un chef sauvage la tactique d'un guerrier consommé.

[9] Le nom de Ludiek, le commandant ennemi, est le même que Chlndvieg ou Louis; mais il n'est qu'un vassal du roi d'Allemagne, et ne peut donc être Louis le Germanique, qui d'ailleurs ne périt point dans un combat.

[10] Le texte de ce passage est d'une richesse de poésie qui ne le cède en rien à celle d'Homère (Iliade, II, 455 ; IV, 422, etc.).

[11] Ce combat rappelle celui d'Ajax et d'Hector (Iliade VII, 244), qu'il surpasse encore en audace.

[12] Bies, en allemand *bos*, en indien *bad́a*, meurtrier, est chez les Slaves le génie du mal.

[13] Comparez à ce passage la mort de Sarpédon (Iliade, XVI, 505) et celle d'Hector (Iliade, XXII, 362).

[14] Zaboï atteint ici toute la grandeur d'Achille poursuivant seul l'armée troyenne (Iliade, XX, 490). Le dieu Tras (grec τρόμος, indien *trâsa*) représente chez les Slaves l'épouvante.

[15] Les grandes passions s'expriment partout de même; c'est ainsi qu'Achille s'adresse à ses coursiers (Iliade, XIX, 400).

[16] On a cru reconnaître dans les deux rivières que les troupes franchissent à la nage, soit l'Angel et la Mies, à l'ouest de la Bohême, soit l'Elbe et l'Eger, dans le nord, occupé par de vastes plaines. Quant à la description poétique, elle rappelle encore l'Iliade, XXI, 1, où les Troyens se jettent dans le Xanthe.

[17] Ce serait là, en admettant notre hypothèse, que s'élèverait le *Castrum Vogatense* ou Voigtberg, où triompha Samo.

[18] Les vainqueurs reviennent à la montagne qui fut d'abord témoin de leur victoire, et là, un retour vers les croyances païennes, dont les principes sont partout analogues (Odyssée, XI, 37, 71; Enéide, VI, 305, 325), les derniers honneurs rendus aux morts, et les sacrifices offerts aux dieux, terminent dignement cette lutte héroïque d'un peuple encore plongé dans l'ignorance, mais brave, intelligent et généreux.

REMARQUES

SUR LA PRIÈRE D'ADALBERT.

[1] Le mot Bog, que de tous temps les Slaves ont appliqué à la divinité, se rapporte à l'indien *baga*, sort, fortune.

[2] La répétition de cette formule et la rime qui revient régulièrement expliquent l'origine de cet hymne, évidemment traduit d'une oraison latine.

[3] Le nom d'Adam est commun en Pologne, et le souvenir religieux du premier homme semble s'y représenter plus souvent que chez la plupart des autres peuples.

[1] Si ce morceau, ainsi qu'on peut le voir, est dépourvu de mérite poétique, il n'en est pas moins l'expression touchante d'un dernier vœu, d'une dernière espérance, énoncés par de braves guerriers au moment d'affronter la mort.

REMARQUES

SUR L'EXPÉDITION D'IGOR.

[1] Au douzième siècle, des partages successifs entre les fils et les descendants de Vladimir I[er] avaient démembré la Russie en une douzaine de principautés indépendantes. En 1185, Vsevolod III était grand-prince de Vladimir, Sviatoslav III grand-prince de Kiev, et ses deux fils Igor et Vsevolod commandaient, l'un à Sievero-Novgorod, l'autre à Kursk et à Putivl.

[2] Boïan, signifiant en russe guerrier, a pu s'appliquer en général à tous les chantres de combats. Celui-ci, le plus ancien et le plus célèbre, devait vivre à Kiev vers 1020, sous le règne de Iaroslav I[er], plusieurs siècles sans doute après le Bohème Lumir.

[3] Les chants de guerre de Boïan, improvisés sans doute au moment de l'action, se rapportaient entre autres à Iaroslav I[er] Vladimirovič, l'illustre auteur de la *Pravda Ruskaïa*, à son frère Mistislav, vainqueur d'un chef de Kasožkes ou Kosaks, et à Roman Sviatoslavič, leur neveu.

[4] Cette phrase, en apparente contradiction avec la précédente, n'est, selon nous, qu'une explication positive de ce que l'auteur avait d'abord dit poétiquement.

[5] Ce prince, avec lequel commence l'histoire chrétienne de la Russie, est Vladimir I[er] le Grand, marié en 988 à Anne ou

Anastasie, princesse grecque, et converti par elle au christianisme.

[6] Les Polovces ou Komans étaient une peuplade turque campée sur les rives du Don et de la mer Noire, et en guerre continuelle avec les Russes.

[7] Boire le Don, expression hyperbolique pour dire, régner sur le Don.

[8] Troïan, célébré par le barde comme le fondateur de la puissance russe, était-il le dieu Triglav (à trois têtes) ou l'empereur romain Trajan, ou un prétendu colon venu de Troie? C'est ce qu'on ne saurait déterminer.

[9] Boïan est appelé fils de Veles ou Volos, le dieu des troupeaux, le Pan des anciens Slaves, qui, peut-être comme la divinité grecque, présidait à l'inspiration.

[10] La Sula, la Rsa, rivières; Kiev, Sievero-Novgorod, Putivl, villes du midi de la Russie.

[11] Vsevolod, frère cadet d'Igor et prince de Kursk, avait dû à sa force prodigieuse le surnom de Tur ou taureau.

[12] Après la noble réponse de Vsevolod et le départ des troupes réunies, le poète énumère, au milieu de présages tirés des superstitions païennes, l'apparition de Div, le génie du mal chez les Slaves comme chez les Perses, quoique ce nom remonte primitivement aux mots indiens *daiva*, dieu, *div*, lumière.

[13] Le Volga, la mer Noire, la Sula, le Surog, le Korsun, touchaient alors au pays des Polovces, qui avaient aussi conquis Tmutorokan, ancienne ville et principauté russes.

[14] La couleur rouge a été de tout temps le symbole de la beauté chez les Russes. L'exclamation suivante est difficile à préciser; car on ne sait si le mot Šelomian (du mot russe *holm*, latin *cul-*

men) indique une éminence près de Kiev, ou une hauteur en général, et seulement le faîte du bonheur.

15 Il est dit, dans le texte, le cinquième jour, qui correspond au vendredi.

16 La perfection des tissus slavons était célèbre au moyen âge; il en est fait mention dès le onzième siècle dans le panégyrique allemand de saint Annon. On ne saurait déterminer exactement ce qu'étaient les *ortmi* et les *iapončici* dont parle l'auteur.

17 Les divers insignes du pouvoir sont enlevés aux Polovecs par Igor, dont la famille descendait d'Oleg Sviatoslavič, petit-fils de Iaroslav Ier, et prince de Tmutorokan vers 1070.

18 Gsak et Končak étaient deux chefs polovecs.

19 C'est aux bords de la rivière Kaïala qu'eut lieu la défaite d'Igor. Le mot Šelomian, comme nous l'avons dit, pourrait signifier le faîte du bonheur.

20 Stribog, père des vents, était l'Éole des Slaves.

21 L'auteur désigne ici les Polovecs sous le nom de fils de Bies ou du démon (allemand *bös*, indien *bada*, meurtrier).

22 Les casques polovecs qui se brisent sous les coups du terrible Vsevolod sont appelés par l'auteur *ovarskyi*, épithète obscure qui correspond peut-être à *ugorskii*, hongrois ou tatares.

23 Tur-Vsevolod est grièvement blessé loin de la ville où il règne, loin de son épouse chérie, la fille de Glieb, prince de Pereïaslav.

24 La Russie a perdu, dans ce désastre, la gloire dont elle jouissait anciennement sous Troïan, et naguère encore sous Iaroslav et sous Oleg.

25 Vladimir Vsevolodovič, qui fut plus tard Vladimir II Monomaque, avait été expulsé de Černigov par Oleg. Le prince Iaroslav

était-il un de ses frères, ou son cousin Iaroslav Sviatoslavič, ou même Iaroslav de Černigov, oncle d'Igor? L'histoire de Boris Viačeslavič est aussi imparfaitement connue, et l'on ne sait si ce passage obscur indique réellement un jugement ou un combat, et si la housse verte doit être prise dans un sens propre ou allégorique.

[26] Par Sviatopolk, l'auteur désigne sans doute le second de ce nom, fils d'Isiaslav Ier, dont le règne ne fut qu'une suite de troubles. On ne sait rien de Boris Gorislavič, malgré l'épithète de descendant de Dažbog, du dieu des richesses, qui lui est décernée ainsi qu'au prince Igor.

[27] Le trait qui termine ce tableau si animé revient souvent dans les poèmes scandinaves, et entre autres dans le chant du roi Ragnar Lodbrock. (Voyez notre *Cours de littérature allemande*, leçon 13.)

[28] La vierge allégorique dont parle ici le poète, et qui sème partout la discorde, conformément aux idées païennes, est probablement Bieda, la malice (grec πάθη, indien *badâ*).

[29] Karna et Žlia sont deux chefs polovces qui envahirent alors la Russie.

[30] Les Polovces vainqueurs prélevèrent sur chaque ferme un tribut de la valeur d'une peau d'écureuil, dont deux cents formaient, dit-on, un marc d'argent, d'après la manière de compter des anciens Slaves, qui se servaient de monnaie de peau.

[31] L'auteur, avant de mettre en scène le père d'Igor, Sviatoslav III Vsevolodovič, grand-prince de Kiev, alors affaibli par les années et incapable de venger son fils, retrace rapidement sa gloire ancienne et sa victoire sur Kobiak, chef polovce, qu'il avait défait et pris de sa main sur les bords de la rivière Orla.

[32] Koščey est un autre chef polovce dont Igor se trouva prisonnier.

[33] Kysan et Plesensko en Galicie sont des localités qui, dans le songe, paraissent subitement changer d'aspect.

[34] Dans la brillante allégorie qui termine la réponse des boïars, on reconnaît, outre Igor et Vsevolod, deux autres princes de leur famille, Oleg et Sviatoslav, défaits comme eux dans la bataille.

[35] L'auteur, mêlant, par une confusion étrange, les Goths ou les Gètes avec les Turcs Polovces, dit que les jeunes filles de cette nation célèbrent la gloire du roi Bus, le plus puissant de leurs souverains, et la vengeance de la ville de Šarokan, qui autrefois payait tribut aux Russes.

[36] Le discours plein de nobles regrets, que l'auteur met ici dans la bouche de Sviatoslav, peut être regardé à juste titre comme l'expression de ses sentiments personnels, comme un dernier appel fait aux princes désunis en faveur de la patrie en danger.

[37] Iaroslav, prince de Černigov et chef des peuplades ici énumérées, était, comme son frère Sviatoslav, fils du grand-prince de Kiev, Vsevolod II Olgovič.

[38] Après une allusion fugitive aux villes d'Urim et de Vladimir, ainsi qu'au fils de Glieb Iurievič menacé par les hordes tatares, Sviatoslav invoque le génie de son père Vsevolod II, jadis si redoutable, digne héritier de la grandeur d'Oleg.

[39] Čaga et Koščey, deux chefs polovces dont la valeur, si Vsevolod vivait encore, serait réduite à une nogata et à un rézan, monnaies de peau dont l'une valait le vingtième, l'autre le cinquantième d'un marc d'argent. On ne sait pas exactement quelles armes sont désignées sous le nom de žerežires.

[40] Rurik et David, fils de Rostislav de Kiev, régnaient à cette époque à Smolensk, où ils se distinguèrent par leur prudence et leur courage.

[41] Iaroslav Vladimirovič, prince do Galič, s'était rendu redoutable aux Hongrois en occupant les bouches du Danube.

[42] Mistislav et Roman Rostislavič avaient été les compétitenrs de Sviatoslav III au trône de Kiev; Roman remporta une victoire éclatante sur les Lithuanes et les Iatvinzes. Les casques latins venaient peut-être de la Pologne, qui n'était pas soumise au rit grec.

[43] Ingvar et Vsevolod Olgovič, et les trois fils de Mistislav, Vladimir, André et Roman, commandaient chacun à des villes. La comparaison appliquée aux derniers s'explique par la coutume des anciens Liackes ou Polonais de s'attacher deux ailes aux épaules.

[44] Pereïaslav est une ville du midi de la Russie. Le pays des Poločans, arrosé par la Dvina, était près de celui des Lithuanes de Grodno, chez lesquels fut tué Isiaslav Vasilkovič, frère de Briačislav et de Vsevolod, et descendant comme eux de Vseslav, prince de Polock.

[45] Les tristes dissensions de Iaroslav et des autres membres de la famille de Vseslav rappellent au poète les exploits de cet illustre petit-fils de Vladimir Ier, dont toute la vie fut une suite de victoires. Maître de Kiev en 1067, par l'expulsion d'Isiaslav Ier, il quitta bientôt cette ville ponr attaquer Novgorod, vaincre Iaroslav de Riaisan, et combattre ensuite sur les bords du Niemen, et bientôt après à Tmutorokan, où son apparition fut plus prompte et plus terrible que celle du dieu Khors (le Thor des Scandinaves).

[46] Boïan, contemporain des fils de Vladimir, devait aussi l'être de Vseslav, auquel on attribuait un pouvoir surhumain.

[47] Après l'énumération de tant de maux, les yeux du poète se reposent sur Rurik et David de Smolensk, qui, dignes héritiers du grand Vladimir, gouvernaient leurs états avec sagesse.

[48] Sviatoslav se tait, et l'épouse d'Igor, Eufrosine, fille de Iaroslav de Galič, exprime les sentiments de son cœur dans une vive et touchante élégie, où toutes les forces de la nature, les vents, les fleuves, le soleil, sont évoqués avec un art qui rappelle les modèles classiques.

[49] La délivrance d'Igor approche, et des présages annoncent l'arrêt du ciel. Igor, assisté par Ovlur, va fuir du Don vers le Donece, dernière limite du pays des Polovces.

[50] Le poète, dans son enthousiasme, personnifie le fleuve libérateur, et flétrit la rivière Stugna, où avait péri, un siècle auparavant, le jeune Rostislav, fils de Vsevolod Ier, au moment où il fuyait vers le Dnieper.

[51] La poursuite des deux chefs polovces est accompagnée de nouveaux présages. Leur entretien fait allusion à Vladimir, fils d'Igor, retenu prisonnier dans leur camp, et dont le mariage avec la fille de Končak fut plus tard le gage de la paix.

[52] Boïan, qui vivait sous Iaroslav Ier, a peut-être célébré la gloire de son aïeul Sviatoslav Ier et de son bisaïeul Igor, fils de Rurik; allusion dont l'auteur profite pour l'appliquer à son héros. Mais Olga, dont il s'agit ici, ne saurait être la tsarine de ce nom.

[53] Igor, sauvé, rend des actions de grâces à l'image de la Vierge de Boričevo à Kiev, apportée de Constantinople par Pirogošč. Tur-Vsevolod, délivré plus tard, devint en 1212 grand-prince de Kiev.

[54] Une formule toute chrétienne termine ce curieux poème, dont l'auteur, très-versé dans l'histoire de Russie, qu'il sentait vivement en noble patriote, ne l'était pas moins dans les traditions païennes qui entourèrent le berceau de sa nation.

REMARQUES

SUR LA BATAILLE DE KOSOVO.

[1] Lazare Brankoviĕ, élevé à la cour de l'illustre tsar Stefane Dušan, succéda, en 1371, à Uroš Stefanoviĕ, fils de celui-ci, lâchement assassiné par Vukašin, père de Marko. Du vivant de Dušan il avait épousé Milicia, fille du boïar Iug Bogdane et sœur des neuf intrépides Iugoviĕes.

[2] Kosovo, ou le Champ des merles, vaste plaine de la Servie méridionale, où se livra, en 1389, la mémorable bataille entre Lazare, prince des Serbes, et Amurat Ier, sultan des Turcs, vaine mais brillante défense du christianisme contre l'invasion mahométane.

[3] Les femmes serbes jurent sur la tête de leur frère ; c'est leur serment le plus solennel.

[4] La ville où résidait alors Lazare est Kruševač, sur la Morava. Božko, chargé du grand étendard, était l'aîné des fils de Iug, marchant en tête de l'imposant cortége.

[5] On ne sait ce qu'on doit admirer le plus dans cette scène si naïve et si vraie, de la grâce touchante de la tsarine ou de la noble réponse du guerrier.

[6] Voino, conduisant les chevaux du tsar, était le plus jeune des fils de Iug.

[7] Quelle vérité dans tout ce tableau et dans l'attitude de chaque personnage! quel vif sentiment d'humanité uni à l'héroïsme de la foi !

[8] La croyance aux présages, commune à tous les peuples dans les circonstances solennelles, s'exprime ici par l'apparition des corbeaux.

[9] L'arrivée de cet écuyer blessé, débris sanglant de la défaite, donne occasion au barde populaire de peindre ici l'hospitalité slavonne.

[10] Lazare, après des prodiges de valeur, périt, selon les uns, dans la bataille; selon d'autres, il fut fait prisonnier et tué devant le sultan mourant.

[11] Les Serbes ont consacré des chants spéciaux à la mémoire de Iug et de ses fils et de leur généreuse défense.

[12] Strainia était aussi un boïar plein de valeur; mais le plus illustre de tous fut Miloš Obilič, gendre du tsar, qui, se dévouant au bien de sa patrie, pénétra au début de la bataille dans la tente d'Amurat, qu'il blessa mortellement, et autour duquel il tua une foule de Turcs, jusqu'à ce que lui-même succombât sous leurs coups.

[13] Vuk Brankovič, autre gendre de Lazare, animé contre Miloš d'une basse jalousie, livra son corps d'armée aux Turcs et amena la défaite des Serbes.

[14] La trahison de Vuk retomba sur lui-même; car Bajazet Ier, fils d'Amurat, l'éloigna du trône de Servie, où il fit monter Stefane Lazarevič, dont il venait d'épouser la sœur, et qui régna sous la protection des Turcs jusqu'en 1428, où il eut pour successeur Georges Brankovič, fils de Vuk, dernier souverain de la Servie.

REMARQUES

SUR LA LÉGENDE DES ASTRES.

[1] Le mot Menū, lune, correspond au grec μηνη, à l'indien *mâs*, et le mot Saulè ou Saulūze, soleil, au latin *sol*, et à l'indien *sûrya;* mais, par une métaphore spéciale dont la trace n'existe qu'imparfaitement dans l'Inde, la lune est un dieu et le soleil une déesse chez les Lithuanes comme chez les Germains.

[2] L'union manquée du soleil et de la lune s'explique par la succession du jour et de la nuit.

[3] Aušrinne (latin *aurora*, indien *uṣrâ*), fille de Saulè, désigne, en lithuanien, l'étoile du soir et du matin qui accompagne toujours la lune.

[4] Perkuns, en russe Perun, le dieu du tonnerre chez les Slaves, est représenté ici comme le souverain du monde; et ils le regardaient en effet comme le dieu le plus redoutable, sans qu'il soit possible de préciser sa place dans la mythologie indienne, à moins que son nom ne corresponde à celui de *Puruṣa*, le principe actif, pris quelquefois pour Brahma lui-même. Sa vengeance sur la lune explique les lunaisons.

[5] Ce second chant est distinct du premier, quoiqu'il soit évidemment de la même époque. L'allégorie du chêne fiancé à Aušrinne, et abattu par Perkuns, ne pourra être expliquée que lorsqu'on aura plus de détails sur les croyances des anciens Lithuanes.

[6] Le nombre neuf, qui revient trois fois dans les réponses suc-

cessives du soleil, a évidemment un sens mystique qui se retrouve aussi dans les chansons lettonnes, et d'une manière plus remarquable encore dans l'Edda scandinave, où nous voyons la Vala prophétique (en slavon Vila, magicienne) s'écrier, au début du chant de la Création : « J'ai connu les neuf sphères, les neuf cieux, quand l'arbre du monde était encore en germe. » D'ailleurs le nombre trois, dont il est le multiple, est de nos jours encore sacré chez tous les peuples.

OBSERVATION

FINALE.

L'*Hymne à Dieu* n'exigeant de notre part aucune remarque particulière, puisqu'un coup d'œil suffit pour révéler la pieuse et sublime inspiration que l'auteur a puisée dans la Bible, dans la nature et dans son cœur, nous profiterons de l'espace qui nous reste pour remplir une lacune involontaire laissée dans notre article sur la littérature russe, en donnant ici l'indication exacte des grammaires et des dictionnaires les plus complets qui peuvent servir à étudier un idiome dont l'importance politique et littéraire se fait chaque jour sentir davantage.

Voici les principaux de ces ouvrages, avec les noms des auteurs et la date des dernières éditions :

Grammaire de l'Académie russe. St-Pétersbourg, 1802-1819.
Grammaire russe en allemand, par Vater. Leipzig, 1814.
Grammaire russe en allemand, par Heym. Riga, 1816.
Grammaire russe en français, par Hamonière. Paris, 1817.

Grammaire russe en allemand, par Tappe. St-Pétersbourg, 1819.

Grammaire russe en allemand, par Puchmayer. St-Pétersbourg, 1821.

Grammaire russe en anglais, par Heard. St-Pétersbourg, 1827.

Grammaire russe raisonnée, par Greč, traduite en français par Reiff. St-Pétersbourg, 1828.

Dictionnaire de l'Académie russe. St-Pétersbourg, 1806-1822.

Dictionnaire russe-allemand-français, de Heym. Riga, 1812.

Dictionnaire russe-allemand et *allemand-russe*, de Schmidt. Leipzig, 1815.

Dictionnaire russe-anglais et *anglais-russe* de Parenoga. St-Pétersbourg, 1817.

Dictionnaire russe-allemand, de Oldekop. St-Pétersbourg, 1825.

Dictionnaire russe-français, de Reiff. St-Pétersbourg, 1836.

FIN.